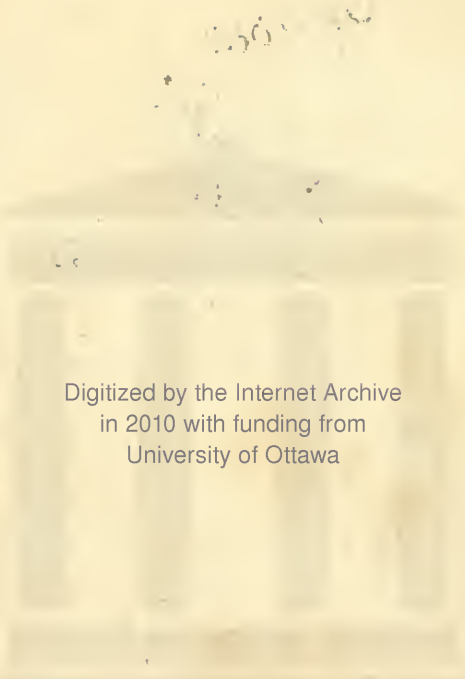
BIBLIOTHECA

Ex libris

A.G.V.A.C.

Jeudi 19 Mai 1853.



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/essaissurlance00monc

ESSAIS
SUR
LA NECESSITÉ
ET SUR
LES MOYENS
DE PLAIRE,

PAR

Monsieur DE MONCRIF,
de l'Academie Françoise.

A GENEVE,
Chez PELLISSARI & Comp.

MDCCXXXVIII.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

BJ
1562
.M65
1738

AVERTISSEMENT.

SI l'on juge des hommes par le motif commun qui les fait agir, on peut dire qu'ils ont tous le désir de plaire, parce que tous veulent être applaudis, recherchés, accueillis; que tous, enfin, veulent réussir dans l'esprit des autres. A décider d'eux par leur conduite, il semble que le plus grand nombre ait précisément la vûe opposée. Quelle différence, en effet, d'un homme, qui, concentré dans son amour propre, réduit, pour ainsi dire, la Société au commerce que ses passions ont entre elles; qui ne conçoit que ses goûts,

qui ne ſent que ſes beſoins, pour qui tous les objets extérieurs ſemblent transformés en autant de miroirs, où il n'aperçoit que lui-même! Quel contraſte, dis-je, de cet homme, (qu'on ne rencontre que trop ſouvent) à celui, qui, perſuadé que les vertus ſociables ſont la ſource du véritable bonheur, ſe regarde comme membre d'une République, que des égards mutuels entretiennent, & que l'amour propre, mal entendu, cherche à détruire; qui, toujours attentif à ce qui flatte ou mortifie, à ce qui éleve ou dégrade ſes Concitoyens, ne cherche, dans ces différens points de vûe, que ce qui le méne à ſe concilier leur amitié & leur eſtime! Peut-on trop fuir celui qui ne veut qu'un bonheur auquel il n'aſſocie perſonne? Peut-on trop rechercher celui qui n'eſt ſatisfait de ſoi-même, qui n'eſt heureux, que par les avantages qu'il verſe dans la Société?

Cette

Cette oppoſition entre la conduite de quelques hommes, & le motif commun qui les anime, vient, ſi je ne me trompe, de la maniére dont ils aperçoivent ce que c'eſt que plaire, ainſi que les moyens d'y parvenir. Eclairés ſur les erreurs où tombent, à cet égard, ceux qui les environnent, ils ſe croyent garantis de l'illuſion, par cela même qu'ils ſont ingénieux à la démêler dans les autres; ils ne portent point leurs regards ſur leur propre conduite; & ſi quelques-uns, moins aveuglés, s'examinent, & découvrent qu'il leur manque les qualités qui plaiſent communément, ou s'ils ſe trouvent quelque reſſemblance, par le maintien, le langage, l'humeur, avec ce qu'ils viennent de critiquer dans autrui; ils n'aperçoivent plus les motifs de le condamner: On a ouï dire, *qu'il ſied bien d'être ſingulier, extraordinaire; que ce qui déplaît dans l'un, devient quelquefois une grace*

dans un autre ; que l'esprit fait tout valoir ; qu'il y a des gens qui font aimer, en eux, jusques à leurs travers. On se voit alors avec tous ces avantages ; on ne s'avoue des défauts, que pour les sauver par ces exemples ; & souvent, en s'éludant ainsi soi-même, on ne recueille pour tout fruit de la recherche qu'on vient de faire, que l'erreur grossiére de s'en estimer davantage.

Ma principale vûe, dans la premiére Partie de cet Ouvrage, a été de démêler ces illusions, & particuliérement celles qui séduisent les gens d'esprit. J'expose, en premier lieu, la nécessité de plaire : cette nécessité reconnue, méne à chercher les moyens de profiter des avantages qu'elle nous présente ; & ces moyens, j'explique comment ils nous égarent, ou comment ils nous font réussir.

Dans la seconde Partie, en appliquant à l'éducation les principes que j'ai établis dans la premiére, je propose

poſe quelques idées, qui paroîtront peut-être hazardées, ſur la maniére de cultiver les premiéres années de l'enfance ; mais je déclare, par avance, que je ſuis entiérement déterminé à me ſoumettre à cet égard, comme ſur le reſte de l'Ouvrage, au jugement que tant de perſonnes plus éclairées que moi, auront le droit d'en porter.

ESSAIS

ESSAIS
SUR
LA NECESSITÉ
ET SUR
LES MOYENS
DE PLAIRE.

PREMIERE PARTIE.

ENTRE les principes les plus utiles à la Société, il en eſt un que nous ne pouvons trop connoître & trop ſuivre, parce que dans les perſonnes dont il régle la conduite, il empêche la raiſon d'être farouche; qu'il ôte

à l'amour propre ce qui le rend haïſſable; qu'il ſupplée en quelque façon aux avantages de l'eſprit, & les ſauve de la jalouſie qu'ils peuvent exciter lorſqu'ils ſont éminens; qu'enfin il influe conſidérablement ſur notre bonheur & ſur celui des gens avec qui nous paſſons la vie; c'eſt la néceſſité de plaire. J'entens par le mot de plaire, une impreſſion agréable que nous faiſons ſur l'eſprit des autres hommes, qui les diſpoſe ou même les détermine à nous aimer.

Avec le caractére d'honnête homme, avec bien des vertus, il ſemble qu'on devroit paroître aimable. Cependant, il eſt commun de trouver des gens dont les principes & les mœurs vous attirent, & dont le commerce vous rebute; on ne peut s'empêcher de les conſidérer, de les reſpecter & de les fuir.

Tel eſt dans les gens vertueux, lorſqu'ils ne cherchent point à plaire, l'effet d'une ſévérité dure, & cependant eſtimable, avec laquelle ils portent quelquefois leurs jugemens. Je n'attaque point ici cette haine à qui les défauts des hommes ne ſont qu'un prétexte pour répandre ſon fiel; ce chagrin cauſtique qui verroit avec regret diſparoître de la terre les vices contre leſquels il éclate, parce qu'il

qu'il n'auroit plus rien à blâmer : je parle de cette équité trop auſtére qui péſe les actions des autres avec le peu d'indulgence qu'elle a pour elle-même ; de cet amour de la raiſon & de la juſtice, qui, converti en paſſion, ne ſe plie pas aſſez à la néceſſité de voir des hommes imparfaits ; quel en eſt, dis-je, le fruit ? Le malheur de révolter ceux même dont elle arrache l'eſtime.

Quand les ames, au-deſſus des foibleſſes ordinaires, ſont en même temps douces, ſenſibles, indulgentes, vous les aimez, & c'eſt leur vertu même qui vous attire encore plus à elles ; mais quand vous trouvez ces perſonnages vertueux qui, vous regardant du haut de leur mérite, vous marquent une certaine bonté impérieuſe, une certaine pitié qui vous annonce leur ſupériorité & votre petiteſſe ; vous êtes tenté de croire que le droit de vous mépriſer eſt une récompenſe qu'ils s'attribuent pour la peine qu'ils ſe donnent de fuir les vices ; vous ſentez peu d'eſtime pour leur vertu, & beaucoup d'éloignement pour leur perſonne.

Il eſt, je l'avoue, des vertus épurées, & qui, telles que le pardon des grandes offenſes, le déſintéreſſement, la géné-

rosité sur des objets importans, font, par elles-mêmes, une forte impression sur les esprits : mais les occasions d'employer ces vertus d'éclat ne sont pas fréquentes. Quelle est, pendant ces longs intervalles, la ressource des ames sensibles ? L'usage des vertus moins brillantes, dont l'effet est de plaire, & le fruit de se faire aimer ; il n'y a presque point d'instant qui ne leur ouvre quelque route nouvelle pour s'assurer d'un bien si satisfaisant.

Cette attention de plaire, qui doit accompagner les vertus de l'ame, ne nous est pas moins nécessaire pour faire valoir les qualitez de l'esprit. Que servent dans le commerce ordinaire de la vie les lumiéres qui caractérisent un esprit éminent ? Il en est parmi nous, dans ce siécle-ci, du savoir & des connoissances sublimes, à peu près comme de la richesse dans de certaines Républiques, où la somptuosité & l'abondance passent pour une sorte d'injure faite aux citoyens bornés dans leur fortune, où le plus opulent est restraint à la dépense modique de celui qui n'a presque que le nécessaire : de même il faut éviter dans les entretiens tous les sujets qui passent la portée des esprits communs, ou se plier à ne leur pré-

préſenter ces mêmes ſujets qu'avec une ſimplicité, que par une ſuperficie qui les leur rende ſenſibles ; & ce n'eſt que le déſir de plaire qui peut, au milieu de tant de contrainte, aſſurer le ſuccès de l'eſprit ſupérieur. Bien loin de bleſſer les ſimples citoyens par l'éclat trop marqué des richeſſes dont il diſpoſe, il ſemble, par la maniére dont il les leur découvre, les y aſſocier, les leur rendre propres : il obtient d'eux, à la fois, la liberté d'en faire uſage, leurs éloges & leur reconnoiſſance.

S'il eſt des lumiéres dans l'eſprit qui doivent concilier l'eſtime & l'amitié des autres hommes, ce ſont celles qui s'appliquent ſans ceſſe à régler les intérêts qui ſément entr'eux la diviſion. On devroit pouvoir compter du moins ſur le cœur de ceux qui ont obtenu de nous les avantages auxquels ils prétendoient : il arrive cependant, que le plus ou le moins d'égards que vous aurez marqués pour leur perſonne dans les momens, où dépendans & ſoumis, ils vous auront entretenu de leur eſpérance ou de leur crainte, décide ſouvent de leur reconnoiſſance. Si votre extérieur ou vos diſcours ont fait ſouffrir leur amour propre, n'eſpérez pas qu'ils vous tiennent

compte de la justice que vous leur aurez rendue ; ils penseront que vous n'êtes équitable que par crainte de la honte qu'il y auroit à ne pas l'être : vous n'obtiendrez d'eux que l'estime qu'ils ne peuvent vous refuser, & l'estime des hommes est un tribut qui ne satisfait que notre raison : leur amitié est nécessaire au bonheur d'une ame sensible.

Possède-t-on les avantages attachés à la haute naissance & à l'éclat du rang ? On n'est point affranchi de la nécessité de plaire. Les inférieurs avec un respect bien attentif & bien sérieux, sont quittes de tout ce qu'ils doivent aux Grands ; & combien la supériorité de ceux-ci est peu digne d'envie, quand elle ne leur rapporte que ce seul tribut ! Les respecter scrupuleusement sans avoir d'autres sentimens pour eux, c'est mettre à part leur personne & ne rendre hommage qu'à leur destinée ; c'est n'entretenir une Divinité que de la beauté du pied-d'estal qui l'éleve. Qu'ils désirent de plaire, au moindre effort, l'ouvrage est achevé ; tout s'embellit autour d'eux, l'esprit se découvre, les talens se multiplient ; leur sourire est comme ces rayons de lumiére, qui, répandus tout à-coup sur une campagne, font sortir mille tableaux variés

variés & rians, où l'on ne découvroit auparavant qu'une sombre & confuse uniformité.

Quand nous sommes d'un rang distingué, la conduite qui nous fait réussir ou déplaire, tient principalement, si je ne me trompe, à l'idée plus ou moins raisonnable que nous avons des prérogatives de ce même rang qui nous décore. Quand cette opinion secrette est exagérée, elle perce dans notre maintien, dans nos discours, elle imprime à notre politesse un caractére qui lui fait perdre presque tout son mérite ; souvent c'est de la hauteur qui se montre à découvert, & elle déplaît à tout le monde ; quelquefois c'est de la bonté qu'on met à la place des égards, & cet air de supériorité blesse avec justice ceux qui, sans être nos égaux, ne nous sont point subordonnés. Avec les gens d'un état moins considérable, ce sera une affectation de descendre, de s'abaisser jusqu'à eux, une crainte marquée de leur en imposer trop, qui ne peut satisfaire que les sots.

Cette opinion outrée des avantages qu'on a sur les autres, séduit moins communément les gens nés dans le sein des honneurs, que ceux qui se trouvent transportés subitement dans une région qu'ils

n'avoient long-temps considérée qu'en élevant leurs regards. Tous les objets dont ils se sont séparés leur paroissent si rapetissés, qu'ils se croyent dispensés de les apercevoir : ils voyent à peine ce qu'ils ont été ; ils jugent aussi peu fidélement de ce qu'ils sont ; & ce n'est que le désir de plaire qui, les ramenant à la véritable idée qu'ils doivent avoir d'eux-mêmes, les garantit & de cette hauteur haïssable qu'ils mettent à la place de la dignité, & de cette bonté qui desoblige ceux qu'ils cherchent à satisfaire.

Comment l'homme, revêtu de l'autorité, s'armeroit-il du courage pénible de supporter, sans en paroître accablé, les importunitez honorables mais continuelles des Grands, & tout ce qu'a de rebutant la foule oisive qui gratuitement l'obséde, s'il n'avoit l'heureuse ambition de se concilier les cœurs ? C'est dans cette seule espérance qu'il écoute avec douceur les discours embrouillés ou captieux, que l'esprit borné ou la mauvaise foi lui font essuyer ; il sent qu'un obligeant accueil est le seul dédommagement des graces qu'il ne peut accorder, ou des demandes injustes qu'il démasque : en lui, l'autorité parle toujours le langage du citoyen : on lui pardonne d'être puissant,

parce

parce qu'on le respecte sans le redouter : on fait plus, on lui porte le seul tribut qu'il désire, on l'aime.

La fortune est bien ingénieuse à servir les goûts & l'ambition des hommes qu'elle favorise ; cependant elle ne porte pas son pouvoir jusqu'à les faire aimer. Telle est particuliérement la situation de ceux qu'elle a fait passer avec rapidité d'un état obscur à l'éclat de l'opulence. S'ils veulent ne se point abuser sur la disposition, où les esprits en général sont à leur égard, ils doivent se dire tous les jours de leur vie, Je possède ce qui excite la haine de quiconque désire un état plus abondant que le sien ; ce ne sera pas assez de l'associer aux douceurs de cette même abondance qu'il m'envie, il faudra que pour obtenir grace sur le reste, je lui persuade par des prévenances, par des égards continuels, qu'au sein des richesses, j'ai besoin de son estime, de son amitié, de son aveu enfin, pour être heureux.

Puisque tous les avantages que je viens de rappeler ne nous dispensent pas de songer à plaire, combien ce soin nous est-il plus nécessaire à l'égard des liaisons qui forment la Société ?

L'amitié qui est un engagement libre,

a besoin elle-même qu'un pareil secours l'entretienne ; avec quelque solidité qu'elle soit établie, lorsqu'elle se renferme dans ses devoirs, qu'elle cesse d'être animée par ce goût qui a contribué autant que l'estime à la faire naître, elle ne se montre plus que dans les occasions où elle auroit honte de ne pas agir ; ces occasions sont quelquefois rares ; & dans les intervalles, elle reste comme en létargie, elle paroissoit empressée & riante, elle n'est plus qu'exacte, sérieuse, & même sévére.

Le savoir-vivre, & la politesse, ces secours si nécessaires aux hommes pour être en état de se supporter, ne deviennent pas d'une grande utilité à ceux qui ne rempliſſent de tels devoirs que comme des assujettissemens de la Société, ou par une habitude qui est souvent mêlée de distraction ; c'est le désir de plaire qui leur donne l'ame, c'est ce sentiment seul qui nous en fait un mérite. Eh ! quelle reconnoissance doit-on à celui qui ne vous marque des égards que comme une tâche que la tyrannie de l'usage lui impose ? Son extérieur indifférent, ou contraint, ou réservé, ne vous annonce-t-il pas le peu de part que vous avez à ce qu'il fait pour vous ? Sa politesse a tout

tout l'apprêt du cérémonial ; & comme au fond il n'aura manqué à rien qu'à vous plaire, vous le quittez fâché, pour ainſi dire, de n'avoir pas de véritables ſujets de vous en plaindre ; bien des gens n'attendroient pas une autre occaſion de le haïr.

Que ces qualitez ſoient dirigées par ce ſentiment que je crois ſi néceſſaire, attentives à ſe reſtraindre ou à s'étendre par rapport aux perſonnes qu'elles ont pour objet ; on ſentira qu'elles naiſſent, non de cette habitude qui n'eſt qu'un rôle qu'on s'eſt preſcrit, mais d'un panchant à s'occuper de vous, parce que c'eſt vous rendre juſtice ; & cette conduite ne tardera guéres à s'attirer du retour. Les égards ſont moins ſujets que les ſervices à trouver des ingrats.

Du déſir de plaire.

Si l'art de plaire peut ſeul faire valoir nos plus grands avantages, il eſt évident que nous ne ſaurions trop déſirer d'acquérir un talent ſi précieux. Or ce déſir, quand il eſt éclairé par la raiſon, devient lui-même un des plus ſûrs moyens pour parvenir à plaire ;

re ; * il ne faut que le définir pour faire connoître quel est le bonheur d'en être animé.

Le désir de plaire, tel que je le conçois, est un sentiment que nous inspire la raison, & qui tient le milieu entre l'indifférence & l'amitié, une sensibilité aux dispositions que nous faisons naître dans les cœurs, un mobile qui nous porte à remplir avec complaisance les devoirs de la Société, à les étendre même quand la satisfaction des autres hommes peut raisonnablement en dépendre; c'est une force, qui, dans les changemens de notre humeur, dans les contradictions où notre esprit est sujet à tomber, nous retient en nous opposant à nous-mêmes: c'est enfin une attention naturelle à démêler le mérite d'autrui, & à lui donner lieu de paroître, une facilité judicieuse à négliger les succès qui n'intéressent que notre esprit & nos talens, quand, par cette conduite, nous gagnons d'être plus aimés.

Le désir de plaire renferme donc le désir d'être aimé. C'est à cette marque

* ..... De quoi ne vient point à bout
L'esprit joint au désir de plaire ?
LA FONTAINE, *Fable* 206. *à Mgr. le Duc du Maine.*

que en effet qu'on peut le reconnoitre; c'eſt cette union qui le caractériſe: elle paroît ſi naturelle, qu'on ne balanceroit point à croire que l'un eſt inſéparable de l'autre, ſans les exemples contraires qui ſe trouvent dans la Société: combien de perſonnes contentes de ſe voir conſidérées ou applaudies, ne conſultent jamais ſi on les aime! Cette indifférence n'eſt pas moins, ce me ſemble, un égarement de l'eſprit, qu'une malheureuſe inſenſibilité de l'ame ſur le prix qu'on doit attendre de ce qu'on fait pour la Société; le don de plaire, examiné avec les yeux de la raiſon loin d'être regardé comme un ſuccès ſatisfaiſant, ne doit paroître qu'un moyen flatteur d'obtenir la plus douce de toutes les récompenſes, le plaiſir d'inſpirer de l'amitié.

C'eſt donc une étude bien néceſſaire que de rechercher en nous-mêmes, que d'approfondir en quoi conſiſte le déſir de plaire, afin de connoître ſi nous cédons à ce même déſir, dans la vûe de nous faire aimer, afin de démêler ſi nous ſommes éclairés par cette ſage ambition qui ſachant concilier ce que la Société exige de nous, avec ce que nous voulons d'elle, ne nous procure que les ſuccès qui nous font chérir; ou ſi nous nous aban-

don-

donnons aux suggestions séduisantes d'un amour propre, qui ne nous occupant que de notre bonheur particulier, ne mérite que l'indifférence des autres hommes, & nous expose à leur inimitié.

Il arrive quelquefois qu'ayant tout ce qui sert à plaire, nous n'en profitons pas assez : on trouve communément des gens qui n'épargnant rien pour être d'un commerce aimable avec tout ce qui ne leur est point subordonné, passent à l'extrémité opposée, dès qu'ils se trouvent en liberté; alors ils deviennent épineux, farouches ; mais s'il reparoît quelque objet qui leur en impose, ils reprennent toutes leurs graces, on diroit qu'ils n'attendoient qu'une occasion de se contraindre : leur maison étoit pour eux un antre qui noircissoit leur imagination. Ils voyent arriver un étranger; la sérénité de l'esprit succéde aux nuages: ils semblent être transportés subitement dans un nouveau monde, & c'est l'envie de plaire qui a produit l'enchantement. Mais comment se pardonnent-ils ce contraste ? Semblables à ces avares fastueux, qui étalant une magnificence extérieure, se privent dans leur famille du nécessaire, ils sont encore plus déraisonnables; les avares

ont

ont du moins le plaisir d'accumuler leurs richesses, au lieu que ceux qui ne profitent pas des moyens qu'ils ont de plaire, n'y gagnent que le triste plaisir de se livrer à une humeur dont ils souffrent eux-mêmes.

D'autres ne négligent point de paroitre aimables; mais ils n'ont, presque toujours, qu'une seule personne qui les occupe. Se trouvent-ils avec des gens à qui ils doivent à peu près les mêmes marques de considération & d'amitié? Leur goût dans le moment les porte à en traiter un avec préférence; ils s'y livrent, ils n'ont plus d'attention, d'esprit, de graces que pour lui; ils y gagnent, il est vrai, le plaisir de flatter & d'acquérir de plus en plus celui qui leur plaît davantage; mais ils désobligent tous les autres; c'est imiter encore l'erreur d'une autre espéce d'avares, qui ne s'attachant qu'à grossir leur trésor, y ajoûtent imprudemment ce qui serviroit à entretenir leurs autres biens, qui dépérissent; ils ne s'apperçoivent pas que c'est s'appauvrir.

Mais si nous négligeons de grands avantages, en ne saisissant pas toutes les occasions de plaire, nous tombons dans une erreur bien plus grande encore,

encore, lorsqu'aïant cette juste ambition, nous choisissons de mauvais moyens pour la remplir; il y en a qu'il ne faut que remarquer dans autrui, pour connoître combien on doit les éviter. Quel égarement, par exemple, d'espérer de plaire, quand on ne songe qu'à briller ?

L'envie de briller est un empressement de faire valoir son mérite, sans aucun égard à celui des autres; c'est un étalage hazardé de son esprit, de ses talens, & enfin de tous les avantages qu'on a, ou qu'on se suppose; & cette confiance les discrédite, quelque distingués qu'ils puissent être, parce qu'elle met à découvert l'excès de bonne opinion qu'on a de soi-même, & l'intention de s'arroger une sorte de supériorité.

La confiance impérieuse avec laquelle on s'empresse de briller, nous laisse bientôt, quelque mérite qui la soutienne, dans

* Je crois devoir expliquer ici quel sens j'attache à cette maniére de s'exprimer, *la mauvaise compagnie*; j'avertis que je ne l'ai empruntée que pour être mieux entendu d'un grand nombre de personnes, respectables dans leurs jugemens, à bien d'autres égards, mais qui sans avoir en vûe de décider des mœurs ni du caractére, qualifient abusivement de mauvaise compagnie tout ce qui n'est point lié avec ce qu'ils appellent *les gens du monde*, *les gens de connoissance*, ou même ceux

dans une espéce de solitude, au milieu même des gens avec qui on passe la vie. Ils ne songent qu'à vous fuir, à moins qu'ils ne vous trouvent un certain ridicule qui les amuse; car en général, on recherche assez le commerce de ceux dont on est dans l'usage de se mocquer; mais quel moyen d'être accueilli? Peu de gens sont assez stupides pour ne pas sentir la honte d'un pareil succès: Et voici dans ces deux situations leurs ressources ordinaires; ils rompent toute liaison avec ceux qu'ils préféreroient s'ils étoient sensés, pour aller fonder leur misérable empire dans des Sociétés, où leur ton de supériorité leur tiendra lieu de mérite; ils auroient pû vivre citoyens dans un monde convenable, ils aiment mieux être Rois dans la mauvaise compagnie, * encore s'ils y régnoient sans trouble, si rien n'arrachoit jamais le

ceux qui parmi les gens du monde n'ont point ce qu'ils nomment *le ton de la bonne compagnie, le bon ton*, langage dont la prééminence qui consiste souvent dans les mots plus que dans les pensées, peut paroître bien arbitraire.

Si on avoit compris que j'eusse dessein d'établir que les Sociétés qui ne sont point formées par les gens du monde, méritent le nom de mauvaise compagnie, on auroit absolument mal entendu ma pensée; l'esprit, la gayeté, les talens, &

le bandeau que leur orgueil a mis ſur leurs yeux. Leur folie ſeroit en quelque maniére un bonheur ; mais il y a dans toutes les Sociétés de bons eſprits, qui par une lumiére naturelle, diſtinguent l'apparence d'avec la vérité ; ils s'attachent à approfondir le faux mérite qui d'abord les a éblouis, & bientôt la préſomption démaſquée eſt réduite à chercher un autre théatre, où elle puiſſe être applaudie.

L'envie de briller eſt ſujette auſſi à nous jetter dans l'affectation, & nous y tombons de deux maniéres ; l'une en forçant notre naturel, & l'autre en imitant celui d'autrui.

L'affectation qui a ſa ſource dans nous-mêmes eſt un certain apprêt marqué dans le maintien, dans la façon de marcher, de rire, de parler ; c'eſt une application ſérieuſe & réfléchie à faire, avec diſtinction, les plus petites choſes, par la perſuaſion que c'eſt un art de

& ce déſir de plaire, qui ajoûté à toutes ces qualitez, ſe rencontre auſſi fréquemment dans ces mêmes Sociétés que dans l'état ſupérieur : on a donné, ce me ſemble, la ſolution de cette eſpéce de problême, lorſqu'on a dit qu'il y a tant de gens de bonne compagnie dans la mauvaiſe, & tant de gens de mauvaiſe compagnie dans la bonne, qu'on ne peut raiſonnablement en exclure aucune.

de les tourner en autant de graces qui ſeront remarquées & applaudies.

Rien ne décele mieux la petiteſſe de l'eſprit que cette ſublimité que certaines gens recherchent juſques dans la maniére de dire les lieux communs de la converſation, que cette indifférence pour les penſées, & cette haute eſtime des mots dont ils paroiſſent ſi profondément pénétrés. Combien les perſonnages que notre vanité nous fait faire, & dont elle s'applaudit, ſont quelquefois contraſtés & mépriſables? Tandis qu'elle portera un homme orné de grands talens, ou de connoiſſances ſublimes, à ſe montrer par des côtés ſi juſtement louables; cette même vanité expoſera à nos regards une figure remarquable par la bizarerie recherchée de ſon ajuſtement, ou par la ſingularité méditée de ſon maintien & de ſes maniéres; & vous reconnoitrez, pour comble d'étonnement, que c'eſt le même homme, qu'alternativement elle décore & qu'elle dégrade.

On connoît une autre affectation qui tient à notre naturel; il y a des gens nés ſinguliers, ou ingénus, ou indifférens, ou farouches; qui ſe plaiſent à le paroître encore davantage qu'ils ne le ſont

ſont effectivement. Cette ambition d'ajouter (pour m'exprimer ainſi) à ſoi-même, n'eſt guére aperçûe que des gens d'eſprit, & n'en eſt que mieux tournée en ridicule ; car toute affectation ne tarde pas à leur paroître telle. On ſeroit bien éloigné de tomber dans celle-ci, ſi on ſongeoit véritablement à plaire ; on ſauroit qu'on n'y réuſſit conſtamment, qu'en ſe montrant de bonne foi tel qu'on eſt ; que ce qu'on affecte au-delà, eſt une maniére d'avertir les gens de vous remarquer, de vous applaudir, qui les excite, au contraire, à ne plus voir en vous que le mérite emprunté, pour être diſpenſé de vous tenir compte de celui qui vous eſt naturel.

L'affectation, qui conſiſte dans l'imitation, vient quelquefois d'un ſentiment louable, mais dont nous ſavons mal profiter. C'eſt une connoiſſance intérieure, un aveu qu'on ſe fait à ſoi-même, qu'il nous manque de certains agrémens que nous applaudiſſons dans quelque autre, & que nous penſons follement acquérir, en affectant de les poſſéder. C'eſt une adoption du mérite d'autrui qu'on préfére au ſien, ſans en être plus modeſte, & qu'on ne parvient

vient jamais à s'approprier assez bien, pour en être paré; on n'en a que l'étalage.

L'égarement de notre amour, qui nous porte à imiter les autres, est d'autant plus à craindre, qu'il est sujet à nous choisir de bien mauvais modéles. Tel ne s'occupera toute sa vie, qu'à ressembler à certain personnage, par les endroits mêmes que le Public ne regarde pas avec des yeux favorables; qui eût peut-être été moins exposé à la critique, s'il s'en fût tenu à ses propres travers.

Cette imitation volontaire ne se marque pas seulement dans notre extérieur, il y a des goûts, & des haines, qu'on ne montre que parce qu'on s'imagine du bon air à les avoir. L'empressement, souvent déplacé, de les témoigner, & les expressions outrées de ceux qui se les attribuent, font assez connoître que c'est pure affectation, & il se joint une sorte de dépit à l'ennui que cela donne; on leur contesteroit volontiers le frivole avantage dont ils se parent de détester, ou d'aimer à la folie, ce qui mérite à peine d'être cité comme déplaisant ou comme agréable.

Mais une autre erreur autant à craindre,

dre, quoiqu'elle ſoit moins ſuſceptible de ridicule, c'eſt de mettre l'eſprit cauſtique au rang des moyens de plaire. Je ne prétens pas combattre ici ce caractére ſombre & farouche qui ne trouve de gloire qu'à avilir le mérite, & de plaiſir qu'à troubler ſon bonheur. J'ai en vûe cette ſagacité que la gaieté ordinairement accompagne, qui, ſans intention de nuire, emportée par une ſatisfaction ſecrette, & flattée des applaudiſſemens qu'elle s'attire, ſans les mériter, ſe plaît à n'apercevoir, & à ne peindre les objets, que par des faces qui les rendent ridicules. Je parle de cet art, qui faiſant alternativement d'une partie de la Société, un ſpectacle riſible pour l'autre, les ſacrifiant & les amuſant tour à tour, eſt redouté même de ceux dont il ſe fait applaudir, & finit toûjours par être haï & des uns & des autres. Combien les hommes que ce caractére domine, doivent peu ſe flatter d'inſpirer de l'amitié, à moins qu'ils ne le rachetent par bien des vertus ou des qualités ſupérieures!

Les eſprits cauſtiques deviennent, en quelque maniére, pour la Société, ce que ſont à l'égard des Nations voiſines, certains Rois d'Afrique, dont toute

la

la richeſſe conſiſte dans un commerce d'Eſclaves ; on ne gagne rien à ſe ſoumettre à leur empire ; quand il ne leur reſte plus de Peuples étrangers à livrer, ils trafiquent leurs propres Sujets.

Le genre d'eſprit cauſtique que je viens de dépeindre, eſt auſſi mépriſé que haïſſable, dans ceux qui ne le tenant point de la nature, veulent s'en faire un caractére ; rien ne déplait tant que les gens qui vous propoſent à titre de ridicule, ce qui ne l'eſt pas, ou qui vous annoncent comme une découverte, des ridicules uſés, & dont ce n'eſt plus l'uſage de ſe moquer (car tout eſt mode dans le commerce du monde, juſqu'aux ſujets de dégoût & de haine.) Heureuſement il ne ſuffit pas d'avoir de la malignité & de l'eſprit, pour être avec ſuccès (ſuppoſé que c'en ſoit un) médiſant, ironique ou dédaigneux, il faut être inſtruit des objets & du ton de la critique en régne. Eh ! quelle étude mépriſable, quand on a pour objet de s'en prévaloir contre la Société, que celle d'une ſcience qui nous fait redouter, & qui deshonore notre raiſon, à meſure que notre eſprit réuſſit mieux à en faire uſage !

Il eſt de la prudence de ne s'y point tromper, & cette obſervation eſt importante ;

tante ; tout ce qu'on appelle esprit caustique, n'est pas tel que je viens de le définir ; on voit des personnes qui en ont une portion, dont on n'est pas équitablement en droit de se plaindre ; nul art dans leurs discours pour attirer votre confiance, nul déguisement pour vous cacher qu'elles vont vous juger à la rigueur ; il faut cependant être en garde contre elles, ou plutôt contre soi-même ; le caractére de leur esprit est une pénétration délicate, qui va saisir avec justesse tout ce qui se passe dans le vôtre ; elles y lisent toutes les finesses de votre amour propre ; jamais aucun des motifs qui vous fait parler, ou garder le silence, sourire, ou être sérieux, ne leur échape, elles vous découvrent ingénieusement à vous-même ; peu de gens gagnent & se plaisent à se voir ainsi dévoilés ; mais loin de leur reprocher la joie un peu maligne qu'elles trouvent à vous démasquer, rendez-leur graces au contraire de ce que ce n'est qu'à vos propres yeux qu'elles font tomber le masque dont vous aviez voulu vous embellir.

En général, l'esprit caustique ne doit donc pas être regardé comme un moyen de plaire, puisqu'il nous empêche d'être aimé : Mais il y a deux cara-

caractéres qui sont entiérement opposés à celui-ci, & dont il n'est pas moins important de se garantir, parce qu'ils nous font mépriser ; c'est de la fade complaisance & de la flatterie dont je veux parler.

Je ne comprens point dans ce que j'appelle fade complaisance, ce caractére de foiblesse, qui, toujours dominé par les exemples, ou par les discours de quiconque veut l'assujettir, se laisse entraîner indifféremment aux vertus comme aux vices. Je parle de cette soupleſſe d'humeur, de cette attention servile, qui, satisfaite de plaire généralement sans distinction des personnes, se permet tout ce qui lui paroît ne point intéresser l'honneur ; prodigue les éloges, sacrifie sans qu'on l'exige ses propres goûts, & va souvent même plus loin que n'iroit l'amitié, sans jamais avoir le plaisir d'être inspiré par elle. Si cette lâche flexibilité réussit auprès de quelques hommes, dont la vanité grossiére profite de tout ce qui cherche à la flatter, elle nous avilit à tel point aux yeux des autres, que les succès qu'elle procure, quels qu'ils puissent être, ne peuvent nous dédommager de la honte qui y est attachée.

La flatterie, j'entens celle du genre le moins odieux, posséde, en commun,

avec la fade complaiſance, mais par art ſeulement, cette pente docile à céder aux volontez des autres; elle y ajoûte une adreſſe à faire naître les occaſions de ſéduire, qui la diſtingue & la rend plus dangereuſe; & tout le fruit que ce perſonnage pénible retire des ſcénes humiliantes qu'il joue, eſt d'abuſer un petit nombre de ſpectateurs, & d'être mépriſé de tout le reſte.

La flatterie d'un autre genre, & qu'on ne ſauroit trop déteſter, c'eſt celle qui, pour s'emparer des eſprits, ſaiſit malignement le foible qui les deshonore, qui applaudit à nos ridicules, afin de jouir en même temps du plaiſir de les augmenter & de nous plaire.

Qu'un homme qui ſera né avec un eſprit étendu, lumineux, mais ſérieux naturellement, affecte une gaieté qui n'eſt point dans ſon caractére: qu'il ſe propoſe de vous réjouir par ſa maniére de plaiſanter, qui ne ſera (je le ſuppoſe ainſi) qu'une malheureuſe abondance de fades alluſions, ou de contes uſés; car combien de gens avec beaucoup d'eſprit n'ont point celui de la plaiſanterie? On s'attachera pour gagner ſon inclination, à le bercer dans ſon erreur: quel uſage du déſir de plaire! L'art de ſéduire les hommes,

mes, en applaudiſſant à leurs travers les plus marqués, ne fût-il conſidéré qu'avec les yeux d'un amour propre un peu délicat, n'a rien que de mépriſable. Il eſt ſi facile dans la Société, d'entretenir Béliſe * du nombre imaginaire de ſes amans! Un ſot n'aborderoit Dom-Quichotte qu'en lui parlant d'Enchanteurs; un homme d'eſprit l'engageroit à traiter la Morale, parce que dans Dom-Quichotte, l'homme le plus ſingulier, & qui fournit davantage à la curioſité d'un Philoſophe, ce n'eſt pas le fou, c'eſt celui qui eſt la raiſon même, juſqu'au moment où le mot de Clevalerie en fait une métamorphoſe complette; il eſt aiſé de le remarquer. Les ſots ſe croyent pénétrans & cauſtiques, quand ils font tant que d'apercevoir dans autrui des défauts qui n'échapent à perſonne; on voit qu'ils s'applaudiſſent d'avoir pû découvrir qu'un fou extravague, & qu'une Coquette s'abuſe de compter ſur des Amans qu'elle n'a pas. Il faut donc leur laiſſer le genre de flatterie dont je viens de parler, ou convenir que quand nous embraſſons ce caractére honteux, dans la vûe de nous faire aimer, c'eſt un abus

* Perſonnage de la Comédie des Femmes ſavantes.

que nous faisons d'un motif estimable, c'est que nous n'avons pas assez d'esprit pour saisir les moyens de plaire que nous offrent la raison & la vérité.

Ces égaremens, où le désir de plaire est sujet à nous entraîner, appartiennent également aux deux sexes; mais on connoit une autre erreur qui séduit particuliérement les femmes; c'est la coquetterie, cet écueil de leur raison, dont on voit un si petit nombre d'entr'elles se garantir. Il ne seroit pas aisé de la définir; plus un défaut est en régne, & plus il se montre par différentes faces, dont celles qui le caractérisent le mieux, sont quelquefois les plus difficiles à rapprocher, & particuliérement dans les femmes, soit qu'elles suivent la raison, soit qu'elles cédent au caprice, leur imagination plus ingénieuse que la nôtre, varie & multiplie bien davantage les nuances. Un homme aimable, & qui cherche à le paroître, vous a bien-tôt laissé apercevoir tous les moyens d'y réussir, qui lui sont propres. Une femme saisit successivement presque toutes les maniéres de l'être; & c'est parce qu'en général elles sont portées à aller loin dans la route qu'elles prennent, qu'il leur est plus important de la bien choisir.

Dans

Dans les femmes, le déſir de plaire, qui a pour objet d'inſpirer l'eſtime & l'amitié, prend un empire durable ſur les ames; plus il paroît, plus il s'accrédite, parce que c'eſt, comme on l'a remarqué *, le caractére des choſes eſtimables de redoubler de prix par leur durée, & de plaire par le degré de perfection qu'elles ont, quand elles ne plaiſent plus par le charme de la nouveauté; au lieu que la coquetterie ne peut rien ſur les ames, qu'autant qu'elle ſéduit l'imagination. Quelle que ſoit ſon adreſſe à ſe cacher, elle ne ſubſiſte pas long-temps ſans être reconnue; elle perd alors une partie de ſon pouvoir, non que l'on ſe deſabuſe d'abord de l'erreur où elle nous entraîne; nos yeux ouverts, malgré nous, ſur elle, ſont ſujets auſſi à ſe refermer. Mais dans les intervalles de raiſon que nous laiſſe le charme, on ſe peint tout ce qu'il y a d'humiliant à s'en laiſſer tyranniſer, & l'on hait celle qui l'emploie, à proportion des efforts qu'il nous en coûte pour le rompre.

Le déſir de plaire eſt convenable dans tous les états & à tous les âges, parce qu'il ne met en œuvre que des moyens

* Madame la Marquiſe de Lambert, *Réflexion ſur les Femmes.*

avoués par la raiſon, & qui font honneur à l'eſprit. La Coquetterie qui ſouvent paroit dans toute ſon étendue, ſans que l'eſprit l'accompagne, emploie juſqu'à des défauts, pour parvenir au but qu'elle ſe propoſe; étourderie; affectation, manque de bienſéance, tout lui ſert, & rien ne l'arrête; & ces mêmes défauts, dès qu'ils ceſſent de la faire valoir, l'enlaidiſſent plus encore qu'ils ne l'avoient embellie: mais ce qui caractériſe entiérement la honte des ſuccès qui la flattent, c'eſt qu'elle ſe décrie à meſure qu'elle les multiplie; les premiers jours de la jeuneſſe, qui ſeuls peuvent lui être favorables, ſont-ils éclipſés, combien de ridicules l'accompagnent juſques dans ſes triomphes, ſi elle en obtient encore? La fauſſe vanité la fait naître, des chimères flatteuſes l'entretiennent, & le mépris en eſt le fruit.

Des qualités qui ſemblent plaire par elles-mêmes.

Si le déſir de plaire nous égare quelquefois, combien auſſi nous offre-t-il de moyens d'être aimés, quand c'eſt la raiſon qui l'éclaire? C'eſt lui qui donne l'ame aux qualitez les plus heureuſes que nous ayons reçues de la nature ou de l'éducation, ſoit qu'elles appartien-

tiennent à la figure, soit qu'elles tiennent au caractére, sans lui, les hommes qui sont doués de ces avantages, ne les portent, point à leur véritable prix. Il ne faut, pour s'en convaincre, que les considérer par leur cause & par leurs effets.

En général, il y a, lorsqu'on agit, ou qu'on parle, de certaines dispositions du corps, de certaines expressions du visage, du geste, de la voix, convenues (ce semble) dans chaque Nation, pour rendre tel sentiment, ou telle pensée; & c'est le meilleur choix entre ces actions, qu'on regarde comme les plus naturelles, qui forme ce qu'on appelle *l'air d'éducation*, *l'air du monde*, & en un mot, ce qu'on approuve dans notre extérieur, ce qu'on y applaudit indépendamment de la régularité de la figure.

Dans une personne qui parle, la grace extérieure dépend d'un certain accord, entre ce qu'elle dit, & l'action dont elle l'accompagne; il faut que de l'un & de l'autre il ne résulte qu'une même idée dans l'esprit de celui qui l'écoute & qui la voit.

Et de même que l'art des Comédiens, supérieurs dans leur profession, est de s'approprier toutes ces actions heureu-

ſes, de ne les marquer qu'au degré, qu'à la nuance qui convient le plus exactement au fond du caractére, & à la ſituation actuelle du perſonnage qu'ils repréſentent *; c'eſt dans les gens du monde le plus ou le moins de délicateſſe d'eſprit & de ſentiment, qui fait que ces actions ſont plus ou moins agréables.

Il faut obſerver encore que comme ces actions convenues, & qui diſtinguent une Nation, varient d'une maniére ſenſible dans les perſonnes de différentes conditions; les expreſſions du viſage, du geſte, de la voix, ſont un ſecond langage, qui a ſon ſtile & qui marque, ainſi que fait le choix des mots, & la maniére de les prononcer, l'extraction plus ou moins relevée, ou du moins l'honnête ou la mauvaiſe éducation.

C'eſt ſans doute un avantage qu'un extérieur qui nous annonce favorablement, il accrédite par avance les autres qualitez dont nous pouvons être ornés; on voit des perſonnes, qui, lors même qu'elles ne vous entretiennent que d'objets peu intéreſſans, ont l'art d'exciter, d'ac-

* On remarque que l'expérience du Théatre, ne ſuffit pas pour acquérir cette perfection, elle eſt l'ouvrage de la juſteſſe & de la délicateſſe de l'eſprit.

d'accroître, de fixer votre attention, ſoit par la maniére de vous adreſſer leurs regards, ſoit par une grace répandue dans leur action, qui vous inſpire une diſpoſition à leur applaudir, & même à découvrir en elles plus d'eſprit qu'elles n'en font paroître.

Mais quand cet accord heureux du geſte & de la penſée, cette éloquence des regards, cette grace dans l'action, qualitez toujours déſirables, ne ſont qu'une diſpoſition heureuſe des organes, quand ce qui nous touche en elles, n'a d'autres rapports avec nous que l'impreſſion agréable qu'elles font ſur nos ſens; leur effet ne nous eſt bien ſenſible que la premiére fois que nous l'éprouvons, bien-tôt l'habitude nous les rend indifférentes, à moins qu'une certaine ame, que le ſentiment ſeul peut donner, ne les ſoutienne.

Pour démêler quelle eſt cette ame qui aſſure le ſuccès des qualitez, qu'on croiroit devoir réuſſir par elles-mêmes, revenons à l'homme que j'ai dépeint avec un extérieur qui prévient ſi puiſſamment en ſa faveur. Si vous recherchez la cauſe des impreſſions avantageuſes qu'il a faites ſur vous, vous connoîtrez qu'elles naiſſent d'un empreſſement qui étoit en

lui de vous occuper ; non par la vanité d'être écouté, mais par un désir d'attirer votre attention, & votre suffrage, qui suppose le cas qu'il faisoit de votre estime : toux ceux qui, comme vous, l'environnoient, resteront persuadés que cet empressement marqué, ces regards obligeans, quoique ramenés successivement à tout le cercle, leur étoient adressés par préférence, cette idée sera imprimée dans chacun d'eux, Il n'a songé qu'à me plaire.

C'est donc la disposition de l'esprit, & non celle du corps, qui fait valoir notre extérieur * ; les agrémens du maintien & du geste, qui ne consistent que dans la régularité convenue des mouvemens, sont purement arbitraires ; ce qui est à cet égard une grace à Paris, pouvant devenir singulier à Madrid ou à Londres ; mais cet air d'attention, d'empressement, cette satisfaction à vous voir, que donne le désir de plaire, réussit toujours, & par-tout il se fait distinguer, même

* On peut mettre au rang des qualitez heureuses de la personne, les exercices agréables & les talens, tels que l'art des instrumens, la danse, le chant, &c. qui peuvent en quelque façon se passer du secours de l'esprit. Je ne rappellerai point ici de quel prix ils sont dans la So-

même dans les hommes dont nous n'entendons point le langage, il marque une volonté de ſe rapprocher de nous, qui nous flatte, parce que c'eſt faire notre éloge, & qui nous diſpoſe à les applaudir & à les aimer.

Cette même diſpoſition d'eſprit fait également le principal mérite de certaines qualités attachées au caractére, & qui ſemblent plaire par elles-mêmes.

Il y a, par exemple, une certaine ſenſibilité à tout ce qui peut rire à l'imagination, ou intéreſſer le cœur, d'une maniére agréable, dont quelques gens ſont heureuſement doués; une diſpoſition à ſaiſir le plaiſir, qui ſe répand dans leurs actions & dans leur entretien; un goût avec lequel ils agiſſent dans tout ce que les autres ne paroiſſent faire que par convenance, caractére qui plaît d'autant plus, qu'il les lie aux perſonnes avec leſquelles ils vivent par tout ce qui a de l'empire ſur elles, ſoit les goûts, ſoit les caprices ou la raiſon.

Société; je remarquerai ſeulement, que dans celui qui ne les met en uſage que pour ſatisfaire ſon amour propre, c'eſt le talent qu'on applaudit. Dans celui qui ne paroît les employer que dans le deſſein de concourir aux plaiſirs de la Société, c'eſt la perſonne qu'on aime & qu'on recherche.

On aime encore une ſorte de gaieté, marquée à un coin de ſingularité, qui la rend piquante ; c'eſt ce mélange de ſérieux & d'enjouement, cet extérieur raiſonnable & grave, que quelques gens, en petit nombre, conſervent dans des momens où leur imagination, naturellement gaie, eſt emportée par les idées les plus riantes, & même les plus badines ; la joie eſt en eux une richeſſe, qu'ils ſemblent n'y pas connoître, & ne répandre que pour le plaiſir des autres.

Mais ces caractéres, quel que ſoit leur mérite, ne réuſſiſſent pas conſtamment par eux-mêmes, ainſi que les agrémens de la perſonne, il faut qu'ils ayent pour ame ce déſir de plaire, qui met le véritable ſceau à toutes les bonnes qualités.

Je ne connois qu'une ſorte de moyen de réuſſir à plaire, ſans que nous en ayons le déſir ; il fait partie de ces erreurs preſque inſéparables de la jeuneſſe ; il n'a que peu de jours où il puiſſe nous être favorable, & ce caractére d'erreur ſeul, fait tout ſon mérite. C'eſt cette extrême ſenſibilité avec laquelle les jeunes gens qui entrent dans le monde, ſont frapés de tout, parce que tout leur paroit nouveau ; leur raviſſement, & cette

cette naïveté avec laquelle ils parlent des impreſſions agréables qu'ils reçoivent ; comme ſi le plaiſir étoit une découverte qui n'eût été faite que par eux : ces premiéres agitations de l'ame, qu'ils croyent ſi merveilleuſes, les font, il eſt vrai, paroître aimables, parce qu'elles marquent une franchiſe, une certaine ſimplicité, que le manque d'expérience juſtifie ; & peut-être encore ne leur faiſons-nous grace, que parce qu'elles ne ſont que des erreurs, que leur ſuccès eſt paſſager, & ne vaut pas qu'on le regrette ; car on n'applaudit qu'avec peine dans autrui aux qualitez qu'on n'a plus. Il eſt, par exemple, peu de femmes (& bien des hommes ont la même foibleſſe,) qui, ceſſant d'avoir les agrémens de la jeuneſſe, ſe plaiſent avec ceux qui les poſſédent dans tout leur éclat ; mais on n'envie pas des moyens de plaire qui ne portent que ſur une illuſion, que la raiſon fera bien-tôt evanouïr.

Il eſt donc ſenſible que nous n'avons aucunes qualitez heureuſes, aucuns avantages dont nous puiſſions retirer un véritable ſuccès, ſi le déſir de plaire n'en dirige l'uſage : en effet, rien ne peut remplacer en nous cette indiſ-

indiſpenſable ambition, dont on éprouve que les efforts ne ſont jamais ſans quelque récompenſe ; car s'ils ne ſauroient vaincre entiérement le caractére mépriſant ou chagrin, la dureté ou malignité de certains eſprits, du moins il arrive inſenſiblement que ces ames ſauvages ne ſont plus épineuſes ou injuſtes avec vous, que le moins qu'elles peuvent l'être ; c'eſt vous diſtinguer du reſte des hommes, c'eſt vous aimer à leur maniére.

De quelques moyens de plaire.

L'utilité du déſir de plaire ne conſiſte pas ſeulement à relever les qualitez qui ſont en nous, elle va plus loin, elle y en fait naître de nouvelles.

Obtient-on des ſuccès éclatans, c'eſt aſſez pour ſe voir en bute à la plus noire envie : mais ſoyons animés du déſir de plaire, il nous fait trouver dans ces mêmes ſuccès, des moyens de nous faire aimer. Quel guide pour ceux qu'éleve tout à coup la fortune ! Il les rend modeſtes, il les garantit d'une certaine confiance orgueilleuſe, d'un certain air de ſupériorité, qui ſe gliſſeroit ſans qu'ils s'en aperçuſſent dans leur langage, dans

dans leurs actions les plus indifférentes, & même dans leur politeſſe ; il eſt ſans doute honteux pour l'humanité, qu'on doive tenir compte à un homme de ce qu'un rang ou une grande place, qui ne lui aura été accordée que par conſidération pour ſes ayeux, de ce qu'un titre acheté, ou tels autres avantages, qui n'ajoûtent rien à ſon mérite perſonnel, n'ont pas changé ſon maintien, & ſa maniére de traiter avec les autres hommes ; mais enfin on lui en ſait gré, on s'y attendoit même ſi peu, que dès qu'il ne diminue rien des ſoins & des égards qu'il mettoit auparavant dans la Société, on ſe fait l'illuſion de croire qu'il en apporte davantage ; combien à plus forte raiſon, nous diſpoſe-t-il en ſa faveur, quand il a effectivement ce ſurcroît d'empreſſement de nous gagner ? On eſt flatté de ce que ſon nouveau luſtre n'a ſervi qu'à lui inſpirer plus d'envie de nous plaire ; on penſe qu'il a ſenti que ce qui l'éleve, loin de lui donner de la ſupériorité ſur nous, n'a fait que l'en rapprocher davantage, par le beſoin qu'il a de notre ſuffrage. On lui trouve de l'élévation dans l'ame, & de la ſolidité dans l'eſprit ; car on n'a jamais plus d'opinion des bonnes qualitez des autres hom-

hommes, que quand elles nous aident à nous convaincre de notre propre mérite.

L'attention à ne point diminuer d'égards pour ceux qui ont reçû de nous des ſervices, ſurtout quand il s'eſt agi de bienfaits qui nous donnent une ſorte de ſupériorité ſur eux, eſt un des ſentimens les plus utiles que nous inſpire le déſir de plaire. Souvent, après des procédez généreux, on s'endort ſur la foi du panchant qui nous les a fait avoir, & qui n'attend qu'une autre occaſion de ſe manifeſter; on penſe qu'avec celui à qui on a découvert ainſi ſon ame, ne plus s'aſſujettir aux attentions, aux déférences ordinaires, loin de paroître un manque d'égards, eſt une autre maniére de lui témoigner qu'il eſt ſûr de nous. Cette conduite cependant produit rarement le ſuccès qu'elle nous fait eſpérer. Dans la plûpart des hommes (& ceux-ci ne ſont pas encore les plus mépriſables) la reconnoiſſance ſincére dans ſon principe, eſt cependant conditionnelle; mettez-la à des épreuves qui offenſent l'amour propre, vous la verrez s'évanouir, & l'inimitié lui ſuccéder peut-être. Naturellement portés à l'ingratitude, ils regarderont

deront comme une sorte d'usure que vous retirez de ce que vous avez fait pour eux, ce qu'ils croiront en vous une marque de hauteur méprisante : Il m'a obligé, (diront-ils en secret) mais il m'humilie, il est plus que payé ; on perd ainsi par une négligence, dont la cause bien connue, n'a souvent rien que de louable ; on se dérobe le prix le plus cher ; des bienfaits, le plaisir d'être aimé ; mais supposons que cette personne dont la vanité est trop sensible, capable en même temps d'un véritable sentiment de gratitude, vous cache, & vous sacrifie la peine intérieure que lui cause ce qui lui paroît en vous un manque d'égards : N'êtes-vous pas bien fâché, si vous venez à vous en apercevoir, d'avoir étouffé en partie la satisfaction que vous aviez fait naître dans une ame que vous aimiez à rendre heureuse ?

Le désir de plaire nous garantit de cette perte, & de ce regret ; en nous assujettissant à cette maxime, bien humiliante pour la raison, quoiqu'elle soit son ouvrage, il faut nécessairement, pour être aimé, remplir par une suite d'égards, les intervalles qui se trouvent entre les services.

Des

Des défauts que le désir de plaire corrige, & de ceux qu'il adoucit.

Etablir en nous des qualités heureuses, n'est pas encore l'effet le plus favorable du désir de plaire; il y remédie à des défauts, & c'est à mon gré, l'ouvrage le plus difficile. L'air dédaigneux, par exemple, le ton méprisant, (habitudes volontaires, qui rendent notre commerce si haïssable,) ce n'est que l'envie de réussir dans l'esprit des autres, qui peut nous en corriger: voici deux cas assez ordinaires où l'on voit arriver ce changement.

Quelquefois, des gens qui entrent dans le monde, avec un extérieur brut, ou glorieux, prennent heureusement un goût vif pour le commerce de la Société: alors, portés, par sentiment, à connoître tout ce qui peut les y rendre aimables, ils parviennent enfin à l'acquérir.

Le second exemple est, lorsque des gens qui se sont abandonnés à ces mêmes défauts, parce qu'ils n'ont point eu de motifs puissans de se contraindre, se trouvent forcés de vivre avec des personnes à qui ils ont intérêt de plaire, pour se rendre la vie agréable; ce qu'ils marquent alors

alors de prévenances, d'attentions obligeantes, réuſſit d'autant mieux, qu'on s'attendoit moins à leur trouver ce caractére.

On remarque une ſituation où des hommes, nés farouches, & mépriſans, tout-à-coup ceſſent de l'être. C'eſt quand ils éprouvent des traverſes humiliantes; mais alors ce changement ne leur rapporte guéres, ne prouvant pas qu'ils ſoient corrigés; s'ils fléchiſſent, on ſoupçonne que c'eſt par foibleſſe, on eſt long-temps à ne regarder leur politeſſe, leur complaiſance, que comme des témoignages de leur honte ſecrette, & non comme un adouciſſement de leur ame. C'eſt la ſeule occaſion où la dureté ordinaire de leur commerce, qui auroit alors un air de fermeté, pourroit les ſervir mieux, que l'intention marquée de plaire.

Mais ſuppoſons en nous des défauts, que le déſir de plaire ne puiſſe nous faire vaincre entiérement, parce qu'ils ſeront du fond de notre caractére, du moins, il les adoucit de maniére à leur faire trouver grace dans la Société.

Parmi ces défauts, l'inégalité eſt ſans doute un des plus rebutans. On diroit que ceux dont l'humeur eſt changeante,

geante, à un certain excès, (& on en voit d'assez fréquens exemples) ont plusieurs ames qui se plaisent chacune, à effacer l'ouvrage de l'autre; pour plus de facilité à peindre ces oppositions, supposons une personne avec qui vous n'êtes point en liaison, & dont on vous fait cet éloge. „ Elle joint à beaucoup „ d'esprit, des connoissances fort éten- „ dues; elle a surtout le don de s'ap- „ proprier si heureusement ce qu'on „ a pensé avant elle, & ce que vous au- „ rez pensé vous-même, que vous pan- „ cherez à croire que tout ce qu'elle „ dit est l'ouvrage de son imagination, „ sans aucun secours de sa mémoire; „ qu'elle raisonne, qu'elle fasse un récit, „ qu'elle contredise, jamais vous n'a- „ percevrez son amour propre, & jamais „ elle ne blessera le vôtre. A l'égard de „ son ton de plaisanterie, il est à servir „ de modéle dans la conversation, com- „ me celui de Madame de Sevigné l'est „ pour les Lettres. " A ce portrait, que vous ne permettez pas qu'on acheve, vous marquez un extrême empressement de la connoître; elle arrive; on n'avoit employé que de trop foibles couleurs; vous trouvez qu'elle surpasse tout ce qu'on vous avoit annoncé. Faut-il vous en

en séparer ? elle vous laisse dans l'enchantement ; vous ne songez qu'à la rejoindre, & le lendemain paroit un terme trop long à votre impatience. A la seconde entrevûe, quel étonnement pour vous de ne plus retrouver la personne du jour précédent ! Vous demanderiez volontiers à celle-ci, ce que l'autre est devenue. Tombée dans une sorte de létargie, elle n'a presque rien à vous dire, à peine se trouvera-t-elle la force de vous répondre ; la veille il lui manquoit de vous avoir fait connoître, qu'elle a tout ce qui peut rendre supérieurement aimable ; vous étiez un objet intéressant pour elle, & vous ne l'étiez que par là, n'en attendez plus rien, jusqu'à tant qu'elle se plaise à recommencer le charme ; elle n'a de graces dans l'esprit, de feu dans l'imagination, de raison même, elle n'existe enfin, si j'ose le dire, que dans les momens où elle est flattée de plaire, & elle y réussira encore avec vous dès qu'elle en aura envie ; vous passerez alternativement de l'admiration au dépit. On dit que de pareils contrastes nourrissent l'amour ; il est sûr du moins qu'ils n'entretiennent pas l'amitié.

Qu'on inspire tout à coup à cette même

même perſonne (ſans lui ôter ſon inégalité) le déſir de plaire, qui a pour objet de ſe faire aimer, vous connoîtrez combien ſa conduite deviendra différente. Au lieu de s'abandonner, ſans retour, à cette langueur qui ſuivit de ſi près ſon empreſſement, elle ſentira que le changement qu'elle a marqué, à votre égard, a dû vous déplaire, & trouvera des reſſources pour le réparer ; ce ne ſera point par les traits de cet eſprit ſaillant, ni de cette imagination riante que vous avez admirés en elle, puiſqu'ils naiſſent uniquement de l'émulation que lui cauſe la nouveauté des objets ; mais elle vous parlera la premiére des contraſtes de ſon humeur, ſincérité qui commencera à diminuer la bleſſure qu'ils vous avoient faite ; elle vous avouera, en les blamant, des bizarreries, que vous n'avez point encore eſſuyées, & cette confiance vous engagera à la plaindre ; vous la trouverez ſenſible de ſi bonne foi aux ſujets que vous avez de ne pas rechercher ſon commerce, que ce ſera vous alors, qui ſongerez à trouver des raiſons de l'excuſer ; enfin dans chaque intervalle, vous ouvrant ſon ame ſur ſes caprices, & ſur ſon repentir, elle vous accoutumera à l'indulgence ; effet plus puiſ-

puiſſant encore du déſir de plaire ! en lui trouvant les mêmes défauts, vous ne verrez plus de torts en elle, vous finirez par l'aimer.

Il y a encore des qualitez qui naiſſent du déſir de plaire, il y a d'autres défauts dont il nous garantit, que j'ai crû devoir traiter ſéparément ; comme la converſation eſt le champ où ils paroiſſent avec le plus d'éclat, je vais les conſidérer dans ce point de vûe, afin de faire connoître, ſelon que je le conçois, ce qu'ils ſont à l'eſprit de la converſation.

Pour éclaircir ſuffiſamment de quelle maniére ces qualitez ſont partie de l'eſprit de la converſation, il faudroit analiſer en quoi conſiſte ce même eſprit ; mais comment définir, dans toutes ſes faces, cette eſpéce de génie, qui dépend moins du genre & de l'étendue des lumiéres qu'il poſſéde, que du ſentiment plus ou moins délicat, avec lequel il les met en uſage, qui ne ſe ſert jamais mieux de l'eſprit, que quand il ſemble s'en paſſer, ou n'apercevoir pas tout celui dont il diſpoſe ; qui, tranſporté à tous momens dans différentes régions, n'a qu'un inſtant preſqu'inſenſible, pour s'emparer des richeſſes qui lui ſont propres, & dont le choix, à meſure qu'il

qu'il eſt plus ſubit, eſt quelquefois plus heureux: ce talent qui a tant de reſſources pour plaire, nous cache preſque entiérement ce qui le conſtitue ; on le ſent, & ne ſauroit dire préciſément ce qu'il eſt. On connoit bien mieux les défauts qu'il doit éviter, que les qualitez qui ſont de ſon eſſence: cependant entre ces qualitez, il en eſt deux qui me paroiſſent ſenſibles; la premiére, eſt la maniére d'écouter ; la ſeconde, eſt ce caractére liant qui ſe prête aux idées d'autrui.

L'attention eſt une partie eſſentielle de l'eſprit de la converſation, elle ne doit pas conſiſter ſeulement à ne rien perdre de ce que diſent les autres, il faut qu'elle ſoit d'un caractére à en être aperçue, qu'ils découvrent qu'elle n'eſt pas uniquement l'effet de la politeſſe, mais d'un panchant qu'on ſe trouve à les entendre; & le déſir de plaire donne cette diſpoſition obligeante ; non qu'il la porte juſqu'à la fadeur, ni qu'un même ſourire applaudiſſe aux lieux communs, ainſi qu'aux idées riantes, ou ingénieuſes: il ſait, ſans fauſſeté, garder les intervalles différens entre la fade complaiſance, & la ſéchereſſe mortifiante, qu'il évite toujours. Il prête une attention

plus

plus marquée à l'homme, plus digne d'être écouté, ſans celui qui en le méritant moins, déſire autant de l'être, puiſſe ſe plaindre de la maniére dont il l'eſt à ſon tour. Il ne laiſſera pas échaper les momens où l'eſprit de l'un ſe développant d'une maniére ſupérieure, exige qu'on ſe livre entiérement à le ſuivre; & lorſque l'entretien du dernier lui devient à charge, il trouve que c'eſt un inconvenient de plus, & non un dédommagement, que de s'attirer ſa haine, en lui faiſant ſentir le malheur qu'il a de l'ennuyer.

On ne le croiroit pas, ſi l'expérience ne nous en convainquoit tous les jours; c'eſt un don bien rare que de ſavoir écouter: l'un, perſuadé qu'il vous devine, vous interrompt aux premiers mots que vous prononcez; il part, & répond avec chaleur à ce que vous n'avez ni dit ni penſé. Un autre, occupé à mettre de l'eſprit dans ce qu'il va vous repliquer, ſe livre, en vous écoutant, à ſes idées; vous le voyez moitié rêveur, & moitié attentif, n'être ni à vous ni à lui-même: & ſa reponſe ſe reſſent de ce partage, elle eſt ſpirituelle, & inconſéquente. Celui-ci, & c'eſt le moins excuſable, incapable par une pareſſe d'eſ-

prit habituelle, de toute application sérieuse, vous regarde avec des yeux létargiques, ou vous adresse de temps en temps un sourire distrait, & le plus souvent déplacé; il n'a pas projetté un moment de vous écouter, ni de vous répondre; langueur désobligeante, qui dégoûte les gens sensés de notre commerce, & excite l'inimitié de ceux dont la vanité commune, considére une pareille indifférence, comme une marque de mépris, dont elle doit être blessée.

Il y a une autre sorte d'inattention, qu'on regarde, non sans quelque justice, comme un défaut, mais dont le principe n'a rien d'offensant, parce qu'elle ne vient ni de cet empressement de faire parade de son esprit, qui empêche d'être occupé du vôtre, ni de cette indifférence pour ce que disent les autres, qui ne se prête pas même à les écouter. C'est cette distraction, qui, dans quelques gens d'esprit, naît du fond de leur caractére, & qui les saisit dans les momens mêmes où ils trouvent du plaisir à vous entendre; espéce de ravissement, pendant lequel vous les voyez comme transportés dans un monde différent du vôtre, & dont ils sortent souvent par

par quelque trait ſi peu attendu, ou par une plaiſanterie d'un ſi bon genre, ſur le tort où ils ſe ſurprennent eux-mêmes, que vous aimez juſques à la diſtraction qui les a fait naître.

Le caractére de douceur, & de complaiſance, ſi déſirable dans la Société, n'eſt pas, lors même que l'eſprit l'accompagne, une de ces qualités qui jettent un certain éclat ſur ceux qui les poſſédent. C'eſt une ſorte de philtre, qui, agiſſant d'une maniére peu ſenſible, ne vous occupe d'abord que foiblement de la main qui ſait le répandre, mais dont l'effet eſt toujours de vous la rendre chére. Eh! comment ne pas aimer ces ames flexibles, que vous attirez ſans peine, qui vous cherchent même, & ſe plaiſent à partager ce qui intéreſſe la vôtre, qui n'attendent de vous aucune attention, aucune condeſcendance, dont elles ne vous donnent l'exemple, qui aſſez élevées, lorſqu'elles aperçoivent des défauts mêlés avec des vertus, pour dédaigner le faux avantage d'avilir les autres hommes, profitent par préférence des motifs d'applaudir & d'eſtimer.

C'eſt dans la converſation, que l'eſprit de douceur a de plus fréquentes occaſions de paroître, il nous fait abandon-

ner, avec sagesse, à l'égard des matières indifférentes, le foible avantage d'avoir sévérement raison, contre les gens dont l'amour propre facile à se révolter, ne pardonne point un pareil succès; vous pourriez leur montrer de la supériorité : vous préférez de leur paroître aimable.

Il n'est qu'un genre de douceur, qui, loin de nous faire aimer, indispose au contraire ceux qui en pénétrent le principe: c'est la douceur, qui, ayant pour base un fond de mépris pour les lumiéres des autres, les laisse apercevoir qu'elle ne leur céde, que par un sentiment de supériorité, qu'elle n'est qu'un découragement de convaincre les hommes de leur petitesse.

Ce n'est pas le plus souvent, faute d'esprit, de savoir, d'imagination, qu'on indispose les gens avec qui l'on s'entretient, c'est parce qu'on ne songe à faire paroître ces qualités, que pour sa propre satisfaction : de là naissent des défauts plus nuisibles que la stérilité de l'esprit & l'ignorance; tels sont l'habitude de parler de soi, l'abus de la mémoire, la contradiction.

Le panchant à parler de soi, est bien séduisant; avec beaucoup d'esprit, on n'est pas toujours garanti de ce piége, où

où notre amour propre nous attire: ingénieux à se déguiser, c'est quelquefois sous les traits de la modestie qu'il s'offre à nous, & qu'il parvient à nous gouverner.

Qu'on adresse des éloges mérités à des hommes connus par de grandes vertus, par des actions brillantes, ou par l'antiquité de leur race; quelques-uns ayant sincérement l'intention d'être modestes, se défendront de vos louanges, de manière à le paroître bien peu; vous les verrez se répandre sur l'extrême faveur, non méritée, avec laquelle le Souverain, ou l'opinion commune le traite; ils croyent effectivement en être surpris, mais ils entrent dans des détails, & d'étonnement en étonnement, de bontés en bontés qu'on a pour eux, ils content insensiblement leur histoire, où ils font leur généalogie, & rapportent tous les traits à leur gloire, qui vous étoient échapés; ils n'ont rien dit que d'incontestable, mais enfin c'est vous avoir entretenu de leur mérite.

L'amour propre a d'autres subterfuges dans ce genre de séduction, qui indisposent plus encore quand on les démêle, que ne feroit peut-être l'orgueil à découvert. On trouve des gens qui ne diront jamais *moi*, ni *mon opinion*, ni

je sais, ni *je prétens;* mais qui d'une maniére détournée, sans s'en apercevoir peut-être, se procurent l'intime satisfaction de ne vous entretenir que d'eux-mêmes, tout les raméne aux talens, aux autres avantages qu'on sait qu'ils possédent; ils vous montrent, comme avec une baguette, l'excellence de ces dons heureux, ils vous feront sur tout remarquer les parties qui désignent leur acquit, ou leurs ouvrages, comme celles où il y a plus de mérite à réussir: quelle modestie! ils suppriment leur nom, pour n'être connu qu'à leur éloge.

On s'abuse souvent encore, lorsque dans une conversation où chacun parle de ses goûts, ou de son humeur, on croit ne rien hazarder, en faisant aussi quelques portraits de soi-même: on ne doit point se rassurer sur ce qu'ils seront vrais, ou si peu avantageux, qu'ils ne pourront point donner de jalousie; il faudra prévoir si les esprits portés à la critique, qui vous entendent, jugeront convenable que vous soyez tel que vous êtes. Pour m'expliquer, je suppose qu'un homme qui a l'extérieur raisonnable & froid, s'annonce comme ayant un goût très-vif pour tout ce qui divertit; ou qu'il avoue qu'il lui vient, comme à bien

bien d'autres gens, des idées folles ou bizarres. Le portrait, comme je l'ai dit, ſera fidéle, il paroîtra cependant ridicule ; on exige que vous ayez le caractére déſigné par votre phiſionomie ; on voudra du moins, ſi la joie ne vient point s'y peindre, que vous faſſiez un myſtére de celle que vous reſſentez dans le fond de votre ame.

Ce n'eſt pas encore aſſez que de s'être accoutumé à domter le panchant naturel qu'on ſent à parler de ſoi-même, il y a une certaine défiance, ou plûtôt une préſence d'eſprit néceſſaire pour appercevoir les piéges qu'on nous tend, afin de le réveiller en nous. Souvent les perſonnes qui ne ſont point cauſtiques, ſont portées, même ayant de l'eſprit, à ne point ſoupçonner les autres de l'être ; & cette ſécurité, toute eſtimable qu'elle a droit de paroître, a ſes inconveniens ; ſouvent des égards qu'on vous marque, des louanges délicates qu'on vous adreſſe d'une maniére indirecte, un certain ſourire d'applaudiſſement aux choſes communes que vous dites, ont pour objet unique, de vous faire tomber dans un ridicule, ſoit en vous faiſant parler de vous-même avec éloge, ſoit en vous engageant à mettre au jour des

talens médiocres. Si vous ne sentez pas d'abord l'ironie de ces fausses prévenances, la seule confiance que vous paroîtrez y prendre, quand elle ne vous méneroit pas aussi loin qu'on le désire, est capable de vous faire perdre dans l'opinion des spectateurs, le prix de tout ce que vous avez d'ailleurs de qualités aimables; avec les esprits qui sont caustiques, il faut surtout, pour ne point discréditer le sien, éviter qu'il ne soit leur dupe: & s'il est un moyen d'acquérir de la supériorité sur eux, c'est de montrer qu'on les connoit sans les craindre, & sans daigner les imiter.

On a dit que les Amans ne s'entretiennent les jours entiers, sans s'ennuyer, que parce qu'ils se parlent toujours d'eux-mêmes; cette effusion de cœur me paroît appartenir plus raisonnablement à l'amitié. Après ce goût de préférence, qui nous attache à un ami véritable, après cette satisfaction si chére, de compter sur l'intérêt qu'il prend à notre bonheur, le plaisir le plus touchant, est celui de lui ouvrir son ame; il faut donc réserver cette entiére confiance pour l'amitié; dans les liaisons ordinaires, parler de soi, n'est le plus souvent qu'un foible qui tourne à notre désavantage.

Quel-

Quelques exemples, contraires à ce principe, ne doivent point nous en écarter ; on trouve des gens qui vous entretiennent impunément des plus petits détails de leurs goûts, de leur maniére de vivre singuliére, & ne laissent pas d'être de très-bonne compagnie. Quel est donc l'art qui les sert si bien ? C'est de n'en avoir aucun ; ils ne prétendent ni se donner pour modéles, ni tirer vanité de leur façon de penser ; sensibles de bonne foi, jusqu'à la déraison ; à toutes les petitesses qu'ils mettent à si haut prix ; ils vous étonnent, & vous amusent par le ton conséquent & approfondi avec lequel ils analisent des objets entiérement frivoles ; les contrastes plaisent quand ils sont extrêmes ; & celui-ci devient pour la raison, une espéce de spectacle ; vous croyez, en quelque façon, voir l'homme du port de Pyrée, considérer avec transport les trésors d'un de ses navires. N'ayez qu'un esprit supérieur, sans être emporté par le délire que je viens de dépeindre ; & essayez de tenir des propos du même genre, en paroissant bizarre, vous ne serez qu'insipide ; le mérite de ces sortes de singularités, tient uniquement à l'yvresse

avec laquelle ceux qui y ſont aſſujettis, font l'éloge de leur folie.

La défiance ſalutaire de tomber dans tous les inconveniens que je viens de rapporter, peut ſe réduire à ce ſeul point. On ſe nuit, en parlant de ſoi, lorſque le ſeul intérêt de notre vanité nous détermine; car avec quelque adreſſe qu'elle ſe déguiſe, elle ſera toujours aperçûe; les regards des hommes, même les plus bornés, à d'autres égards, étant des eſpéces de microſcopes, qui groſſiſſent nos défauts les plus imperceptibles.

Il eſt malheureuſement des occaſions indiſpenſables de parler de ſoi, de peindre ſon caractére, & de mettre au jour ſa conduite; que dans des diſcuſſions d'intérêts, ou de quelque autre genre que ce ſoit, ſatisfait intérieurement d'avoir rempli tout ce que la droiture & l'honnêteté exigent, vous laiſſiez prévenir les eſprits par les fauſſes couleurs dont vos adverſaires ſe parent, & vous défigurent. Quel ſera le fruit de votre ſilence? Vous reſterez pendant un certain temps, (car inſenſiblement la vérité découvre les trames du menſonge) vous vous trouverez, dis-je, chargé, dans l'opinion commune, de tous les torts qu'on aura eus avec vous.

J'ai

J'ai placé à la ſuite de la vanité qui fait parler de ſoi, l'abus de la mémoire, parce que ce dernier défaut me paroît tenir, à quelques égards, au premier. Une mémoire abondante produit ordinairement le déſir de s'emparer de la converſation, & c'eſt un des moyens détournés de parler de ſoi, que l'empreſſement indiſcret d'occuper l'attention des autres. Elle entraîne encore le dégoût d'écouter, deux inconveniens, qui ſeuls ſuffiroient pour lui faire perdre tout ſon mérite.

Il faut, pour que la mémoire ſe faſſe aimer, qu'éclairée par une certaine délicateſſe d'eſprit, & par l'attention à ne point offuſquer l'amour propre d'autrui, elle n'occupe pas ſeule la ſcéne; qu'elle y attire au contraire ceux qu'elle a réduits quelque temps, à n'être que ſpectateurs: mais elle ne ſent pas toujours où ſon rôle doit finir.

Il faut encore, qu'écartant de la converſation tout ce qui auroit l'air de diſſertation, même dans les matiéres ſavantes ſur leſquelles on la conſulte, elle ſache les aſſujettir toutes, ſans obſcurité, au langage ordinaire du monde; mais cet art que quelques perſonnes de ce ſiécle poſſédent éminemment, c'eſt l'eſprit ſupérieur qui ſeul le donne.

L'usage habituel de la mémoire expose, ordinairement, à tomber dans des répétitions, & il n'y a personne qui ne pense, sur l'ennui que cela cause, ce que Montagne dit *de certains parleurs à qui la souvenance des choses passées demeure, & qui ont perdu le souvenir de leurs redites*, il les fuit avec soin.

Comme la conversation est un commerce d'idées, où le jugement & l'imagination doivent concourir, ainsi que la mémoire, bien des gens qui ont assez d'acquis pour se rappeler les matieres auxquelles on les ramène, haïssent de ne trouver le plus souvent dans l'entretien de ceux que la mémoire fait parler, que le sens littéral, que la page précisément de tel ou de tel livre; & ce dégoût paroit sensé; on se plait à la conversation qui vous présente le fruit de la lecture, mais on s'ennuye, avec raison, de celle où l'on ne trouve que la lecture même.*

Il est vrai que rien n'est plus à charge, à la longue, que ces esprits qui se souviennent toujours, & qui ne pensent jamais.

Il faut avouer aussi que la mémoire heu-

* *Montaigne* a dit: Savoir par cœur, n'est pas savoir, c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa mémoire.

heureusement cultivée, devient, dans la conversation, une source toujours féconde, & toujours agréable, même quand elle est instructive, lorsque les différentes parties de l'esprit, qui lui sont nécessaires, mesurent son essor, & choisissent la route qu'elle doit tenir : j'ajoûterai que si elle en reçoit de grands secours, elle leur en prête à son tour, qui leur servent à se développer davantage ; sans elle, l'imagination la plus féconde, renfermée nécessairement dans un cercle d'idées, qu'elle embellit, mais qu'elle retouche sans cesse, épuise bien-tôt les différentes faces par où elle les présente, & languit enfin faute d'objets, sur lesquels elle puisse s'exercer. C'est donc comme un instrument à l'usage de l'esprit, (s'il m'est permis de m'exprimer ainsi) qu'une grande mémoire me paroit désirable ; qu'on la réduise à son mérite particulier, même en la jugeant favorablement, elle n'est plus que d'un foible prix ; c'est moins son étendue qui plaît, sur-tout dans les gens du monde, que le choix des connoissances qu'elle rassemble, & la maniére de les employer.

Mais de tous les défauts opposés à l'esprit de la conversation, le plus choquant,

quant, eſt la contradiction. Rien en effet ne rend plus haïſſable que de heurter inconſidérément l'opinion des autres; non que la crainte de ſe laiſſer aller à ce panchant, doive bannir de l'eſprit une certaine fermeté; il y a bien de la différence entre contredire, & défendre ſon ſentiment; en avoir un, eſt convenable, & même néceſſaire dans quelques occaſions, où ce que vous penſez, marque votre caractére; dans tant d'autres, céder, ou ne céder pas, eſt bien arbitraire; mais ſouvent notre orgueil diſpute encore, après que notre raiſon s'eſt rendue.

La Bruyere réduit l'eſprit de la converſation à la claſſe de l'eſprit du jeu, & de l'heureuſe mémoire; & j'ai remarqué que quelques hommes de ce ſiécle, accoutumés auſſi à réfléchir, & qui jugent ſainement de l'eſprit quand il eſt employé dans des ouvrages, penſent à ce ſujet, comme La Bruyere; mais il m'a paru qu'ils ſe rendoient à cette autorité, moins par un examen raiſonné, que par une ſorte d'inſenſibilité, dont voici la cauſe. L'étendue, & la juſteſſe de l'eſprit, étant en eux le fruit de pluſieurs années de travail, & d'une ſorte de ſolitude, ils ſe ſont accoutumés

à pen-

à penser austérement, comme si une idée purement agréable, étoit un relâchement à leur devoir ; méthodiques, & conséquens, par habitude, lors même qu'il y auroit du mérite à ne pas l'être, ils sont rarement sensibles à cette délicatesse d'imagination, qui va saisir dans les différentes matiéres que la conversation présente, ce qu'elles ont d'agréable, ou de plus à la portée des autres, & en écarte avec soin l'air de science, d'exactitude ou de mystére ; de là, l'esprit de conversation leur paroit un avantage bien frivole, & c'est ainsi que l'humanité est faite. Quelques Philosophes portés, sans s'en apercevoir, à ne considérer l'esprit qu'environné de la peine, & de la méthode qui ont formé le leur, partout où ils voyent l'esprit facile, & secouant le joug de l'exactitude, ils ont peine à le reconnoître.

Il me semble qu'à esprit égal, les personnes qui possédent le talent de la conversation, ont bien plus d'occasions de plaire, que celles qui ne font qu'écrire. Je ne les compare ici, que dans ce seul point de vûe ; l'Auteur le plus ingénieux, & le plus abondant, emploie bien du temps à un ouvrage, dont le succès dépend de quantité de circonstances,

ces, qui ſouvent, lui ſont étrangéres ; au lieu que l'homme doué de l'eſprit de la converſation, plaît & ſe renouvelle ſans ceſſe ; il fait conſtamment les délices de tout ce qu'il rencontre : quelle différence dans la maniére de vous occuper ! L'un par la lecture de ſes ouvrages (je les ſuppoſe du genre purement agréable,) n'offre pour ſpectacle à votre eſprit que le ſien, il ne vous montre que ſon mérite ; l'autre vous raméne à vous-même, vous place à côté de lui ſur la ſcéne où il brille, & vous y place à votre avantage, vous croyez y partager ſes ſuccès ; quelles reſſources pour vous plaire, & pour ſe faire aimer de vous !

Ce don paroit quelquefois une eſpéce de magie : il eſt des gens dont le langage faſcine ſi bien votre imagination, ſur-tout à l'égard des choſes de ſentiment, que vous vous laiſſez perſuader, en quelque façon, ce que même vous aviez réſolu de ne pas croire ; vous étiez prévenu, je le ſuppoſe, ſur la froideur de leur ame dans le commerce de l'amitié ; viennent-ils à vous entretenir des charmes de cette même amitié, qu'ils n'ont jamais ſentie, il ſemble que leurs expreſſions ſuffiſent à peine à la

plénis-

plénitude de leur cœur ; la peinture eſt ſi vive, & ſi reſſemblante, l'art a ſi bien les détails auxquels on reconnoît la nature, que vous vous y laiſſez tromper : ou s'il vous reſte encore quelques mouvemens de défiance, vous ſentez du panchant à les écarter ; état de ſéduction, qui me paroît reſſembler à ces rêveries agréables que nous cauſe quelquefois un ſommeil aſſez léger, pour nous laiſſer une partie de notre raiſonnement, on s'apperçoit que ce ne ſont que des ſonges, on ſe dit qu'il ne faut pas les croire, on craint en même temps de ſe réveiller.

Comment *La Bruyere* a-t-il pû rabaiſſer, au point où il l'a fait, un genre d'eſprit qui a tant de pouvoir ſur celui des autres, qui, éclairé par un jugement promt & délicat, voit, d'un ſeul coup d'œil, toutes les convenances, par rapport au rang, à l'âge, aux opinions, au degré d'amour propre, d'un cercle de perſonnes difficiles à ſatisfaire ?

Encore un mérite qui rend bien déſirable l'eſprit & le goût de la converſation, c'eſt qu'il remplit facilement notre loiſir : & le loiſir de la plûpart des hommes, loin d'être pour eux un état ſatisfaiſant, devient un vuide qui leur

eſt

est à charge. Combien les jours coulent avec vîtesse pour ces ames heureuses, qui, dans les intervalles de leurs occupations, s'amusent constamment, & par préférence, de ce commerce volontaire de folie & de raison, de savoir & d'ignorance, de sérieux & de gaieté; enfin de cet enchainement d'idées que la conversation raméne, varie, confond, sépare, rejette & reproduit sans cesse; heureux encore une fois, ceux qui peuvent avoir à la place des passions, le goût d'un commerce où l'on trouve tant d'occasions de plaire, & de se faire aimer.

ESSAIS

ESSAIS
SUR
LA NECESSITÉ
ET SUR
LES MOYENS
DE PLAIRE.

SECONDE PARTIE.

DANS cette seconde Partie, je traite de l'éducation des enfans, suivant les principes dont j'ai cherché, dans la première, à établir l'utilité.

Je la divise en trois Chapitres ; le premier contiendra des réflexions préliminai-

minaires ſur les premiéres idées qui nous ſont imprimées par l'éducation.

Dans le deuxiéme, je propoſerai les moyens que je crois les plus ſûrs & les plus faciles, pour faire naître dans les enfans, avec le déſir de plaire, les qualités de l'ame par leſquelles on plait plus généralement.

Dans le troiſiéme, j'examinerai quelles ſont les connoiſſances auxquelles il paroit plus à propos d'appliquer l'eſprit des enfans, & quels ſont les talens qu'il faut cultiver en eux, avec plus de ſoin, pour leur donner les moyens de plaire.

Des premiéres idées qui nous ſont imprimées par l'éducation.

Pour pouvoir établir, avec quelque ſolidité, les moyens de faire ſentir aux enfans la néceſſité de plaire, & leur en inſpirer le déſir, il me paroit néceſſaire de remonter aux ſources de l'éducation.

L'éducation eſt l'art d'employer l'entendement des enfans dans ſes différens dévelopemens, de maniére à y imprimer

* Je ſupprime, pour n'être point diffus, les idées rélatives qui ſe joignent naturellement, pour ainſi dire, à celles que j'ai fait ſe ſuccéder dans cet exemple; on conçoit que l'idée de

ner fortement, & par préférence, les principes vertueux & sociables.

Ces principes consistent dans la liaison des idées rélatives qui concourent à former complettement telle vertu, ou telle qualité. Je m'explique par un exemple: Qu'à l'idée de la pauvreté, soit liée, intimément, dans notre imagination, l'idée de la possibilité de devenir pauvres; qu'à celle-ci se joigne l'idée du plaisir qu'on peut trouver à soulager des malheureux, * & celle de la convenance, si naturelle, qu'un homme assiste un homme, il en résultera, dès que nous apercevrons de la misére, cette sensiblité qui est nommée compassion.

On sait que les premiéres impressions qui nous sont données dès l'enfance, sont toujours les plus fortes, & ne s'effacent presque jamais, quelque peu de liaison qu'il y ait naturellement entr'elles. Que *l'idée des ténébres* & *l'idée d'un fantôme*, quand elles nous sont présentées en même temps, deviennent souvent inséparables, malgré les efforts que notre raison fait dans la suite, pour

de pouvoir devenir pauvre, entraîne néceſſairement celle de la consolation qu'on trouve à être secouru par ceux qui ne le sont pas, &c.

pour les remettre dans l'indépendance naturelle, où elles ſont l'une de l'autre.

Le ſecret de l'éducation conſiſte donc, en premier lieu, dans le choix & dans la liaiſon des idées principales, qui doivent nous conduire pendant la durée de notre être, par rapport à notre bonheur concilié avec celui des autres hommes: & en ſecond lieu, à s'oppoſer à l'union des idées qui produiroient des effets contraires.

C'eſt dans le temps où les idées commencent à creuſer, pour ainſi dire, leurs traces dans notre cerveau, qu'il eſt néceſſaire que l'éducation s'attache à les y diſtribuer en ces différens aſſemblages, qui conſtituent les bons principes. Cependant on cultive d'une maniére bien étrange, par rapport à l'éducation, les premiéres années de notre vie. A examiner la conduite de ceux qui nous élevent, il ſemble que l'enfance ſoit contagieuſe; car y a-t-il une cauſe raiſonnable d'imiter, comme on fait communément, pour parler aux enfans, la

* Montagne, en parlant du panchant qu'ont les peres à entretenir la niaiſerie puérile de leurs enfans: „ Il ſemble, *dit-il*, que nous les aimions „ pour

la foibleſſe de leurs organes, les ſons aigus de leur voix, & le déſordre de leurs idées ? Au lieu de leur montrer en nous le modéle de ce qu'il faut qu'ils deviennent, nous ne leur offrons ſans ceſſe, qu'une reſſemblance pantomime de ce qu'ils ſont eux-mêmes. * Ce n'eſt pas encore l'erreur la plus conſidérable ; commencent-ils à comprendre & à réfléchir, s'ils nous queſtionnent, car alors leur panchant naturel eſt de s'inſtruire, au lieu de leur expliquer avec ſimplicité ce qu'ils déſirent apprendre, on ſe fait un jeu de ne leur débiter que des chiméres badines ; on les trompe ſur le nom des choſes, on les abuſe ſur leurs uſages, plutôt que de leur en donner la véritable connoiſſance ; & il arrive de cette conduite, que les premiéres impreſſions qui ſe gravent dans leur cerveau, à ſuppoſer qu'elles ne ſoient pas nuiſibles, ſont inconteſtablement inutiles, & que par là vous préparez à leur entendement, à meſure qu'il ſe formera, l'embarras de démêler tous ces menſonges, & de mettre la vérité en leur place.

,, pour notre paſſe-temps, ainſi que des guenons, ,, non ainſi que des hommes. " *Chap.* intitulé, *De l'affection des peres aux enfans.*

ce. Les premiéres opérations de cet entendement, ſi importantes pour le reſte de leur vie, ſont le doute, l'erreur, la confuſion ; & cette confuſion eſt notre ouvrage. Leur raiſon, au lieu de n'avoir à ſuivre que quelques routes faciles qu'on pouvoit lui tracer, eſt contrainte de parcourir un Dédale, où elle reſte longtemps égarée. Voici un des premiers inconveniens qui réſulte de cette mauvaiſe éducation. Cette eſpéce de mauvaiſe foi avec laquelle on traite avec les enfans, leur devenant peu à peu ſenſible, ils connoiſſent enfin qu'elle eſt une moquerie, une marque du mépris que nous avons de leur foibleſſe ; & ce dégoût devient une ſource d'éloignement des perſonnes qui les élevent, & d'une extrême défiance d'eux mêmes ; cauſe vraiſemblable de cette honte niaiſe, & de cette crainte de parler, qui ſuccédent en eux, à la gaieté naïve dont les premiéres années de l'enfance ſont accompagnées.

Mais, je ſuppoſe qu'on leur explique fidélement l'uſage des choſes, qu'arrive-t-il ? On ne les leur préſente ordinairement, que par l'utilité particuliére qu'ils en peuvent retirer. Qu'un enfant demande à quoi ſert de *l'argent*, on lui répondra communément, qu'avec de l'argent il

il aura des *dragées, des jouets, une belle robe.* De là il ſe place dans ſon imagination ces idées étroitement liées: *l'argent eſt fait pour me procurer ce que j'aime à manger, ce qui me divertit, ce qui me pare*; & ce principe ſera vraiſemblablement le mieux imprimé de tous ceux qui ſe formeront dans ſon eſprit au ſujet de l'argent. En coûteroit-il davantage de lui dire, que *l'argent ſert à faire du bien aux autres, & à nous en faire aimer*? Ne devroit-on pas s'attacher à lui rendre ces idées familiéres, par l'uſage qu'on feroit devant lui, & qu'on l'accoutumeroit à faire de ce même argent, & ainſi de toutes les choſes dont on lui expliqueroit la propriété, ne les lui montrant que par les faces qui les rendent utiles à la Société?

Qu'on s'en rapporte à un Philoſophe, * dont l'ouvrage ſur l'éducation, eſt généralement eſtimé. „ Les enfans ſont ca„ pables d'entendre raiſon dès qu'ils en„ tendent leur langue naturelle; & ſi je „ ne me trompe, dit-il, ils aiment à être „ traités en gens raiſonnables plus tôt „ qu'on ne s'imagine.

* M. Locke.

Voyez auſſi les Eſſais Philoſophiques ſur la Providence, au ſujet des premiéres idées des enfans, *pag.* 21.

Ne ſeroit-il donc pas déſirable que ceux qui diſpoſent des premiéres années des enfans, n'employaſſent, en leur parlant, que des formules raiſonnables ? Ne ſeroit-il pas poſſible d'en introduire qui fuſſent à leur portée, & qui leur devinſſent auſſi familiéres que celles qu'ils repetent à l'imitation les uns des autres, comme s'ils ſe les étoient communiquées, comme s'ils en avoient fait une étude ; car qu'on écoute les diſcours des Nourrices & des autres domeſtiques qui environnent les enfans, on trouvera qu'ils ſont tous les mêmes, qu'ils ne conſiſtent qu'en une petite quantité de mots follement eſtropiés, que dans quelques maximes contraires au bon ſens, & dans quelques chanſons, plus raiſonnablement employées, parce que les enfans en ſont quelquefois amuſés.

Quel inconvenient y auroit-il de devancer même le tems où ils poſſédent entiérement leur langue naturelle, pour chercher à jetter les fondemens de leur éducation ? Ne vaudroit-il pas mieux perdre les premiers efforts qu'on feroit dans cette vûe, que de manquer à ſaiſir un ſeul des inſtans où ils commencent à comprendre les diſcours qu'ils entendent, & à voir, ſans indifférence, les

les objets qui les environnent? On ne ſauroit préparer leur cerveau avec trop d'art, & de ſoin, à recevoir les premiéres impreſſions qu'on veut que les objets y gravent ; car quand ce ſont les objets mêmes, qui, par leur propre puiſſance, forment une trace dans l'imagination d'un enfant, ſouvent cette premiére idée ſe trouve contraire à celle qu'on auroit déſiré qu'il eût reçûe; tout ce qui eſt étranger à un petit nombre de gens qui ont entouré ſon berceau, l'étonne, lui répugne, ou même l'effraie, quand il le voit pour la premiére fois. Cette impreſſion d'étonnement, de crainte, devient peut-être en lui l'origine de la timidité, de l'humeur farouche, ou de quelque autre défaut, qui, dans la ſuite formera ſon caractére. Qu'au lieu de lui parler de ſes jouets, de ſes habits, de ſes repas, on l'eût entretenu de ſes parens, des Maîtres qui lui ſont deſtinés, des livres dont il faudra qu'il s'occupe, & qu'on les lui eût dépeints ſous des idées agréables, il les verroit avec une diſpoſition différente, & ſeroit porté à les aimer.

Malgré la diſſipation des enfans, & le peu d'attention avec laquelle ils écoutent, leur cerveau eſt ſi tendre, que

tous les discours qu'ils entendent, & toutes les actions qu'ils remarquent, leur laissent quelque impression. La preuve n'en est que trop marquée par l'effet que produisent les discours de ceux qui les environnent, & sur-tout de leurs domestiques. C'est là ordinairement la source des préjugés qui bornent leur esprit, des craintes qui l'avilissent, & des mauvaises inclinations, dont ces impressions déposent dans leur cerveau un germe que les occasions dévelopent par la suite.

Il est certain, que pour quelques idées salutaires qu'on leur donne chaque jour, à dessein de les instruire, ils en acquiérent un fort grand nombre d'un autre genre, dont il seroit à souhaiter qu'ils fussent garantis.

Qu'on réfléchisse encore sur ce qui doit se passer en eux, lorsque leur entendement ayant fait quelque progrès, ils connoissent que ceux qui les élevent démentent souvent, par leur conduite, les mêmes leçons qu'ils viennent de leur donner. On leur refuse, par exemple, une partie des choses qu'ils veulent manger, & tandis qu'ils s'affligent amérement de ce refus, on en mange en leur présence; on les châtie pour s'être

ère emportés contre les gens qui les servent, & dans l'instant même, on grondera devant eux des domestiques; on se servira des mêmes mots dont on vient de leur faire un crime, & ainsi de plusieurs autres contradictions. Ces exemples différens impriment chacun leur trace dans leur cerveau, & la suite fait connoitre combien ce mélange est dangereux.

La véritable éducation consiste dans le rapport continuel des exemples qui frapent les enfans, & des discours qu'ils entendent au hazard, avec les préceptes qu'on leur donne, & ce pourroit être du moins celle de tous les enfans nés avec une fortune, qui permet de n'épargner rien de tout ce qui peut contribuer à les bien élever. * Par cette conduite, ces premiéres idées, dont

* Quel objet plus important pour la Société que l'instruction de ceux qui, par leur naissance, leur rang ou leur fortune, destinés à remplir des places considérables, influeront sur le bonheur ou le malheur des autres hommes? Mais les principes que je propose, appliquables à toutes les conditions, peuvent être employés, (supposé qu'ils méritent de l'être) par les parens, qui s'occupent eux-mêmes de l'éducation de ceux qui leur appartiennent.

le choix, l'ordre, & la liaison forment, vraisemblablement, le fond de notre caractére, étant sagement assemblées, quelle facilité on auroit, dans la suite, à rendre les enfans entiérement vertueux & aimables ! * Soit qu'on y employât l'éducation particuliére, soit qu'on choisît l'éducation publique, qui est préférable à bien des égards, ** on ne trouveroit que des dispositions heureuses à cultiver. La raison, cet assemblage de principes salutaires, n'auroit point à résister en eux au sentiment. Eh ! quelle différence d'être déterminé par les lumiéres de l'esprit, uniquement, ou par un panchant qui s'accorde avec elles ! J'avoue qu'à la place du sentiment de compassion, (pour revenir à cet exemple,) la raison, en nous présentant les divers motifs d'être secourables,

* A supposer qu'un enfant n'auroit reçû jusqu'à l'âge où son entendement est formé, d'autres idées que celles que j'ai appellées *salutaires*; je ne prétens pas en conclure, avec certitude, qu'il fut entiérement vertueux, raisonnable, aimable, &c. Il se dévelope à certains âges des inclinations, des passions, qui ont leur source dans les sens, & qui combattent ces premiers principes, souvent avec avantage; mais si ces mêmes principes n'éteignent pas ces nouveaux panchans, du moins ils en dimi-

rables, peut nous engager à le devenir; mais quand la raiſon agit ſeule, il faut qu'elle examine, qu'elle calcule, qu'elle nous détermine, & ſouvent avec effort; quand le ſentiment nous ſeconde, le mouvement qui nous entraîne eſt rapide, & en même temps agréable. La raiſon eſt, peut-être, le ſeul bien qui nous plaît davantage, à meſure qu'il nous en coûte moins, pour l'acquérir & pour le conſerver.

A l'égard de la maniére de cultiver la raiſon des enfans, lorſqu'elle commence à ſe développer, ou même qu'elle a fait un certain progrès; au lieu de leur donner, comme on fait communément, des préceptes qui en renferment pluſieurs autres, il faudroit au contraire décompoſer ces maximes, & faire travailler les enfans à raſſembler toutes les

diminuent la force; ils empêchent que l'yvreſſe ne ſoit portée à l'extrême; & dans les intervalles, ils reprennent leur empire, qu'ils établiſſent enfin ſouverainement. Quelle différence, d'attendre que les paſſions ſoient nées, pour en enſeigner le remède, ou d'imprimer en nous par avance les principes, qui leur ſerviront de frein, quand elles viendront à éclorre.

** Voyez à ce ſujet le Traité de M. l'Abbé de S. Pierre, intitulé: *Projet pour perfectionner l'éducation, chap.* XIII. *pag.* 27.

parties dont elles doivent être formées ; car qu'on leur dise, par exemple, qu'avec de l'esprit & du savoir on se fait estimer, c'est comme si, en leur montrant de l'or & des marbres, on leur proposoit d'élever un riche édifice, qu'arriveroit-il ? S'ils se mettoient à y travailler, ou le bâtiment ne s'avanceroit point, ou il prendroit des formes bizarres & vicieuses ; de même, n'étant point encore à portée de distinguer s'il y a différens genres d'esprit & de savoir, dont les uns plaisent, & les autres sont haïssables ; ils ont besoin qu'on leur donne des idées distinctes. Ainsi, que s'expliquant davantage, peu à peu, on leur fasse entendre qu'avec de l'esprit sociable, & des connoissances qui servent au bonheur des autres hommes, on en obtient l'estime & l'amitié ; que par degrés on leur fasse connoître les qualitez qui rendent l'esprit & le savoir aimables : c'est, à la fois, en leur montrant des fondemens jettés, leur donner l'idée de la forme heureuse que l'édifice doit prendre : il ne faut pas s'y tromper, sans un plan successivement tracé, qui les guide d'étage en étage, tel qui pouvoit construire un palais, n'aura élevé qu'une tour inaccessible : tel autre, sur de vastes fon-

fondemens, n'aura bâti qu'une simple cabane ; celui-ci ne se sera étendu qu'en hauteur, celui-là qu'en superficie ; ainsi un plan sage qui les dirige, * est presque aussi utile à la perfection de l'ouvrage, que les matériaux même qu'ils employent.

C'est donc aux personnes destinées à l'éducation des autres, à rassembler dans leur ordre, & par convenance aux differens progrès de l'entendement, toutes les parties qui composent les principes également salutaires à celui qui en est éclairé, & à la Société. Est-il d'occupation qui mérite davantage toute notre émulation, d'étude plus intéressante pour la raison, que d'observer & de favoriser ces premiers éclats de lumiére, qui se combattent, s'unissent, se divisent, se multiplient ; que ces développemens, quelquefois si surprenans, d'un esprit qui commence à se connoître ? est-il enfin de spectacle plus digne de l'homme raisonnable, que l'homme qui attend son secours, pour acquérir la saine raison ?

* Si de certains hommes ne vont pas dans le bien jusqu'où ils pourroient aller, c'est par le vice de leur premiére instruction. La Bruyére : *De l'homme*.

Des moyens de faire naître dans les enfans le désir de plaire, & les qualitez de l'ame, par lesquelles on plait davantage.

Poser le fondement des vertus dans l'ame des enfans, & leur présenter en même temps ces vertus par ce qu'elles ont de sociable, voilà quel doit être le premier objet de leur éducation; soit qu'on cherche à former leur caractére, soit qu'on cultive leur esprit, si l'estime des hommes est un succès louable, qu'il faut leur faire envisager, le bonheur attaché à leur plaire, doit former le second point de vûe. C'est donc dans le sein même des qualités de leur ame, des lumiéres de leur esprit, & des avantages de leur condition, qu'il faut puiser tous les moyens qu'ils ont d'être heureux, en s'occupant du bonheur des autres.

Pour leur inspirer le sentiment qui réunit ces deux intérêts, il s'offre deux voies différentes, & qui sont également néceſſaires à suivre : c'est de les louer sur certains avantages, & de ne jamais les entretenir de quelques autres.

On peut louer dans un enfant les qualités que sa volonté & son émulation concourent à lui donner, comme les vertus

vertus de l'ame, & les connoissances qui étendent l'esprit ; c'est une maniére de l'engager à les porter à leur perfection, en les tournant au profit de la Société ; mais il faut bien se garder de le flatter sur les distinctions, sur les prérogatives, qu'il a reçûes gratuitement de sa naissance. Si vous l'entretenez de la noblesse, ou de l'illustration de ses ayeux ; * si vous faites valoir à ses yeux, la supériorité que lui donnent des dignitez, qui en imposeront aux autres hommes ; si vous lui vantez des richesses considérables qui l'attendent, vous le porterez à penser qu'il a, tel qu'il est, des secours assurés pour se voir considéré, distingué, respecté ; & bien-tôt, rempli de confiance, il croira n'avoir plus rien à désirer, pour paroître avantageusement dans le monde. L'expérience, il est vrai, le détrompera un jour sur le succès qu'il s'étoit promis ; il éprouvera qu'on ne réussit effectivement que par un caractére qui fasse excuser nos défauts, & rendre justice à nos bonnes qualités. S'il est capable de retour sur lui-même, il changera de principes, il

* Di-lui ....
Plutôt ce qu'ils ont fait, que ce qu'ils ont été.
RACINE, *Andromaque*, Tragédie.

se fera une étude de plaire ; mais quelle différence d'y être porté par une habitude contractée dès sa jeunesse, ou par des réflexions tardives & intéressées ! Il lui prendra des momens de paresse, ou de distraction, dans la nouvelle route qu'il aura résolu de suivre ; il manquera à son extérieur & à ses discours, une certaine grace persuasive, que le sentiment donne à tout ce qu'il accompagne, & qui ne peut être entiérement remplacée par l'esprit ; il sera long-temps, du moins, à effacer les premières impressions qu'aura données contre lui, le caractére dont il cherche à se dépouiller : mais supposé que la raison ne puisse le déterminer à changer de caractére, aveuglé par sa vanité, il fixera son ambition à faire valoir les avantages qu'il possède ; si c'est la haute naissance, croyant en conserver la dignité, il n'en fera paroître que l'or-

* J'ajouterai encore une autre précaution qu'on pourroit prendre, pour engager les jeunes gens à chercher dans leur caractére & dans leur esprit, les moyens d'être considérés ; c'est de combattre en eux le goût démesuré de la parure. La magnificence, dans tout autre genre, peut avoir un caractére de grandeur, & nous faire aimer, parce qu'elle procure quelque satisfaction aux autres hommes ; mais celle-

l'orgueil : si c'est la richesse, il en étalera tout le faste, afin de s'envelopper, (pour m'exprimer ainsi) dans ses ressources, mais il ne pourra se faire entièrement illusion. Forcé de reconnoître, dans mille occasions, qu'être aimé, est un bien nécessaire, & que ce bien lui est refusé, il affectera vainement de le mépriser; il ne jouïra pas même de la foible satisfaction de tromper personne à cet égard; on sait que le dédain marqué avec lequel on regarde les autres hommes, n'est ordinairement qu'un dépit secret de ne pouvoir leur plaire; à quel remède insensé il aura recours, pour se dédommager de n'être ni désiré, ni accueilli; il finira par se rendre haïssable. *

Ne point entretenir les enfans des avantages attachés à leur naissance, n'est tout au plus que la moitié de l'ouvrage; il est encore essentiel de les exciter à pro-

celle-ci n'a de prix, que pour celui qui s'en décore, personne n'en jouit avec lui; il me semble qu'il en est de la parure, à l'égard des gens du monde je n'en excepte pas les femmes) comme de l'imagination dans les ouvrages d'esprit; qu'il y en ait une certaine mesure, c'est une grace qui les fait valoir; qu'elle se trouve répandue avec profusion, c'est une sorte de délire.

à profiter de leur rang & de leur fortune, pour plaire & pour se faire aimer ; & ce que je propose, n'implique point contradiction : on peut leur faire envisager ces mêmes distinctions par des côtés où leur orgueil ne trouve point de prise, & qui frapent leur raison ; mais dans l'éducation ordinaire, on prend la route opposée. Veut-on inspirer aux enfans nés dans le rang supérieur, ou dans un état distingué, les qualités qu'ils doivent apporter dans la Société ? on se sert, sans en apercevoir la conséquence, de termes qui réveillent en eux des idées de vanité sur leur condition, comme si on craignoit qu'ils ne sentissent pas assez un jour, ce qu'ils ont de plus que les autres hommes ; on dira, par exemple, aux uns, qu'il faut être *affables* à ceux qui leur font *la cour*, qu'ils doivent avoir de *la bonté* pour les gens qui leur sont attachés ; & le mot de *cour* excepté, on tient à peu près le même langage aux autres. Il faudroit bien plûtôt, évitant, avec un soin extrême, toutes ces expressions, dont la vanité des enfans, plus sensible déja qu'on ne le croit, ne saisit que trop bien l'énergie ; il faudroit, dis-je, n'employer que des termes propres à les rendre modes-

tes ;

tes ; * leur recommander, à titre de devoirs, *l'estime* & *la vénération*, pour les hommes d'une vertu distinguée, afin qu'ils ne se croyent pas supérieurs à tout. *Les égards*, *les déférences*, pour ceux qui les recherchent, afin qu'ils ne pensent pas qu'un regard jetté au hazard, ou un sourire d'habitude, soit un accueil assez obligeant ; leur faire sentir qu'ils doivent de *la reconnoissance* des soins qu'on prend pour remplir leur loisir, de peur qu'ils ne s'imaginent que tout doit être occupé de leurs plaisirs ; les entretenir *du respect* qu'ils doivent à ceux qui les élevent, de *l'amitié* qu'exige d'eux l'attachement des gens d'un certain ordre, qui sont à leur service. On doit s'attacher sans cesse à ne leur faire envisager la grandeur, que par ce qu'elle a de facile, de doux, de caressant, que par les bienfaits qu'elle peut procurer ou répandre ; ne leur peindre la fortune, que sous les traits de la libéralité ; ** n'appeller enfin devant eux, tous les

* L'éducation du Collége est la plus salutaire, pour garantir les enfans du piége de l'orgueil. Voyez à ce sujet, ce que dit M. l'Abbé de S. Pierre.

** La libéralité est un des devoirs d'une grande naissance. M. la Marquise de Lambert, *Avis d'une mere à son fils*.

les avantages qu'ils poſſédent, que du nom des vertus qui en peuvent naître.

Certaines qualités de la perſonne & du caractére, telles que les agrémens de la figure, le naturel dans les actions, & dans le langage, l'enjouement & la vivacité, ſont encore de ces dons qu'il ne faut point vanter en préſence des enfans qui en ſont doués ; ce ſeroit les altérer, que de les leur faire remarquer en eux ; le naturel eſt une eſpéce d'innocence, qui perd entiérement de ce qu'elle eſt, dès qu'on lui apprend à ſe connoître.

Pour donner lieu aux vertus de naître dans les enfans, pour pouvoir employer avec ſuccès les avantages de leur condition, à leur inſpirer le déſir de plaire, il y a des défauts contre leſquels il faut les armer, ſans attendre qu'ils y ſoient ſujets ; parce qu'il eſt bien différent, par rapport à l'avenir, d'affoiblir des impreſſions déja faites, & qui peuvent aiſément ſe réveiller, ou de les empêcher de ſe former ; & c'eſt par des exemples étrangers, comme l'yvreſſe de l'eſclave qu'on expoſoit aux regards des jeunes Lacédémoniens ; c'eſt par le ſoin de leur dépeindre avec force, & avec vérité, (car il ne faut jamais les tromper)

la difformité de ces mêmes défauts, qu'on parvient à leur en inspirer la haine. Peut-on prendre trop de soins pour les garantir de l'attention maligne à relever les fautes d'autrui, de l'empressement à faire valoir ce qu'ils se croyent de bonnes qualités, de l'opposition opiniâtre à la volonté d'autrui, dans les choses, qui par elles-mêmes n'ont rien qui doive répugner; inclinations si ordinaires à l'enfance, & que je regarde comme la source d'une infinité de moyens de déplaire par la suite dans la Société?

L'attention qu'on remarque dans les enfans à relever les fautes des autres, est vraisemblablement le germe de plusieurs inclinations dangereuses, qui varient dans leurs effets, selon la différence des caractéres; * je conçois que dans les ames vertueuses, ce germe produit la sévérité impitoyable avec laquelle elles portent leur jugement sur la conduite des autres: je lui attribuerois aussi la liberté de s'expliquer, hautement, sur ce qu'on trouve à reprendre dans les autres hommes; en supposant, que

* On démêle presque dès le berceau, les passions qui se développent dans la suite. M. Rollin, *Traité des Etudes*, *Tom.* 3.

que c'est par horreur pour la fausseté, qu'on ne garde aucun ménagement, qu'on se montre avec franchise tel qu'on est. Je le croirois, sur-tout, la cause de ce genre d'esprit caustique, que l'on colore du nom d'aversion pour le vice, & qui n'est en effet que la haine du genre humain.

Ce défaut n'est, dans la premiére enfance, qu'une malignité peu raisonnée, à laquelle on se contente d'opposer quelques remontrances légéres; il seroit à désirer qu'on le combattît par des punitions, & qu'elles fussent accompagnées de discours propres à fraper l'imagination des enfans; les peines qu'on leur fait éprouver, ne devant être employées que comme une idée accessoire, plus capable de fixer dans leur mémoire les principes salutaires qu'on cherche à y graver; & ce n'est que quand on y est absolument forcé, & qu'après qu'on a essayé tous les secrets de l'insinuation, qu'il faut avoir recours à ces sortes de punitions; *Si une honnête pudeur & la crainte de déplaire sont les seuls moyens de retenir un enfant dans le devoir* *, c'est sur-tout

* M. Locke, *Traité de l'éducation, sec.* LXI.

** Il y a je ne sai quoi de servile en la rigueur & contrainte, & je tiens que ce qui ne peut se faire

tout à l'égard des qualités heureuſes, qu'on cherche à leur faire acquérir, que la voie de douceur eſt convenable: quelle différence dans les effets que produit la crainte d'être puni, ou celle de déplaire? ** Je ſuppoſe que la premiére ait vaincu l'opiniâtreté & la négligence, elle n'aura ſubſtitué à leur place, que la docilité timide, & l'exactitude forcée: cette derniére y aura fait naître la complaiſance & le zéle; l'une n'efface que des défauts, l'autre établit des vertus.

A l'égard de ce premier eſſor de la vanité des enfans, qui les porte à ſe vanter de ce qu'ils font de louable, panchant que la mauvaiſe éducation non-ſeulement tolére, mais excite quelquefois en eux; il me paroît être la ſource de cette préoccupation de ſon propre mérite, qui ſe marque dans la ſuite, par le peu d'attention qu'on fait à celui des autres, de l'habitude de parler de ſoi, & de pluſieurs autres foibles de cette eſpéce.

Pour empêcher le progrès de cet orgueil naiſſant, en approuvant les enfans de ce qu'ils ont fait de bien, il ſeroit utile d'y ajouter une récompenſe quand ils ne s'en ſeroient point vantés: & lorſ-

faire par raiſon & prudence, ne ſe fait jamais par la force. Montagne, *Eſſais*, *l.* 2. *ch* VIII.

lorſqu'ayant l'eſprit plus formé, leur vanité s'annonce avec un peu plus de fineſſe, il faut, ce me ſemble, pour le combattre, plus de patience & d'art, que d'autorité, & de ſéchereſſe. S'il arrive qu'un enfant trouble la converſation, pour conter, ou pour parler de ſoi; qu'il vienne étaler ſes talens, quand rien ne lui donne lieu d'en faire uſage, ou qu'il améne, groſſiérement, une occaſion de les prodiguer; au lieu de l'interrompre, d'abord, avec dureté, action qu'il regarderoit peut-être comme un trait d'humeur, * ne vaudroit-il pas mieux le traiter exactement, comme il ſeroit traité, s'il étoit alors dans le monde? ** commencer par l'écouter? lui marquer ſucceſſivement le ſentiment d'ennui ou d'impatience qu'il cauſe, afin de l'amener à s'en apercevoir & à ſe taire? Il eſt vrai-ſemblable, qu'à moins qu'il ne manque entiérement de ſenſibilité, il ſe corrigera d'une confiance qui

* Il eſt bien important d'agir toujours avec un enfant, de maniére qu'il aperçoive le motif raiſonnable qui vous fait le quereller, ou le punir, ou l'applaudir.

** L'éducation, à bien des égards, doit avoir pour objet de produire par avance en nous, l'effet de l'expérience.

qui lui promettoit des ſuccès, & dont il ne retirera jamais que des dégoûts & de la honte.

Cette méthode pourroit avoir lieu dans toutes les occaſions où il s'agiroit de fixer leur attention, ou de combattre leurs caprices; ce ſeroit avancer le progrès de leur raiſon, que de leur parler toujours comme s'ils étoient raiſonnables.

Reprendre les enfans, avec dureté, quand ils parlent ou agiſſent inconſidérément, les fraper de cette crainte qui abaiſſe le courage, c'eſt les jetter, ſouvent, dans une autre extrémité; c'eſt les rendre timides. Eh! quelle education que celle qui, combattant le panchant, ſans éclairer la raiſon, ne ſauve un défaut que par un autre; ſuppoſé qu'on fut forcé de choiſir, entre ces deux-ci, peut-être le premier devroit-il paroître préférable? La préſomption diminue, il eſt vrai, le prix de nos bonnes qualités, mais la timidité les empêche de paroître; ſi par la premiére, on révolte les eſprits, parce qu'on cherche trop à les occuper de ſoi, quelquefois auſſi, on leur en impoſe: par l'autre, comme on ne les occupe pas aſſez, on en eſt ignoré, on eſt compté pour rien.

Ordi-

Ordinairement la timidité rend sauvage, & il y a bien de l'inconvénient à l'être : l'habitude de vivre ensemble est un des principaux liens qui concilient les hommes ; parce qu'elle adoucit insensiblement l'effet que produisent sur eux les défauts d'autrui ; que donnant lieu aux services mutuels, elle fait naître la confiance, & le besoin de se chercher. Or les gens qui se livrent rarement à la Societé, sont privés de tous ces moyens d'y réussir ; ils y sont étrangers, ils n'entendent qu'imparfaitement le langage de ceux qu'ils abordent ; car dans la bonne compagnie même il y régne un peu de ce qu'on apelle *cotterie*. Il y a de certaines plaisanteries convenues ; une finesse arbitraire qu'on attribue à de certaines expressions, que celui qui n'est pas instruit des circonstances qui les ont accréditées, trouve froides ou obscures : sujet à prendre pour une vérité ce qui n'est qu'une ironie, il restera sérieux où les autres seront livrés à la joie. S'il en étoit quitte pour n'être point remarqué, si on s'en tenoit avec lui à l'indifférence, quoique ce partage flatte peu l'amour propre, il y gagneroit encore ; car, comme en général, on trouve plus de plaisir à condamner les gens qu'à

les

les plaindre, plutôt que d'attribuer le caractére farouche à la timidité, on le ſoupçonne, volontiers, de naître d'un mépris ſecret pour les autres.

Afin de ſentir davantage les inconvéniens de la timidité, conſidérons-la, particuliérement, dans les perſonnes d'eſprit qui en connoiſſent tout l'abus, & qui dans chaque occaſion ont beſoin de nouveaux efforts pour la vaincre; elle y produit un contraſte dont on eſt avec juſtice étonné.

Il y a des gens toujours embarraſſés, quand ils arrivent dans un lieu, où il y a beaucoup de monde; ils abordent avec un air entrepris, on voit qu'ils ne ſont point à leur aiſe, & cette gêne paroit mal fondée; on cherche à leur faire ſentir qu'on connoit tout ce qu'ils valent, on les raſſure avec bonté, & voici l'effet que cette bonté (ſouvent un peu trop marquée) leur cauſe. A quoi croiroit-on que leur eſprit s'appliquoit, tandis qu'on faiſoit des efforts pour ne point l'intimider? Il employoit le temps de ſon trouble à examiner le tribunal qui l'a d'abord allarmé, il s'eſt aperçu que raiſonnablement il n'avoit pas tant de ſujet de le craindre, & pour ſe dédommager de s'en être d'abord laiſſé impoſer,

il

il passe de nuance en nuance, de l'inquiétude au calme, & du calme à la critique; il a démêlé l'affectation, la mieux déguisée, d'avoir de l'esprit, la modestie feinte qui dérobe le plus habilement ce qu'elle a d'emprunté, il pénétre enfin dans les replis de la vanité; & bientôt cet Aréopage qui avoit besoin, il n'y a qu'un instant, de tempérer sa dignité, s'aperçoit qu'il est devenu l'amusement de celui qu'il craignoit de faire trembler, il se trouve que c'est le Juge qui finit par être condamné.

J'examinerai, dans un autre endroit, l'effet de la timidité sur les petits esprits: je reviens à l'opposition opiniâtre à la volonté d'autrui, qui accompagne ordinairement les premiéres années de l'enfance; & qui se métamorphosant dans la suite, devient la cause de l'humeur impérieuse, de l'esprit de contradiction, & des autres défauts qui forment l'attachement à notre propre volonté, & à notre opinion. Comme cette opposition se montre souvent dans les enfans lorsqu'ils n'entendent encore qu'une partie de leur langue naturelle, & que les châtimens pourroient l'irriter, il me paroît bien difficile de la combattre avec succès. Une étude constante sur la maniére de

de rompre cette malheureuſe diſpoſition, peut ſeule en offrir les moyens ; & il eſt certain que les fauſſes frayeurs qu'on leur inſpire, * ne font qu'ajouter un mal de plus, & ne guériſſent point la cauſe de celui qu'on traite ; leur mauvaiſe humeur eſt captivée & non pas détruite : mais puiſqu'au moyen des peintures fantaſtiques par leſquelles on frape leur imagination, on éprouve qu'on peut les diſtraire de leur opiniâtreté, pourquoi ne pas employer des images qui cauſent cette diverſion, ſans imprimer, dans leur entendement, des ſujets chimériques de frayeur ? C'eſt aux perſonnes qui les élevent à imaginer, à multiplier ces moyens de diverſion, pour rompre leur mauvaiſe humeur, dont l'habitude ſeule eſt à craindre : je ſuis perſuadé que, dans bien des perſonnes, pluſieurs diſpoſitions vicieuſes ſe ſont évanouïes, parce que l'habitude ne les a point entretenues. **

* On leur peint un grand homme noir, un dragon qui doit les dévorer....

** Je trouve, dit Montagne, que nos plus grands vices prennent leur pli dès notre plus tendre enfance ; ces ſemences ſe germent & s'élevent après gaillardement, & profitent à force, entre les mains de la coûtume. *Eſſais*, *l.* II. *ch.* XXII.

Quant au panchant à la contradiction, je pense qu'à mesure que les enfans ont plus d'esprit, l'éducation peut domter en eux ce défaut, plus aisément qu'elle ne feroit l'humeur caustique. Comme la contradiction n'amuse, ni n'exerce l'esprit de celui qu'elle domine, l'esprit à son tour ne s'occupe point à entretenir un travers, qui ne lui est d'aucun avantage; il peut, au contraire, par l'éducation, travailler efficacement à le détruire; au lieu que cette sagacité à discerner, & à peindre ce qu'on trouve à reprendre dans autrui, est un exercice de l'esprit dont il jouït, dont il s'applaudit sans doute, séduit par l'idée de supériorité sur les autres qu'il y attache; & c'est un grand ouvrage pour la raison de nous arracher aux défauts du caractére, quand ils font briller notre imagination.

Des connoissances de l'esprit & des talens qui doivent entrer préférablement dans l'éducation des enfans pour leur donner les moyens de plaire.

Entre les différentes études * qui doivent précéder le temps où l'on entre dans

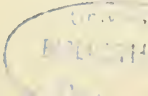
* Plusieurs Ouvrages, justement estimés, qui traitent du choix & de la méthode des études,

dans le monde, voici celles qui me paroissent tenir davantage à la matiére que je traite, & l'ordre dans lequel je crois qu'elles doivent se succéder. *L'intelligence des langues, l'histoire, les exercices & les talens, la connoissance des ouvrages d'esprit, & des arts agréables: l'habitude au stile épistolaire, les usages du monde, & la connoissance des hommes de son siécle.*

Je ne rappellerai point ici de quelle utilité sont les langues anciennes, j'exposerai, seulement, que dans l'éducation des enfans destinés à vivre dans le monde, l'étude de leur langue naturelle me paroit indispensable; rien ne dégrade tant l'esprit, & ne paroit borner davantage l'imagination, que de se tromper sur le vrai sens des mots. Je croirois convenable aussi d'y faire entrer la Langue Angloise & l'Italienne, afin d'être à portée de suivre la route & le progrès que fait l'esprit dans les Ouvrages de ces deux Nations.

Après l'étude des Langues, l'Histoire universelle est une carriére qu'il faut

des, semblent avoir épuisé les plus sages vûes sur cette matiére; mais je prie qu'on se souvienne que je n'envisage ici les études, que par le secours dont elles peuvent être au désir de plaire & d'être aimé.



faire parcourir aux jeunes gens : de manière que dans le cours de leur vie ils puissent s'y reconnoître, chaque fois qu'ils y seront ramenés. C'est assez, pour le plus grand nombre, d'en savoir les faits généraux : mais je comprens, dans cette connoissance de l'Histoire universelle, celle des principales Nations actuellement répandues dans les trois autres parties du monde*, ainsi que l'état présent, mais moins abrégé des Nations de l'Europe.

Je mets à part l'histoire de notre Nation, qu'il est nécessaire de posséder avec plus d'étendue, & surtout à l'égard des derniers siécles, qu'on ne peut connoître dans un trop grand détail ; parce qu'ils présentent des objets intéressans**, étant plus raprochés de nous, & plus souvent ramenés dans la conversation.

Les exercices doivent concourir avec les études précédentes ; ceux sur tout qui peuvent, en formant le corps, lui

*Pour preuve de l'utilité de cette connoissance, lisez l'histoire de la Chine par le R. P. du Halde.

** Puisqu'on ne peut espérer qu'un enfant ait le temps & la force d'apprendre toutes choses, il faudroit s'appliquer sur-tout à lui enseigner celles qui doivent être du plus grand & du plus fréquent usage dans le monde. M. Locke, *Traité de l'éducation*, *sec.* XCVI.

lui donner de la grace, sont d'une nécessité indispensable, à cause de l'impression subite que notre extérieur fait en notre faveur, ou à notre désavantage. Les agrémens de l'esprit sont long-temps à détruire le dégoût que des façons rebutantes ont inspiré; je dis détruire, souvent ils ne font que le pallier: il y a, dans le pouvoir qu'a sur nous le rapport de nos yeux à cet égard, quelque chose qui me paroît avilir beaucoup notre jugement. On se sent, communément, moins de répugnance pour une personne qui se produit avec une étourderie confiante, & qui donne lieu de soupçonner qu'elle a peu de raison, que pour une autre qui se présente avec un air grossier, & ignoble, quoique sensé. Quand ce ne seroit que pour connoître jusqu'où le premier donne prise à la critique, on s'en occupe, on l'écoute, on se remplit, avec plaisir, des motifs qu'on découvre de le mépriser; & le croiroit-on, c'est le traiter avec moins de dédain encore qu'on ne fait le second, qui devient comme anéanti; on l'a jugé au premier coup d'œil, on ne daigne plus s'apercevoir s'il existe; & supposé qu'il ose vous tirer de la létargie où vous êtes à son égard, qu'il prenne & vous adresse la parole,

role, il montrera inutilement du sens, & peut-être des lumiéres; la contradiction aigre sera le meilleur traitement qu'il éprouve; bien des gens croiroient s'avilir de répondre à un homme d'esprit qui n'a pas le maintien qui leur en impose.

A l'égard des talens, si l'on ne les examine que par ce qu'ils peuvent être à notre bonheur, si l'on met en balance ceux qui appartiennent purement à l'esprit, avec ceux qui semblent n'être point de son ressort, tels que certains exercices, l'art du chant, de la danse, des instrumens, &c. peut-être ces derniers paroîtroient-ils préférables? Combien d'écueils environnent les premiers! En faire un usage vicieux, soit que l'envie nous y porte, ou que l'imagination nous égare, n'offre que de trop fréquens exemples. Sont-ils d'un ordre distingué, ils excitent dans quelques rivaux la jalousie la plus envenimée, &, tout bien calculé, ils produisent plus de dégoûts que de satisfaction; au lieu que les autres ne manquent jamais de succès, quand même ils seroient médiocres, parce qu'on n'en exige la perfection que dans ceux dont la profession est d'y parvenir. On ne vous les conteste pas, lors même qu'ils sont supérieurs, ils deviennent autant

autant de chaînes, qui attachent d'autant mieux ceux qu'elles attirent, qu'elles n'allarment point leur vanité : enfin si ces derniers rendent moins à notre amour propre, ils font davantage pour la douceur de notre vie ; ils peuvent remplacer en nous ceux de l'esprit, & ne les étouffent point, s'ils y naissent avec le caractére de supériorité ; car ils sauront bien alors percer & se faire connoître.

Le choix qu'on doit faire entre les talens de différent genre, offre encore bien d'autres sujets d'examen ; il y a une convenance entre le rang des personnes qu'on éleve, leur destination, & les talens qu'elles peuvent avoir avec bienséance, qu'il me paroît indispensable de consulter.

Quand l'état des enfans est arrêté de bonne heure, il est aisé, en leur présentant habituellement cette perspective, de placer dans leur point de vûe les objets différens, que la raison veut qu'ils considérent du même coup d'œil ; l'ordre des devoirs, le choix des plaisirs compatibles avec le personnage qu'ils auront à remplir, naissent naturellement de la connoissance qu'ils ont de leur situation ; ainsi on ne peut trop fixer leurs regards vers ces mêmes

objets *, car il faut, en général, pour réussir dans le monde, un certain accord entre nos goûts, notre ton de plaisanterie, & ce que nous sommes, qui ne peut être remplacé que par une supériorité d'esprit donnée à bien peu de personnes. Rien n'expose davantage à la critique, que de n'avoir pas l'amour propre convenable à son état, que de ne pas sentir qu'il ne suffit pas de plaire, qu'on ne doit y parvenir que par des moyens qui n'ôtent rien à la considération où l'on doit naturellement prétendre.

Examinons d'abord ce que les talens sont aux personnes du premier rang; les aimer fait une douceur dans leur vie, les récompenser fait une partie de leur gloire. Quels avantages trouveroient-elles à les posséder? elles n'en ont pas besoin pour plaire. Aisément rebutées des soins pénibles & indispensables qu'il en coûte pour les acquérir, tandis qu'elles resteroient peut-être au dessous de la médiocrité, on les accableroit des éloges qui ne sont dûs qu'à la per-

* M. Locke remarque qu'on prend rarement cette route; ceux, dit-il, qui disposent de l'éducation des enfans, se réglent sur ce qu'ils peuvent enseigner plutôt que sur ce que les enfans ont besoin d'aprendre de l'étude, *sec.* XCVII.

perfection ; doivent-elles augmenter le nombre des piéges, où la flatterie qui les assiege sans cesse, ne cherche qu'à les attirer? Mais je suppose qu'elles parvinssent à les posséder dans un degré éminent, ne sont-elles pas, par leur propre élevation, au dessus de pareils succès? Que leur serviroit un mérite dont leur suffrage est la plus douce récompense? L'avantage de disputer, & même de remporter ce prix, est inférieur, pour elles, à la gloire de le donner.

L'espéce de régle, que je viens de proposer, a, sans doute, ses exceptions: on voit dans le rang dont je parle, des personnes si heureusement nées pour la supériorité en tout genre, que l'esprit & les talens semblent ajouter, en elles, aux prééminences de leur rang même.

A l'égard des hommes destinés à ces premiers emplois, dont les fonctions sont sérieuses & austéres, il est peu de talens, si vous en exceptez l'éloquence, qui paroissent leur convenir; faits pour en imposer, pour attirer la considération & le respect, ils ne peuvent, sans se rabaisser, être aperçûs par des avantages aussi frivoles, que le sont, comparés à la gravité de leur état, les talens qui font l'amusement de la Société. Je ne me fon-

de ici que sur l'opinion du vulgaire ; mais le vulgaire se trouve dans toutes les conditions : car s'ils n'avoient pour juges que de bons esprits, loin d'assujettir leur loisir à l'extérieur grave de leurs fonctions, on aimeroit au contraire dans tous les momens où ces devoirs pénibles leur donnent quelque relâche, à les voir se livrer à tous les délassemens convenables aux autres hommes. La raison devroit-elle se plier à des usages plus séveres qu'elle-même ? Mais certains usages sont respectés par le sage, quoiqu'il connoisse l'erreur de leur principe.

Cette exclusion des talens agréables, je dois faire encore cette observation, n'est pas toujours absolue ; il est des hommes qui savent imprimer le caractére de bienséance à tout ce qu'ils adoptent : un certain charme répandu dans leur esprit, allie, avec décence, aux fonctions sérieuses qui les font considérer, les dons qui rendent leur commerce agréable.

A quelque état qu'on soit destiné, la connoissance des ouvrages d'esprit est convenable, & peut-être nécessaire ; être instruit, produit deux avantages ; on décide moins, & on, décide mieux.

Mais

Mais comme la lecture ne donne pas des lumiéres ſûres à tous les eſprits, c'eſt aux perſonnes qui nous élevent, à y ſuppléer; elles doivent, par le ſecours de la converſation, évitant le ton de précepte, nous inſtruire ſur les ouvrages d'eſprit, de ce que les ouvrages même ne nous apprennent pas toujours la maniére d'en bien juger. Comment laiſſe-t-on ignorer aux gens qui vont entrer dans le monde, le ſentiment établi, le plus généralement, ſur le mérite & les défauts d'une certaine quantité de livres célébres dont ils entendront parler? On les expoſe à porter de faux jugemens ſur des matiéres décidées, & rien ne déplait davantage. Ce manque de connoiſſance a d'autres inconveniens, que j'expoſerai en parlant des uſages du monde.

Il eſt utile encore de leur donner, de la même maniére, une idée aſſez étendue des arts agréables, & particuliérement de ceux qui dépendent autant du goût, que des régles; outre le plaiſir qui eſt attaché à ces connoiſſances, l'eſprit y gagne un certain agrément; c'eſt une qualité liante de plus, de ſentir le prix de ces merveilles, que les arts nous préſentent: je penſe enfin qu'on eſt plus heureux, & qu'on plaît davantage, quand

on est à portée de juger, avec délicatesse, de ce qui constitue les plaisirs qui rendent la Société aimable, sans blesser l'honnêteté des mœurs.

Il est vrai que de cette multiplicité de connoissances & de talens vulgaires, il peut naître, dans quelques jeunes gens, un défaut qui les rendroit insupportables; les petits esprits s'estiment plutôt par la quantité d'objets qu'ils embrassent, que par la manière de les saisir: on ne le croiroit pas, sans l'expérience, il est plus aisé d'être modeste, avec une supériorité de lumières ou de talens, qu'avec un assemblage de connoissances communes dont les occasions de faire usage se succédent presque sans cesse. On a bien du panchant à se croire un homme universel, parce qu'on est universellement médiocre. L'ennuyeux commerce que celui des gens qui sont un peu tout ce qu'ils veulent être! Ils étalent, si volontiers, & avec une confiance si parfaite, toutes les petites richesses qui les

* La modestie raisonnable par rapport aux grandes qualitez dont on a donné des preuve, consiste à ne montrer d'opinion de soi-même qu'à un degré inférieur à celui de l'estime que vous marquent les autres, mais à l'égard des avantages de peu de mérite, la modestie

les environnent ; ils vous en font l'hiſtoire, ils en vantent eux-mêmes le ſuccès ; ils ſe glorifient même de celles qui leur manquent : c'eſt, ſelon eux, par pareſſe, par indifférence, qu'ils ne les ont point acquiſes. C'eſt à ceux qui nous élevent, à régler notre amour propre à cet égard, en nous accoutumant à penſer, que le ſeul moyen de faire valoir nos avantages, de quelque eſpece qu'ils ſoient, c'eſt de les mettre toujours au deſſous même de leur véritable prix. *

Par le ſecours des entretiens amenés de maniére qu'ils n'auroient pas l'air de leçon, on pourroit porter plus loin l'éducation à l'égard des jeunes gens, doués d'une certaine intelligence ; ce ſeroit de leur faire connoître le terme (autant qu'il paroît déterminé) où l'eſprit de leur ſiécle eſt parvenu par rapport aux Sciences, aux connoiſſances ſublimes, & aux grands talens. Ils éviteroient, par-là, deux extrémités qui mar-

* modeſtie doit aller juſques à ne ſe prêter en rien aux louanges qu'on leur donne ; c'eſt s'expoſer avec les gens à qui les miſeres de la vanité d'autrui ſont à charge, que d'écouter avec complaiſance des éloges ſur nos petits talens ; mais en raconter ſérieuſement nous-mêmes le ſuccès, eſt un véritable ridicule.

marquent de la petiteſſe d'eſprit; l'une eſt de n'admirer les Sciences que par ce qu'elles ont de myſtérieux, au lieu d'attacher leur prix à l'utilité dont elles peuvent être à la Société: & l'autre, de les eſtimer moins à meſure que le nombre des Savans ſe multiplie: ainſi, les accoutumant à ne pas juger l'eſprit ſur la foi du vulgaire, ils ne retomberoient pas dans ces redites vagues & ſi ennuyeuſes pour les gens ſenſés, ſur ce que le ſiécle *dégénére*; ils verroient que ce qu'on appelle décadence à cet égard, ne regarde que quelques branches qui ont décru, à la vérité, mais dont le ſiécle eſt dédommagé par d'autres qui ſe ſont étendues. *

J'inſiſte ſur ce qu'on inſtruiſe les enfans à ces différens égards, par des entretiens plûtôt que par la lecture. Les eſprit lents & qui n'ont d'acquit que ce qu'une étude opiniâtre leur en a donné, ont

* Il eſt bien rare de voir des eſtimateurs équitables ſur ces pertes & ſur ces compenſations. Le foible commun eſt de dégrader ſon ſiécle pour élever le précédent: d'autres hommes eſtiment le leur par préférence; & dans ces deux opinions, c'eſt preſque toujours l'avantage particulier qu'ils trouvent à ſuivre l'une ou l'autre, c'eſt le rapport qu'elles ont avec

ont peine, quelquefois, à estimer le savoir, qui étant en partie le fruit de la conversation, en a pris l'air facile: ce mérite différe trop du leur, où l'on reconnoît le travail qu'il a coûté; ils sont au sujet de la conversation, comme ces hommes élevés dans des pays montueux, qui, infatigables à parcourir des routes pénibles, se lassent aisément dans la plaine. *

Une autre étude peu cultivée, & cependant bien utile, est celle du stile épistolaire: la plûpart des jeunes gens, entrant dans le monde, & ceux même qui parlent bien, sont si peu formés à ce stile, qu'ils écrivent à peine raisonnablement; c'est une façon de décrier soi-même son esprit, qui lui fait toujours perdre de l'opinion favorable qu'on en avoit conçue dans la conversation. Ce talent de bien écrire

avec les connoissances ou les talens par lesquels ils s'estiment eux-mêmes, qui détermine leurs regrets sur ce qu'on a perdu, ou leur prévention sur ce qui reste.

* Les vûes courtes, je veux dire les esprits bornés & resserrés dans leur petite sphére, ne peuvent comprendre cette universalité de talens, que l'on remarque quelquefois dans un même sujet; où ils voyent l'agrément, ils en excluent la solidité. *La Bruyere, du mérite personnel.*

écrire est un moyen de réussir, dont on a souvent lieu de faire usage; c'est en quelque sorte une autre maniére de vivre avec les personnes qu'on aime, & à qui l'on veut plaire. Peut-on négliger d'inspirer aux enfans le désir d'acquérir cette ressource, & ne leur pas donner les instructions qui peuvent la procurer? Quand je propose de les instruire à cet égard, je ne prétens pas qu'il y ait des régles à leur faire apprendre, ni des formules ingénieuses à leur prescrire; les unes seroient trop étendues, & passeroient souvent la portée de leur esprit, & les autres ne serviroient qu'à le leur gâter. On pourroit seulement leur faire connoître les défauts qu'ils ont à éviter: je ne parle point de ce qui concerne le cérémonial; théorie facile, que, sans doute, on ne doit point leur laisser ignorer.

Il faudroit donc les mettre dans l'habitude d'écrire, non en leur proposant des sujets imaginaires, qui ne les intéressant point, leur feroient regarder ce travail, comme une tâche pénible, & leur donneroit peut-être du faux dans l'esprit; mais en faisant naître des occasions fréquentes, où ils fussent obligés d'écrire, pour obtenir ce qu'ils désireroient avec empressement; les accoutu-

coutumer enſuite à cultiver, de la même maniére, les liaiſons qu'ils auroient formées avec des gens de leur âge, les familiariſer ainſi, ſucceſſivement, avec les différentes matiéres qu'ils pourroient traiter dans le cours de leur vie.

Ce qui conſtitue une lettre bien écrite, ne conſiſte pas, ſeulement, dans la correction du ſtyle, dans la clarté du ſens, ni dans l'exactitude à remplir les loix communes de la politeſſe ou du reſpect ; c'eſt quelquefois en négligeant, à un certain point, quelques-unes de ces régles, qu'on réuſſit le mieux ; c'eſt une quantité de nuances, qu'il faut ſaiſir, ſoit dans le ton, ſoit dans l'attention à éviter l'eſprit, ou à en mettre juſqu'à un certain point. Ce ſont, enfin, les convenances particuliéres, de perſonne à perſonne, qui forment autant de régles délicates, qu'on obſerve mieux, à meſure qu'on a plus de ſens & d'eſprit, & qui caractériſent le bon Ecrivain en ce genre : mais cette habitude, ſi néceſſaire, des bienſéances, ne s'acquiert dans une certaine perfection, que par la connoiſſance des uſages du monde. *

Ce

* On néglige aſſez généralement un art facile qu'on peut honorer du nom de talent, quand il eſt porté à une certaine perfection, c'eſt de bien

Ce qu'on apelle les usages du monde, consiste (si je ne me trompe) dans la précision avec laquelle on emploie le savoir-vivre, la politesse, l'empressement ou la retenue, la familiarité ou le respect, l'enjouement ou le sérieux, le refus ou la complaisance, enfin tous les témoignages de devoirs ou d'égards qui forment le commerce de la Société. On pourroit, par quelques observations générales, donner l'idée de ces usages aux personnes qu'on éleve, c'est-à-dire leur indiquer ce qui s'en éloigne, plûtôt que la maniére précise de les remplir; mais comme cette théorie ne les instruiroit que très-imparfaitement, il faut tâcher de tirer les préceptes des exemples mêmes, les accoutumer, dès la premiére jeunesse, à remarquer quels sont ces usages dans des personnes qu'on peut leur proposer pour modéle. Cette connoissance est d'autant plus indispensable, que tout autre savoir, & l'esprit même, suffisent rarement pour y suppléer.

Le manque d'habitude des usages du monde, cause ordinairement une timidité d'une espéce différente, selon que nous

bien lire les ouvrages de prose & de poësie: il y a une sorte de honte lorsqu'on est dans le cas de lire haut, de s'en acquiter de mauvaise grace.

nous avons plus ou moins d'eſprit. Dans cette ſituation, les gens de bon ſens s'embarraſſent, mais ſans trop de crainte, qu'on s'aperçoive de leur trouble ; ils connoiſſent ce qui leur manque, à cet égard, & leur amour propre n'en eſt humilié qu'à un degré raiſonnable. Dans les petits eſprits, cette ignorance produit la mauvaiſe honte, foibleſſe bien plus reprochable que le défaut qui l'a fait naître. Cette honte, mal entendue, eſt un ſoulevement de notre orgueil, qui nous porte à affecter de ſavoir ce que nous ſentons bien que nous ignorons, ou à diſſimuler groſſiérement notre ignorance ; c'eſt un manque de courage, qui nous empêche d'avouer un tort qui ſeroit à demi effacé, ſi nous paroiſſions le connoître, & que nous augmentons encore, lorſque nous croyons le ſauver, par cette fauſſe confiance ; le défaut nous empêche de plaire, le remède mal choiſi nous fait mépriſer.

C'eſt cette mauvaiſe honte, dont il eſt eſſentiel de déſabuſer ceux qui s'en laiſſent aveugler ; il faut, dans toutes les occaſions, la démaſquer en eux avec fineſſe & avec ſévérité, en démêler tous les détours, afin qu'ils ſentent l'illuſion de ce preſtige, qui n'en impoſe à perſon-

sonne, & qu'ils soient bien persuadés que le seul moyen de trouver grace sur les qualités qu'on désireroit en nous, est d'avouer qu'elles nous manquent.

Si on éleve de jeunes gens, qui, avec de l'esprit, se trouvent une certaine incapacité de saisir ces usages du monde, soit par un caractére naturellement sauvage, qui les retire de la Société, soit par un goût dominant pour les Sciences, qui les rende indifférens & distraits sur tout le reste, je ne connois qu'une conduite à tenir avec eux, c'est de les accoutumer à sentir & à avouer, comme je l'ai dit, que c'est un mérite qui leur manque : mais il faut que ce soit, avec modestie, qu'ils en conviennent ; car il arrive quelquefois, que pour se disculper avec soi-même, de n'avoir ni les manières, ni le langage qui plaît dans le monde, on s'excite à ne regarder qu'avec mépris cette sorte de science ; on laisse apercevoir qu'on s'applaudit intérieurement de n'avoir point employé son esprit à cette étude qu'on suppose absolument frivole. On regarde avec une certaine pitié, qu'on croit philosophique, les succès que ces agrémens procurent à ceux qui les possédent ; & cette ressource est incontestablement la plus mauvai-

se.

se. Quand on passe pour avoir de l'esprit, il est bien moins nuisible de paroître décontenancé, que méprisant. On voit assez généralement que quand on déplaît, c'est moins parce que les qualités aimables nous manquent, que par les défauts que notre vanité, qui en souffre, nous fait substituer à leur place.

C'est encore peu que d'être instruit des usages de la Société, si on n'y joint la connoissance du caractére des hommes qui la composent, si l'on n'y apporte cet esprit d'examen si nécessaire pour juger sainement des personnes avec lesquelles on se lie, afin de discerner à quel degré on doit les chérir, les estimer, ou les craindre.

La connoissance des hommes de son siécle, est donc indispensable, lorsqu'on veut satisfaire, convenablement, pour eux, & pour soi-même, à ce qu'on leur doit, ainsi que pour aller avec bienséance, par de-là les devoirs, s'il est nécessaire, afin d'en être aimé. Les livres qui peignent les différens caractéres des hommes, n'offrent, à cet égard, qu'une théorie souvent peu utile, même aux meilleurs esprits, s'ils ne l'appliquent en même temps qu'ils l'acquiérent, aux exemples vivans dont elle leur offre l'ima-

l'image. On trouve assez communément des gens remplis de beaucoup de lecture, qui connoissent tous les portraits qui ont été faits des hommes, & ne connoissent pas les hommes mêmes ; ils ont présens tous les caractéres de la Bruyere, ceux du Cardinal de Retz, & se trompent grossiérement sur le jugement qu'ils portent du caractére des personnes avec lesquelles ils passent leur vie.

On pourra m'objecter que cette connoissance des hommes de son siécle, que je recommande, combattroit peut-être dans bien des esprits, ce désir de leur plaire, que j'ai regardé comme un des principaux objets de l'éducation. „ M'instruire à voir la plûpart des hommes, „ tels qu'ils sont, c'est m'exposer, me „ diroient-ils, à les mépriser, & il y „ auroit de l'inconséquence à vouloir „ plaire à ce qu'on n'estime pas, ou de „ la bassesse à s'y porter par l'intérêt „ qu'on auroit à en être aimé : Comment dans cette situation, si je veux „ plaire, puis-je éviter la fausseté ? On „ passe sa vie avec des personnes dont „ l'amour propre n'est point flatté, si „ vous ne les louez que par les qualités „ qui ne leur sont point contestées, il „ faut, sous peine de leur inimitié, perdre de vûe ce qu'elles sont, pour sou-

„ rire à ce qu'elles s'imaginent être.“ Je répondrai, que plus on eſt capable de cette droiture d'eſprit qui nous fait ſainement connoître en quoi conſiſte l'humanité, plus on eſt perſuadé que rien ne nous diſpenſe d'apporter, dans la Société, les qualités qui l'entretiennent. L'éducation doit faire concourir ces deux principes, les hommes ſont aſſujettis à bien des défauts, mais il faut vivre avec les hommes; celui qui eſt le plus en droit de les condamner, a lui-même beſoin de leur indulgence. Qu'on examine un Miſantrope, il entre ſouvent plus de vanité dans ſon caractére, que de véritable haine pour les vices attachés à la condition humaine: on étale le chagrin avec lequel on les enviſage, comme une eſpéce de proteſtation contre la part qu'on peut y avoir, quoiqu'on la ſuppoſe médiocre; on penſe intimément, que lorſqu'on a dit, il eſt bien humiliant d'être homme, on eſt un homme ſupérieur; au lieu que la véritable ſupériorité ſeroit de voir les vices de la Société ſans étonnement, & ſans être rebuté d'elle. * Le Sage ne pourroit-il pas

* Tous ces défauts humains nous donnent dans la vie
Des moyens d'exercer notre philoſophie.

C'eſt

pas la regarder comme il fait la santé? Il connoit & supporte patiemment ses révolutions dont il étudie les causes, afin de les combattre autant qu'il est en son pouvoir ; c'est sans foiblesse qu'il se contraint pour la ménager, parce que c'est elle qui fait la principale douceur de la vie.

Si c'est l'amour propre qui nous rend si délicats sur les défauts des autres, & qui nous inspire le panchant de leur faire sentir que nous en sommes frapés, l'art de l'éducation doit être de se servir de ce même amour propre, pour établir la vertu opposée à cette fausse haine du vice. C'est à elle à graver dans le fond de notre ame cette vérité ; celui qui avilit par ses dedains ou par ses discours, le peu d'hommes qui l'environnent, n'est supérieur, (si c'est l'être) qu'à ce petit nombre dont il se fait haïr. Celui qui, connoissant la nature humaine, défectueuse comme elle l'est, la considére sans orgueil, & sans se croire dispensé d'être doux & sociable, a saisi la seule ma-

C'est le plus bel emploi que trouve la vertu ;
Et si de probité tout étoit revêtu,
Si tous les cœurs étoient francs, justes & dociles,
La plûpart des vertus nous seroient inutiles.
MOLIERE, *act.* 5. *du Misant. scene* 1.

manière d'être au-dessus des autres hommes, & jouït du plaisir d'en être aimé.

Avec de pareils principes, qu'il n'est pas difficile d'établir en nous, la connoissance des hommes de son siécle ne deviendroit pas plus dangereuse que la sincérité, & quelques autres qualités, qui sont des vertus en elles-mêmes, mais dont on peut abuser. Il est certain que sans cette connoissance, on peut, avec beaucoup d'esprit, ne réussir que bien imparfaitement dans le monde.

Il est vrai que l'éducation ne nous donne pas le fond d'esprit nécessaire pour bien connoître le vrai caractére, le genre d'amour propre des gens avec qui nous sommes en Société, ainsi que pour remplir, avec une certaine supériorité, les usages du monde; mais elle doit nous faire remarquer, dans autrui, dans nous-mêmes, ce qui blesseroit ces mêmes usages.* Voici à cet égard les erreurs principales contre lesquelles elle pourroit nous prévenir.

Les jeunes gens, je n'en excepte pas même quelques-uns qui ont de l'esprit, sont sujets, en arrivant dans le monde,

* Je ne parle point du savoir vivre, ni de la politesse commune, qu'il seroit honteux d'ignorer.

à regarder, comme des traits d'imagination, des maximes de morale rebattue, * qu'ils placent curieusement, & qu'ils débitent avec confiance, parce qu'ils pensent montrer, par là, un esprit de réflexion. Ce n'est pas encore l'abus de la mémoire le plus à craindre pour eux ; il y a une certaine quantité de phrases & de bons mots fastidieux, qui les séduisent d'abord, soit par le brillant de l'antithèse, soit parce qu'ils ont ouï dire ces prétendus traits d'esprit, par des personnes qui leur en imposent à quelques autres égards. Si malheureusement il arrive qu'une certaine paresse à réfléchir, ou le défaut de goût les accoutume à l'usage facile des lieux communs, ils déplairont bien davantage par cette sottise empruntée, que s'ils s'abandonnoient à leur imagination, quelque bornée qu'elle pût être ; ce naturel ingrat, joint à ce faux art avec lequel on le gâte encore, caractérise sensi-

* La Morale étant un des principaux objets de l'éducation, on doit sans doute en imprimer dans le cœur des jeunes gens les maximes les plus simples & les plus communes, ainsi que celles qui sont plus réfléchies ; mais il faut en même temps leur apprendre que l'usage qu'ils doivent faire des unes & des autres, est de se conduire par elles & non de les étaler dans la conversation.

sensiblement, à ce qu'il me paroît, la différence qu'il y a de manquer d'esprit, à être sot: l'un n'est qu'une indigence, malgré laquelle, on peut être aimable; l'autre est un tort volontaire que notre orgueil ajoûte à la misére de notre esprit, & qui nous rend insupportables.

Je désirerois qu'avant que les jeunes gens entrassent dans le monde, on leur donnât par écrit une énumération * de ces véritez triviales, de ces bons mots, de ces contes qui ne sont ignorés de personne, & qui déplaisent si fort à entendre répéter.

Je ne prétens pas conclure de ce que je viens de dire, ni de ce que j'ajoûterai sur les lieux communs, qu'il faille les exclure de la conversation; une at-

* Voici à peu près la forme que j'y donnerois: *Liste des lieux communs, qui ne peuvent qu'ennuyer, quand ils sont donnés pour des traits d'esprit.*

Quand on parle d'être jeune, *dire que c'est un défaut dont on se corrige tous les jours.*

S'il est question du nombre convenable de personnes pour un souper, décider qu'il faut être *au-dessus du nombre des Graces, & au-dessous de celui des Muses*, c'est adopter des platitudes, &c.

Voyez ce que parut à Madame de Sevigne, un jeune homme d'une représentation aimable, lorsqu'à propos de ce qu'on le trouvoit grand

pour

tention réfléchie, à n'y produire que des traits recherchés, seroit une autre extrémité plus à charge peut-être encore; je demande seulement, qu'on y donne les lieux communs pour ce qu'ils sont; ils n'y déplaisent que quand ils sont amenés sottement, comme des découvertes; ou qu'on paroît y entendre une finesse que peut-être ils ont eue, mais que l'usage vulgaire où ils sont tombés, leur a fait perdre.

Un autre genre de lieux communs, où l'esprit trouve en quelque maniére occasion de briller, & où les gens sensés regrettent toujours qu'on l'emploie; ce sont ces théses sur le cœur, ces différences subtilement frivoles, dont l'examen ne rend l'esprit ni plus solide ni plus délicat, & dont la solution la plus heureuse, n'est presque jamais qu'une fadeur. Quel dégoût pour la raison, que d'entendre discuter scrupuleusement, *lequel*

pour son âge, il répondit : *Méchante herbe croît toujours.*

On a dit des Comédies qui plaisent, sans causer des éclats de rire, *qu'elles font rire l'esprit* : ce mot n'est plus que précieux, on l'adopte en pure perte, &c.

On vous avertit que les traits de distractions de M. de B... si bien contés par La Bruyere, ne le sont plus dans le monde que par les sots, &c.

lequel eſt le plus inſupportable, d'apprendre la mort, ou l'infidélité de ce que l'on aime; lequel eſt le plus tendre, de l'Amant qui voyant ſa Maîtreſſe dans un grand péril, tombe évanouï, ou de celui qui vole à ſon ſecours?

Il y a un Recueil intitulé: *Les Arrêts de la Cour d'Amour*, qu'il faudroit faire apprendre par cœur aux enfans, de la maniére qui les en dégoûteroit davantage, afin qu'il leur reſtât pour les théſes galantes, le même éloignement qu'ils gardent, ſi conſtamment, pour quelques livres de Grammaire, dont ils ont été excédés dans leurs Claſſes.

L'obſervation que je viens de faire, n'a lieu que pour la converſation; une analyſe fine des ſentimens, ſera toujours un genre d'ouvrage propre à faire honneur à l'eſprit, & qui trouvera le plus grand nombre de Lecteurs. Eh! de quels objets plus intéreſſans peut-on nous occuper, que de nous découvrir les ſources de nos plaiſirs & de nos peines?

On doit encore prévenir les jeunes gens ſur une autre eſpéce de lieux communs. Je parle de ces diſputes, tant de fois recommencées, & qui n'ont peut-être jamais eu de fondement bien raiſonnable, telles que la prééminence

entre *Corneille* & *Racine*, entre *la Muſique Italienne* & *la Muſique Françoiſe*, & pluſieurs autres matiéres à diſſertation, ſur leſquelles leur eſprit ne commence qu'à s'exercer, & où celui des gens du monde ne trouve plus de priſe, à force de les avoir diſſéquées. C'eſt la nouveauté dont ces ſortes de théſes frapent leur eſprit, qui les en occupe ; s'ils étoient plus inſtruits, ils ſentiroient qu'il n'y a plus rien de nouveau à dire ſur ces matiéres.

Ce ſeroit auſſi une précaution ſage que de faire connoître, ſur tout à ceux qui ont de l'eſprit, l'abus qu'on fait ordinairement de certaines hypothéſes fabuleuſes, que le vulgaire regarde comme l'effet d'une belle imagination, & qui ſont au contraire, la reſſource de ceux dont l'imagination ne peut rien produire. Ces ſyſtémes chimériques, qui n'ont qu'un faux éclat, ne portent ordinairement que ſur deux ſuppoſitions, qui ſe préſentent aux eſprits les plus bornés ; l'une eſt de prendre le contraſte des mœurs communes, tel, par exemple, que d'attribuer aux femmes l'autorité & la conduite des hommes, en donnant à ceux-ci la pudeur & les foibleſſes des femmes ; & la ſeconde, qui ſuppoſe un eſprit auſſi peu inventif,

tif, a pour base ce qu'on appelle *le merveilleux*, comme de posséder *l'Anneau d'Angélique*, d'avoir *un Génie* à ses ordres; & d'entamer, de là, un long & frivole détail des avantages qu'on sauroit en tirer. Ce n'est pas que ces idées ne puissent être employées avec succès, * mais il faut pour cela se garder d'abord de l'habitude d'en faire usage, parce qu'elles entraînent souvent dans des lieux communs. Il y a si long-temps qu'il passe des exagérations, & des extravagances, par la tête des hommes, qu'on n'en imagine guéres qui ayent un caractére de nouveauté. En second lieu, il faut aussi, lorsqu'on se permet ces rêveries, observer de ne les point mener trop loin, fussent-elles ingénieuses: le suffrage de ceux qu'elles amusent, ne dédommage pas du peu d'opinion qu'on donne de son esprit, & de l'ennui qu'on cause à un petit nombre de gens, qui sentent combien les idées giganteſques, ou renversées, sont froides & dénuées d'imagination. En général, l'imagination n'est point caractérisée par les chimères, elle se marque

* Quelques Ouvrages de ce siécle-ci en sont la preuve; mais c'est la maniére dont l'imagination a employé le merveilleux, & non le merveilleux même, qui en fait le prix.

& réussit bien mieux, en mettant la vérité dans son plus beau jour.

Il y a d'autres lieux communs qui consistent dans des opinions fausses, que le vulgaire conserve comme un dépôt, (le surnaturel lui paroissant toujours croïable) * & que quelques personnes d'esprit adoptent, par paresse d'approfondir. Il seroit utile qu'on en formât des espéces de tables, afin que ces opinions & l'idée de la chimére qu'elles renferment, se plaçassent, en même temps, dans notre mémoire. Car lorsque rien n'interrompt l'habitude que les enfans prennent de penser, d'après leur Gouvernante, *que les songes sont des préſages, ou que l'Astrologie est la science de l'avenir*, il faut, pour effacer ces idées, des réflexions que les uns négligent de faire, &

* Les préſages. Les horoscopes. Les présentimens. La persuasion que certains songes sont des avertissemens. La ressemblance prétendue dans les événemens de la vie de deux jumeaux. La vertu des talismans. Que la Lune fait croître & décroître la cervelle des animaux : qu'elle cause la plénitude, plus ou moins grande, des huitres, des écrevisses, &c. Qu'un animal est plus pesant à jeun qu'après le repas. Qu'un tambour de peau de brebis se créve au son d'un tambour de peau de loup, &c. *Voyez Bayle, Pensées diverses, Tom. 1. Voyez aussi Rohault, Physiq. 2. p.*

& dont les autres ne ſont pas capables.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe être d'une converſation agréable, quoiqu'on ait toutes les craintes frivoles & les opinions chimériques ; c'eſt la philoſophie de preſque toutes les femmes ; mais la nature a donné, à celles qu'elle a deſtinées à plaire, un charme qui ſe répand ſur tout ce qu'elles penſent. Leur imagination, telle qu'on nous peint cet art de férie, qui fait naître des Palais & des Jardins, où l'inſtant d'auparavant on ne voyoit que des rochers & des ronces, embellit tout ce qu'elle nous préſente ; tandis que les hommes, pour réuſſir conſtamment, ſont réduits à joindre de la ſolidité aux graces de l'eſprit, & que leur imagination, quelque brillante qu'elle puiſſe être, ne les ſauve pas de la honte d'une certaine ignorance.

A l'égard des perſonnes, qui entrent dans le monde, préſervées ou guéries de ces préjugés, elles ne peuvent trop ménager l'amour propre de celles qui ſont accoutumées à les regarder comme des vérités, * la plûpart des hommes tiennent

* Je rêvaſſois préſentement, comme je fais ſouvent, ſur ce combien l'humaine raiſon eſt un inſtrument libre & vague. Je vois ordinai-

à la petitesse de leur esprit, comme certains Amans idolâtrent une laide maîtresse ; on ne pourroit les éclairer, qu'en leur découvrant leur erreur, & l'art le plus ingénieux échoue bien souvent, quand il s'agit de désabuser, sans déplaire. Il y a, à cet égard, un milieu à saisir, qui, nous éloignant également, de commettre notre jugement avec les personnes éclairées, & de faire paroître une supériorité qui blesse les esprits communs, nous sauve du mépris des uns & de la haine des autres.

Pour faire connoître, dans toute son étendue, la nécessité de s'assujettir aux usages du monde, & de s'appliquer à connoître le caractére des personnes qui composent la Société, afin de pouvoir s'en faire aimer ; on ne peut trop préparer les jeunes gens à la sévérité avec laquelle

dinairement que les hommes, aux faits qu'on leur propose, s'amusent plus volontiers à en chercher la raison, qu'à en chercher la vérité ; ils passent par-dessus les propositions, mais ils examinent curieusement les conséquences ; ils laissent les choses, & courent aux causes : plaisans causeurs, ils commencent ordinairement ainsi. Comme est-ce que cela se fait ? Mais se fait-il ? Faudroit-il dire ? Je trouve quasi partout qu'il faudroit dire, il n'en est rien, & employerois souvent cette réponse, mais je n'ose. MONTAIGNE, *Essais*.

quelle on les examinera, quand ils paroîtront sur cette grande scéne. * Ils doivent être prévenus qu'ils trouveront deux juges dans chaque spectateur, la raison, & l'amour propre; l'une, équitable, rend justice gratuitement; l'autre n'est jamais favorable, qu'à de certaines conditions. L'amour propre veut qu'on le flatte, qu'on ne perde point de vûe ses intérêts; & dans la plûpart des jugemens, où il semble que ce soit la raison qui prononce, il se trouve que l'amour propre a presqu'entiérement dicté l'arrêt.

* Le premier pas .... que l'on fait dans le monde
Est celui d'où dépend le reste de nos jours;
Ridicule une fois, on vous le croit toujours.
L'impression demeure: en vain, croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage:
On souffre encor long-temps de ce vieux préjugé:
On est suspect encor, quand on est corrigé;
Et j'ai vû quelquefois payer dans la vieillesse
Le tribut des défauts qu'on eut dans la jeunesse.
Connoissez donc le monde, & songez qu'aujourd'hui
Il faut que vous viviez moins pour vous que pour lui. *L'Indiscret, Comédie, scene* 1.

Conclusion de cet Ouvrage.

C'est dès la premiere année de notre vie, que doit commencer notre éducation : Et après les principes de la Religion, qui est elle-même la source de toutes les vertus sociables, rien n'est plus important que d'établir en nous le désir & les moyens de disposer, en notre faveur, les esprits, afin de parvenir à nous concilier les cœurs ; parce que dans le commerce ordinaire de la vie, pour être heureux, il faut être aimé ; que pour être aimé, il faut plaire, & qu'on ne plaît qu'autant qu'on fait contribuer au bonheur des autres.

AVER-

AVERTISSEMENT.

LEs Contes des Fées, qu'on va trouver à la ſuite de cet Ouvrage, ſeroient ſans doute déplacés, s'ils ne faiſoient partie de l'Ouvrage même ; mais on reconnoîtra que les idées, les événemens qui conſtituent chaque Conte, ſervent à prouver l'utilité de quelques-uns des principes répandus dans ces Eſſais. Mon objet a été d'embraſſer une ſorte de Roman, dont toute l'action tendit à établir une ou pluſieurs vérités morales. J'ai cru que le merveilleux de la Féerie concourroit à mettre ces maximes dans un jour plus agréable. J'ai varié le ſtile de ces Contes, ſelon le genre des ſujets & le caractére des perſonnages ; mais je ſens combien je ſerai loin de la perfection à laquelle eſt par-

*parvenu, dans de pareils Ouvrages, un de ces Auteurs célébres * qu'on relit sans cesse, & qu'on regarde comme d'excellens modéles, sans qu'on ose chercher à les imiter, parce qu'on les admire toujours davantage.*

* Mr. De Fenelon, Archevêque de Cambray. *Voyez* les Fables qu'il a composées pour l'éducation de M. le Dauphin *Tom.* 2. de ses *Dialogues des Morts, anciens & modernes.*

LES

LES DONS DES FÉES, OU LE POUVOIR DE L'ÉDUCATION.

CONTE.

ENTRE les différens Souverains, qui, dans les temps reculés, partagérent l'Arabie, la Princesse Zoraïde fut célébre par l'amitié qu'elle avoit contractée avec deux Fées; elle étoit bien digne de plaire à ces Intelligences, qui n'exerçoient alors leur supério-

périorité sur les mortels, que dans la vûe de les rendre heureux. Peu de temps après la perte de son époux, qui lui fut extrêmement sensible, cette Princesse devint mere de deux fils, & sentant approcher la fin de sa vie, que tout l'art des Fées ne pouvoit reculer, elle leur parla ainsi.

Je laisse deux enfans au berceau, tous deux destinés par nos loix à régner en même temps : vous connoissez mieux que nous, ce que les vertus, ou les défauts des Souverains, répandent de biens ou de maux sur leurs Sujets. Vous m'avez trop aimée, pour me refuser, dans mes derniers instans, la douceur de me flatter que mes enfans feront le bonheur des Etats que je leur laisse ; vous allez les douer l'un & l'autre, des qualités qui rendent les hommes dignes de la suprême autorité.

L'une des Fées, qui s'appelloit Zulmane, s'approcha du berceau, & touchant de sa baguette l'aîné des deux Princes ; Enfant, né pour régner, dit-elle, une puissante Fée te doue ; elle te donne *l'esprit, la valeur, & la probité.* A ces mots, elle embrassa la Reine, & vola dans l'Empire des Fées, graver sur la Table d'émeraude, où sont inscrits les dons qu'elles font aux Souverains, ceux dont

dont Alcimédor, (c'est ainsi qu'on nommoit ce Prince) venoit d'être favorisé.

Alsime, c'est la seconde Fée, resta dans le silence, portant alternativement ses regards sur les deux Princes. Quoi! dit Zoraïde, mon second fils n'obtiendra-t-il rien de votre puissance? Tandis que son frere brillera de toutes les qualités qui font les vrais Monarques, celui-ci ne montrera-t-il que des vertus communes? Est-ce dans ce moment (le seul qui me reste peut-être) que je dois cesser d'être chére à la plus secourable des Fées, à la généreuse Alsime?

Que vous êtes dans l'erreur, répondit la Fée! mon silence ne présageoit rien de funeste pour le Prince Asaïd votre second fils; je cherchois à démêler, dans l'avenir, quelle sera la destinée de son frere; il semble que Zulmane l'ait doué de tout ce qui doit rendre un Prince accompli, tous ses dons auront leur effet; mais seront-ils suffisans? Puisse-t-elle ne s'être point abusée sur le succès qu'elle en espére! J'employerai bien mieux ma science en faveur d'Asaïd. Dans ce moment où il ne fait que de naître, ce seroit peut-être en vain que je le douerois des plus heureuses qualités; les impressions qu'il recevra, dans

dans la ſuite, des objets dont il ſera environné, mille obſtacles différens, pourroient altérer l'effet de mes dons, ſi je l'abandonnois à lui-même. Elle prit alors le Prince entre ſes bras : O précieux enfant de la mortelle que j'ai le plus chérie, dit-elle, je verſerai, ſans ceſſe, dans ton ame ces Philtres imperceptibles qui dévelopent les vertus, & qui étouffent les ſemences des vices : Je ne te perdrai pas un inſtant de vûe, juſqu'au temps où tu ſeras digne de régner.

A cette promeſſe, ſi intéreſſante, Zoraïde ſentit un tranſport de joie, qui, en terminant ſa vie, en rendit les derniers inſtâns délicieux. La Fée, qu'elle tenoit embraſſée, vit ſon ame, qui, s'élevant ſur ſes aîles immortelles, retournoit au centre de la lumiére, d'où elle étoit deſcendue.

Alſime prit les rênes du Gouvernement pendant l'enfance des deux Princes, & reſpectant l'ouvrage de Zulmane, elle ne s'occupa, à l'égard de l'aîné, que du ſoin de veiller à la conſervation de ſa vie, & réſerva, pour le ſecond, tous les ſecrets de ſon art, qui ſervoient à embellir les ames.

Les deux Souverains avancérent inſenſiblement en âge ; Alcimédor marqua de

de bonne heure le mépris des dangers, ou plutôt il parut s'y expoſer ſans les connoître ; il montra toujours plus d'eſprit qu'on n'en devoit naturellement attendre les différens âges, où il paſſoit ſucceſſivement ; mais on démêloit qu'en lui, l'eſprit n'étoit que comme un talent par lequel il étoit dominé, & non une lumiére dont il fît uſage au gré de ſa raiſon. On reconnut, enfin ; qu'il ne lui manquoit aucun des dons que Zulmane lui avoit faits ; mais qu'il s'en faloit bien que ces dons ne rempliſſent l'idée qu'on en avoit conçue : cependant perſonne n'oſoit lui donner des conſeils, par reſpect pour la Fée qui l'avoit doué.

A l'égard d'Aſaïd, ſon eſprit ne s'étoit dévelopé que par une gradation ordinaire ; mais dans ſes différens progrès (graces aux premiéres impreſſions qu'il avoit reçûes de la Fée, & qui, par ſes ſoins, ſe perfectionnoient tous les jours) il prenoit un caractére aimable. Ce n'étoit point ce que la ſupériorité a d'éblouïſſant, qui éclatoit en lui, on y découvroit ce qui la caractériſe bien davantage, une raiſon éclairée, égale, & aſſaiſonnée d'agrément. La Fée lui avoit fait deux préſens d'un prix ineſtimable ;

mable ; l'un étoit une glace, dont voici la merveilleuſe propriété : il ne faloit que s'y conſidérer fixement, après s'être fait une habitude de la regarder, on s'y voyoit, en même temps, tel qu'on étoit, & tel qu'on croyoit être. L'autre, étoit une ſorte de microſcope, qui faiſoit diſtinguer dans les objets les plus attirans, ce qu'ils avoient de trompeur, & de chimérique. Il ſemble qu'à faire un uſage habituel de ce ſecret, comme preſque tous les plaiſirs ſont mêlés d'illuſions, on dût tomber bien-tôt dans une indifférence inſipide ; mais le microſcope ne groſſiſſoit que les illuſions dangereuſes, pour la Société ; celles qui ne pouvoient nuire qu'à nous-mêmes, il laiſſoit à notre raiſon le ſoin de les apercevoir. Ces dons précieux ſont reſtés ſur la terre, mais on a preſque entiérement renverſé la maniére d'en faire uſage.

Les deux Princes, ayant atteint dix-huit ans, la Fée déclara que de cet inſtant ils reſtoient chargés, l'un & l'autre, du poids redoutable du Gouvernement. Il ne m'eſt plus permis, dit-elle à Aſaïd, de reſter auprès de vous ; mais je deſcendrai ſouvent de la Région lumineuſe d'où les Fées conſidérent, d'un

coup

coup d'œil, tous les événemens de la terre ; je viendrai jouir, avec le Prince que j'ai formé, & que j'aime, de la félicité qu'il maintiendra dans cet Empire. A ces mots, elle s'éleva dans les airs, portée sur un nuage d'azur, & disparut.

La puissance souveraine se trouva donc partagée, également, entre Alcimédor & Azaïd. Ils avoient une tendre amitié l'un pour l'autre ; tous deux désiroient régner avec équité ; tous deux agissoient dans cette même vûe ; mais leur caractére n'avoit aucune ressemblance ; & il arrive souvent, qu'avec des principes communs, & même des lumiéres égales, la différence du caractére des hommes, en met une bien grande dans leur conduite. Alcimédor, inébranlable dans ses projets, dès qu'ils lui paroissoient équitables, n'examinoit jamais assez les inconveniens qui en pourroient naître. Son ambition se tournoit-elle vers la gloire, son courage ne lui laissoit envisager que celle des Conquérans ; sa probité ne lui auroit pas permis de faire usage, pour y parvenir, de moyens injustes ; mais tout ce qui pouvoit être un sujet de guerre légitime, lui paroissoit une nécessité de l'entreprendre. Par tout où la force pouvoit être employée, sans injustice, il la préféroit

féroit à des voyes douces, qui, avec plus de temps, auroient amené les mêmes succès. Son frere, accoutumé par degrés, dès l'enfance, à ne considérer, dans les prérogatives du Trône, que les vertus qu'elles donnent lieu au Souverain d'exercer, ne se permettoit aucune idée de gloire, qui ne fût compatible avec le bonheur de ses Sujets. Il pensoit que la véritable puissance doit s'imposer elle-même des bornes; il regardoit, comme autant de triomphes, ces effets favorables que la prudence & le temps épargnent à l'autorité; la Cour, le Peuple, béniſſoient sa conduite, autant qu'ils voyoient celle de son frere avec trouble & inquiétude.

Il étoit difficile que des Souverains, si différens par le caractére, vécussent long-temps dans l'union parfaite, qui étoit néceſſaire pour le bien du Gouvernement. En effet, il nâquit bien-tôt, entr'eux, un sujet de diviſion. Alcimédor ayant découvert qu'ils avoient d'anciens droits sur un Royaume voiſin, poſſédé alors par le Prince Mutalib, proposa d'armer pour le faire valoir. Asaïd se refusa à ce projet: Mon frere, dit-il, l'ambition la plus glorieuse pour nous, n'eſt pas de devenir plus puiſ-

sans;

sans ; nous le sommes assez, étant supérieurs aux autres Princes d'Arabie ; Que nous serviroient de nouvelles Provinces, & de nouvelles richesses ? Elles ne nous donneroient pas de nouvelles vertus. Pourquoi exposer des Sujets, qui nous aiment, pour en soumettre d'autres, qui ne nous regarderoient que comme des Tyrans? Rien n'ose troubler notre tranquillité ; nous sommes respectés ; faut-il, sans sujet, nous montrer redoutables? Asaïd parla en vain, & voyant que son frere persistoit dans ses desseins, il lui proposa de séparer leur Etat en deux Souverainetez différentes ; ce partage accepté, à peine fut-il entiérement terminé, qu'Alcimédor entreprit la guerre ; elle fut malheureuse. Vaincu, au lieu d'être Conquérant, il eut recours à Asaïd ; il demanda des troupes, pour venger sa défaite ; mais Asaïd préféra de lui procurer un secours plus salutaire. Il fit alliance avec le Prince qu'Alcimédor avoit attaqué ; & devenant, pour l'avenir, un garant contre les attentats de son frere, la paix fut conclue. Le sceau de cette paix étoit un double mariage ; Mutalib, ayant deux filles, il fut arrêté que l'aînée épouseroit Alcimédor, & qu'Asaïd

ſeroit uni à la ſeconde. Bien-tôt les fêtes de l'hymen ſuccédérent aux troubles de la guerre, & la préſence d'Alſime acheva de donner, à cette cérémonie, tout l'éclat qui pouvoit l'embellir.

Les deux Princeſſes, qui ne ſe reſſembloient, ni par la figure, ni par l'eſprit, étoient ornées de bien des qualités rares. Celle qu'épouſa Alcimédor, avoit en partage tous ces traits réguliers, dont l'aſſemblage forme ce qu'on eſt convenu d'appeler la beauté; mais quand on avoit dit qu'elle étoit extrêmement belle, il ne reſtoit plus rien à ajouter à l'éloge de ſa figure. Ce qui fut remarqué bien davantage, c'eſt qu'elle ſe trouva avoir, exactement, le même eſprit, & le même caractére qu'on découvroit dans Alcimédor; & cette conformité fit penſer aux deux Cours, que ces Epoux paſſeroient, enſemble, une vie extrêmement heureuſe. L'événement fut tout-à-fait contraire: Tous deux, ne voulant qu'être ſévérement juſtes & équitables, étoient ſans complaiſance, dès qu'ils croyoient leur opinion ou leurs deſſeins raiſonnables: Tous deux, avec beaucoup d'eſprit, trouvoient, dans leur entretien, des ſujets de dégoût, d'éloignement, & d'inimitié:

mitié: Chacun, par amour de la sincérité, ne ménageoit point la vanité de l'autre, même à l'égard des objets indifférens, quand il voyoit un juste motif de la mortifier; &, par cette conduite, ils furent bien-tôt réduits au simple commerce de convenance, & de représentation.

La destinée d'Asaïd devint bien différente, & ce fut son ouvrage. La Princesse, à qui l'hymen l'unissoit, & dont il fut toujours aimé éperduement, avoit tout ce qui peut remplir le cœur, & exercer la raison d'un époux; sa figure ne donnoit point l'idée de ce qu'on regarde communément comme la beauté; mais les femmes mêmes avouoient, en la voyant, que pour être sûre de plaire, il faloit être faite comme elle. D'ailleurs, par les graces de l'esprit & du caractére, charmante pour les personnes qui lui étoient indifférentes, elle devenoit, à l'égard de ce qu'elle aimoit, du commerce le plus épineux & le plus difficile: Née sincére & avec un cœur extrémement sensible, le sérieux, ou la joie, les égards, les devoirs, la raison même, prenoient en elle toute l'impétuosité des passions: Pénétrante sur ce qui se passoit dans une ame qui lui étoit chére, si elle ne dé-

couvroit pas dans la complaiſance qu'on lui marquoit, le peu que lui coûtoit celle qu'elle faiſoit ſi naturellement paroître; ſi elle ne trouvoit pas dans l'amitié, dans la confiance, cette délicateſſe, cette étendue ſans réſerve, qui caractériſoit la ſienne; elle paſſoit aux reproches, à la douleur, au déſeſpoir; ſa ſociété, enfin, étoit alternativement délicieuſe & inſupportable.

Aſaïd charmé des vertus, de l'eſprit, & de la tendreſſe qu'il trouvoit en elle, faiſoit grace aux imperfections du caractére: Loin d'y oppoſer jamais, ni d'impatience, ni d'aigreur, c'étoit cette condeſcendance, cette douceur, qui naît d'une véritable amitié, que ſoutient la raiſon, & qui n'a rien de la foibleſſe. Perſuadé qu'on ne peut trop pendre ſur ſoi, pour faire ceſſer les torts & les chagrins de ce qu'on aime, il cédoit, il ramenoit bien-tôt le calme; & inſenſiblement, ayant vaincu l'impétuoſité de l'humeur, il ne reſta que la tendreſſe; eh quelle tendreſſe! Elle n'avoit plus de ſentimens, qui ne ſerviſſent à le rendre heureux. Leur Cour ne reſpiroit que le plaiſir, la décence & le zéle: Tout ce qui les environnoit; ſentoit un empreſſement à leur plaire, qui ne

ne tenoit ni de l'intérêt ni de la servitude. Bonheur inestimable, & presque toujours ignoré des Souverains! Ils pouvoient quelquefois oublier qu'ils avoient des Courtisans, & ne se croire entourés que d'amis aimables & sincéres. Les talens, les arts, chéris & protegés par eux, avoient, pour principale ambition, la gloire de concourir aux douceurs de la vie de deux maîtres si respectables; tandis qu'à la Cour d'Alcimédor, le désir de plaire, n'étoit qu'une crainte de la disgrace, & que, jusques aux amusemens & aux plaisirs, tout étoit mis au rang des devoirs austéres: Ainsi les dons de Zulmane, n'avoient produit, à Alcimédor, d'autre fortune, que de se voir Souverain, sans avoir l'amour de ses Sujets, & Epoux malheureux, sans aucun motif considérable de se plaindre de la Princesse.

On auroit crû, qu'avec une conduite si différente, ces deux Princes n'auroient dû jamais éprouver une commune destinée; mais, tout à coup, il sortit du fond de la Tartarie, un Peuple de Guerriers, qui parvinrent jusqu'en Arabie. En vain les autres Souverains joignirent leurs forces à celles d'Alcimédor & d'Asaïd. Ces hommes inconnus, étoient braves, dis-

ciplinés, & si formidables en nombre, qu'ils accablérent tout ce qui s'opposa à leur passage. Leur Roi, nommé Aterganor, ajoûtoit encore à leur force & a leur valeur, par la haute opinion qu'ils avoient de l'élévation de son ame. Ce Conquérant s'étant emparé de la Ville Capitale des Etats d'Asaïd, (car ce Prince, qui avoit été vaincu le dernier de tous, s'y étoit retiré avec son frere) Aterganor assembla les hommes les plus considérables des deux Nations, & leur parla ainsi. Je n'ai pas prétendu vous conquérir, pour vous mettre dans l'esclavage. Je sai quelles sont vos vertus; elles ont accrû l'ambition que j'avois de régner dans l'Arabie. Des hommes, tels que vous, ne doivent obéir qu'au plus grand Roi de la terre, au Monarque de la Tartarie. Peuples, que j'ai soumis, je ne viens point emporter vos richesses, ni forcer vos volontés: Conservez vos usages, vos mœurs, & choisissez, vous-mêmes, le nouveau Maître, qui, sous mon autorité, sera chargé du soin de vous rendre heureux. J'établis, de ce moment, l'entiére égalité de condition. Que, pendant douze soleils, il n'y ait plus entre vous, d'autres distinctions, d'autres égards, que ceux qui seront volontaires: Employez ces

ces jours, d'une liberté ſi pure, à vous élire un Souverain ; fut-il tiré du ſang le plus obſcur, ſur la foi de votre choix, il me paroîtra digne de régner. Le Vainqueur dit enſuite aux deux Princes, qu'il les laiſſoit libres dans leur Palais, & il alla camper au milieu de cette redoutable Armée qui environnoit la Ville.

L'égalité de condition ordonnée, fit naître une révolution ſubite ; tous ceux pour qui la ſervitude, les devoirs, le reſpect, avoient été un fardeau, ne ſongérent plus à le ſupporter. Entre les perſonnes accoutumées à être prévenues, à faire autant de loix de leurs volontés, pluſieurs conſerverent, à peine, de l'autorité dans leur famille. Les Gardes, les Officiers d'Alcimédor, déſertérent tous de ſon Palais, & un Palais déſerté eſt plus triſte qu'une cabane habitée ; ſes Courtiſans l'abandonnérent, ne s'occupant plus que de la part qu'ils devoient avoir à l'élection d'un nouveau maître. Alcimédor & la Princeſſe ſon Epouſe, accoutumés à la hauteur & la confiance qu'une longue proſpérité fait naître, ne connoiſſoient point l'élévation d'ame, qui ſait ennoblir l'adverſité ; ils reſtérent ſeuls, & humiliés. Aterganor voulut jouïr du ſpectacle de ces changemens ;

il aimoit à voir l'abbattement ou la dignité avec laquelle on soutenoit les grands revers. Il remarqua, dans les différens états, avec plaisir, des hommes dont toute la considération avoit disparu avec leur crédit ou leurs titres; qui, d'un rang distingué, & qui les élevoit, réduits à leur propre mérite, tomboient confondus & mépriſés, dans la foule. Mais quel fut l'excès de son étonnement, lorsqu'arrivant au Palais d'Asaïd, il chercha inutilement les marques de la révolution qu'il s'attendoit d'y reconnoître? Il voit les Gardes dans leur devoir, & les Courtisans, d'autant plus occupés à marquer leur fidélité à leur Maître, que cet hommage étoit un gage de leur vertu. Il trouva le Prince & la Princesse dans une assiette d'ame également éloignée de la fermeté fastueuse, & de la tristesse humiliante: Ils ne s'entretenoient que du désir de voir couronner un Souverain, qui rendît heureux des Sujets dont ils éprouvoient, d'une maniére si admirable, le respect & l'amour. Aterganor crut être abusé par un songe. O fortuné Asaïd! s'écria-t-il, & vous, respectable Princesse, que votre gloire est supérieure à la mienne! Vous m'apprenez que je n'ai point encore régné. Je n'envisageois que la domination qui

qui naît de la force, qui ne s'entretient que par la crainte, & qui ne cherche qu'à s'étendre. Vous me faites connoître que la véritable autorité sur les hommes, a sa source dans leur cœur. Alors les Députés des deux Nations se présentérent pour proposer le Roi qu'ils avoient choisi. Tous proclamérent Asaïd; on ne voyoit partout que des larmes de zéle, d'amour & de joie; on n'entendoit que le nom d'Asaïd. Aterganor, à ce spectacle, descendit du trône; il déposa son sceptre entre les mains d'Asaïd, & plaçant sa propre couronne sur la tête de la Princesse: Regnez, leur dit-il, puisque tous les cœurs vous appellent, non pour reconnoître un Roi supérieur à vous. Oserois-je assujettir ceux dont j'admire l'exemple, & dont les vertus m'instruisent? Je rens la Souveraineté à tous les Princes que j'avois vaincus, je n'exercerai ici qu'un seul droit de l'Empire: Qu'Alcimédor cesse d'être Souverain. Je réunis, pour vous seul, les Etats que vous aviez partagés avec lui. Comme Aterganor achevoit ces mots, on entendit un coup de tonnerre, Zulmane parut sur un char; & pour dérober, aux yeux des mortels, le Prince à qui ses dons avoient été si peu profitables, elle enleva Alcimédor, ainsi

que sa Princesse, & se perdit dans l'immensité des airs. Alsime s'offrit, alors, sur un trône brillant des plus vives couleurs de la lumiére ; elle confirma la loi, si juste, qu'Aterganor venoit de faire, & qui assuroit le bonheur des Peuples que lui avoit recommandés Zoraïde. Elle reconnut, avec transport, dans la nouvelle gloire, dont Asaïd étoit environné, les fruits heureux de son éducation ; & c'est depuis cette époque du régne d'Asaïd, que cette Partie de l'Arabie a été nommée l'Arabie heureuse.

L'ISLE

L'ISLE DE LA LIBERTÉ.

CONTE.

UN Enchanteur, ennuyé d'entendre des hommes condamner, particuliérement, dans autrui, les défauts qu'ils avoient eux-mêmes, réſolut de démaſquer les premiers qui lui tiendroient pareil langage. Il ſe retira dans une Iſle, & publia que ceux qui viendroient s'y établir, y ſeroient libres de faire leur volonté, & n'éprouveroient jamais d'injuſtices, de la part des habitans. A peine cette nouvelle fut-elle répandue, qu'il vit arriver trois perſonnages, de l'eſpéce de ceux qu'il attendoit. Vous déſirez le droit de Citoyens, leur dit-il? je vais vous l'accorder. Voici l'unique condition que j'impoſe: Dites-moi, chacun, quel eſt votre caractére, votre goût dominant; on écrira ſur la Liſte de nos Inſulaires ce

que vous allez dicter, &, dès ce moment, vous pourrez vivre ici de la maniére qui vous conviendra, sans que personne vous en empêche.

L'un, qui s'appelloit Almon, dit : *Je suis naturel, je hais la dissimulation, je me montre tel que je suis*, voilà mon caractére. On écrivit : *Almon est naturel. Pour moi*, dit le second, qui se nommoit Alibé, *J'aime à plaire, à faire ce qui amuse les autres, j'ai acquis les talens qui peuvent y contribuer.* On écrivit : *Alibé aime à plaire. Il faut que je l'avoue*, dit le troisiéme, qui avoit nom Zanis, *Je suis extrémement singulier.* On écrivit : *Zanis est singulier.* Vous pouvez à présent, leur dit l'Enchanteur, vous livrer, sans aucune contrainte, au genre de vie qui vous plaira ; allez, on va vous conduire à l'habitation qui vous est destinée.

Quand ils furent partis, l'Enchanteur dit à ceux qui formoient sa Cour : Vous voyez avec quelle confiance ces trois hommes viennent d'annoncer leur caractére ; Je vais vous en faire un portrait véritable : Almon, sans égards pour ce qui convient aux autres, est accoutumé à ne se jamais contraindre ; quoiqu'il ait de l'esprit, s'il loue, ou s'il blâme, c'est

c'eſt toujours par caprice ; voilà ce qu'il appelle être naturel. Sans deſſein de dominer, il eſt décidant ; il parle par la ſeule envie de parler ; il interrompt pour dire ſon avis, & contrarie ſouvent celui qui vient à le ſuivre ; en un mot, rempli de défauts contre la Société, & leur donnant libre carriére ; voilà ce qu'il appelle haïr la diſſimulation. Alibé, qui effectivement a bien des talens, ne les emploie que contre lui ; il veut qu'on l'écoute, ſans ceſſe, il veut être applaudi, & l'être ſeul ; & il appelle cette ſorte de tyrannie, aimer à plaire. A l'égard de Zanis, toujours occupé à ne reſſembler à perſonne, il rit de ce qui attriſteroit les autres, & regarde d'un œil funeſte tout ce qui excite la gaieté. Facile à démêler, lorſqu'il ſe croit impénétrable, on voit qu'il s'eſt fait le matin une liſte des étonnemens, des diſtractions, des caprices qu'il aura dans ſa journée ; indiſcret, contrediſant, injuſte ; il ſe croit juſtifié, ſuffiſamment, quand il a dit, *C'eſt que je ſuis ſingulier ;* il croit, même, avoir fait ſon éloge. Jouïſſons ſans qu'ils nous aperçoivent, des avantures qui vont les ſurprendre. A ces mots, l'Enchanteur & ſes confidens devinrent inviſibles.

Almon, en sortant de chez l'Enchanteur, se trouva près d'un superbe Palais, & découvrit au frontispice une table de Lapis, sur laquelle des cailloux transparens, formoient cette inscription, qui étoit éblouïssante.

Tout le monde a raison.

Almon, frapé de curiosité, entre; & comme il approchoit du vestibule, il entend un bruit de divers instrumens. Le bruit cesse, deux portiques s'ouvrent, & il voit paroître deux Hérauts, dont l'habillement étoit composé de tout ce qui caractérise les différentes conditions des hommes, & qui marchoient vers lui, tantôt avec une affectation de gravité, tantôt avec de fausses graces, & quelquefois d'une maniére comique. *C'est ici le Palais d'Alcanor*, lui dit le premier qui l'aborda: *Vous pourrez le regarder comme le vôtre*, ajoûta le second; & tout de suite, reprenant alternativement la parole, sans donner à Almon le temps de répondre, ils continuérent ainsi: *Cette retraite est charmante*; ON PEUT S'Y ENNUYER, ET LE DIRE; *On peut, dès qu'on s'y plaît, y passer les jours entiers*; ON PEUT N'Y VENIR QUE

QUE PAR CAPRICE, RESTER OU DISPAROÎTRE. *Alcanor est sans cesse environné de tout ce qui fait l'amusement des autres.* ON PEUT CROIRE QUE C'EST POUR LE SIEN PROPRE QU'IL EN USE AINSI, ET NE LUI EN SAVOIR PAS LE MOINDRE GRÉ. Ce dialogue achevé, Almon se trouva près de l'appartement; les deux Hérauts alors lui répétèrent trois fois de suite, parlant en même temps: *Ici tout le monde a raison.*

Les Hérauts se retirèrent, & Almon entra dans un magnifique sallon. Il vit un grand nombre d'hommes & de femmes, qui, par leur maintien, leurs occupations, leurs discours, sembloient se croire seuls. L'un rêve, l'autre danse; celui-ci parle, & n'est point écouté; celle-la s'examine dans une glace, & révéle, tout haut, ce qu'en secret son amour propre lui inspire de bonne opinion d'elle-même: ici on entend dire, j'ai beaucoup d'esprit; là, je suis une créature parfaite. Enfin ce sont beaucoup de gens en un même lieu, qui ne forment point de Société.

Alcanor, assis sur une espéce de Trône, paroissoit n'être point occupé des autres; & les autres ne l'étoient point de lui. Dans des momens, il étoit environné d'un cercle, où tous parloient en-

ensemble, quelquefois c'étoit un silence taciturne qu'on y voyoit régner. Almon, qui n'avoit été remarqué de personne, vint s'asseoir auprès d'Alcanor, lorsque l'entretien se tournoit sur l'éloge de la politesse. Si vous en êtes, dit Almon, en interrompant, à définir la politesse des habitans de cette Isle, la conversation tombera bien-tôt : Je serois bien fâché de vous empêcher de penser comme il vous plaît, répondit Alcanor, avec un air de circonspection ; mais, comme je hais la dissimulation, je vous avouerai que votre opinion me paroît la plus dénuée de sens commun, de jugement, de raison, d'esprit; la politesse ne consiste que dans de certains usages convenus, & vous ignorez les nôtres ? Et je les ignorerai, repartit Almon, à moins que pour m'acquiter avec vous, je n'apprenne à répondre d'une maniére fort desobligeante. Desobligeante ! dit l'épouse d'Alcanor, avec un sourire d'amitié, elle n'est que naturelle, & je vous avertis (car j'aime mes voisins) qu'à en juger autrement, vous paroissez ridicule ; & vous faites bien, on se montre ici tel qu'on est. Almon voulut répliquer. Si vous insistez, interrompit la Dame, vous

serez

ſerez un ſot, je vous le dis, parce que je le penſe, & que je hais la diſſimulation. L'Enchanteur parut alors. Quelle inſupportable liberté que celle de votre Iſle ! s'écria Almon ; on n'y éprouve, m'aviez-vous dit, aucune injuſtice de la part de vos Citoyens ! Sans doute, répondit l'Enchanteur, c'eſt vous qui êtes injuſte. Vous avez déclaré que vous étiez naturel, & j'approuve que vous le ſoyez ; mais croyez-vous avoir le privilége excluſif de l'être ? Apprenez que c'eſt auſſi le caractére de tous nos habitans. Pouvez-vous vous plaindre des gens qui vous reſſemblent ? Mais ſortez d'erreur, Almon, & que les ſcénes qui viennent de vous déplaire, vous inſtruiſent ; il n'y a point de Société qui pût s'entretenir, ſi les hommes ſe montroient toujours tels qu'ils ſont : il n'eſt permis de s'abandonner à ſon naturel, que quand ce naturel s'accorde avec les uſages, & les vertus qui lient la Société. Je le vois, dit Almon, frapé de ces vérités ; Madame m'avoit bien promis que j'allois n'être qu'un ſot ; je le ſuis, je commence à le connoître, & je veux reſter parmi vous, afin de m'en convaincre, au point de ne l'être bien-tôt plus, ſi je puis. Je répons-

de

de vous, continua l'Enchanteur, sans même que mon art s'en mêle ; avec de l'esprit & un vrai désir de plaire, on se corrige bien-tôt de ses défauts. Venez être témoin des avantures de vos camarades, elles serviront encore à vous instruire. A ces mots, ils furent transportés dans une maison, où Alibé venoit d'être présenté. C'étoit le rendez-vous de la bonne compagnie. A peine Alibé fut-il assis, qu'il s'empara de la conversation, & ce fut pour étaler toutes ses connoissances, pour montrer beaucoup d'esprit, & pour parler de soi ; comme s'il n'y avoit eu dans le monde d'autre mérite que le sien, ou que celui des autres ne dût consister qu'à savoir lui rendre hommage. On l'écouta d'abord, en lui donnant tous ces témoignages équivoques d'applaudissement, tels qu'un certain sourire de complaisance, qu'on place, souvent, sans avoir entendu ce qu'on loue ; un mot dénué de sens, & qu'on répéte, d'après la personne qui parle, comme si ce mot étoit un oracle ; un regard, qu'on adresse à celui des écoutans, qui passe pour avoir le plus d'esprit, comme pour lui faire part de l'admiration où l'on est de ce qu'on vient d'entendre ; & Alibé augmentoit de

de bonne opinion de lui-même, & d'envie de parler. Bientôt, pour commencer à le tirer de son erreur, lorsqu'il prodiguoit des traits d'imagination, on le louoit sur l'étendue, sur la fidélité de sa mémoire; s'il passoit à des recherches, qui ne supposent que de l'érudition, on admiroit en lui l'excellence du génie; s'il faisoit des plaisanteries de mauvais goût, ou des contes usés, on le félicitoit d'avoir si bien l'esprit & le langage du monde; enfin on l'accabloit de louanges déplacées, & d'abord il n'entendit que les louanges; l'amour propre, même dans un homme d'esprit, est quelquefois si sottement crédule! Alibé s'aperçut ensuite, que ces louanges étoient à contre-sens; mais il pensa que c'étoit manque de justesse d'esprit dans les gens qui l'applaudissoient, & leur sût gré de l'intention. Il les reprenoit, avec bonté, quand il les voyoit ainsi se méprendre; il leur enseignoit, d'une façon détournée, la maniére de le louer convenablement. L'assemblée jouïssoit du plaisir de voir croître l'orgueil & le ridicule d'Alibé: mais ce n'étoit pas assez pour elle, il faloit qu'il sentît sa situation. Tout d'un coup chacun change avec lui de conduite; il

venoit

venoit d'annoncer le récit d'une avanture très-singuliére qui lui étoit arrivée : il commence, un homme l'interrompt, & à propos de singularité, raconte un songe très-extraordinaire qu'il a fait la nuit précédente. Alibé se contraint, s'impatiente ; il saisit enfin une occasion de proposer des vers assez heureux qu'il a composés. Au mot de vers, un autre en récite de nouveaux, & voilà Alibé réduit à l'ennui d'écouter, ou du moins au dépit de se taire. Enfin il se voit environné de talens qui le persécutent, parce qu'ils sont applaudis, & qu'il ne trouve pas le moindre jour, pour faire briller les siens ; il n'y peut plus tenir, il sort indigné du peu d'égards qu'on a dans cette maison, pour le mérite d'autrui. Il va chez l'Enchanteur, qui, pour toute réponse à ses plaintes, lui présente le Livre sur lequel on avoit inscrit son caractére ; il l'ouvre, & lit : Alibé, comme il croît être, *Il aime a plaire.* Alibé, comme il est, *Il ne veut que briller.* Alibé referme le Livre, regarde en pitié l'Enchanteur, & court se rembarquer. Il s'en retourne plus incorrigible que jamais, dit l'Enchanteur, quelques connoissances, divers talens médiocres, & peu d'esprit, c'est de cet assem-

assemblage que la fatuité a pris naissance.

Il ne manquoit à l'Enchanteur que de voir Zanis sur la scéne, il eut bien-tôt satisfaction. Comme Zanis passoit sur une grande place, une troupe de gens, parés d'une maniére bizarre, l'entourent, & l'engagent à monter dans un char. On connoît votre mérite, lui dit-on, vous êtes digne du triomphe. Ils le conduisent, ainsi, dans une espéce de Temple, où il trouve une nombreuse assemblée. Il se présente avec une ferme résolution d'être plus singulier que jamais : maintien recherché, propos hazardés, tout est mis en œuvre, & n'est point remarqué ; il voit que, bien loin d'étonner personne, il est regardé comme un homme à l'ordinaire. Cela le décontenance ; il reprend courage, il avance une maxime inouïe, tout le monde est de son opinion, on connoissoit cette façon de penser, elle est commune. Son embarras se renouvelle, il conte, il exagére, on commence à l'écouter ; mais un autre prend la parole, & tient des discours si outrés, que Zanis est presque réduit à se trouver raisonnable ; enfin il se retire avec le dépit d'avoir été unanimement loué sur la justesse de son esprit,

esprit, & sur la retenue de son imagination.

Il rêve, il médite, il est pénétré de douleur (car rien n'est si humiliant que la déraison affectée en pure perte); dans ce trouble d'esprit, il est abordé par un petit homme, qui, avec tout l'ajustement, & le maintien d'un vieillard, avoit à peine dix-huit ans. Je vois bien que vous êtes un homme simple, un esprit sensé, lui dit le faux vieillard. On vous a bien étonné dans la maison dont vous sortez? Vous n'êtes pas encore assez instruit de l'humeur capricieuse de nos Citoyens; ce sont des espéces de fous, qui s'imaginent que c'est un grand mérite que d'étonner les autres par une conduite singuliére, & vous sentez bien quelle est la sottise de penser ainsi? Les usages communs sont des conventions sages, qui épargnent, à notre esprit, le soin de s'exercer sur des objets qui ne méritent pas de l'occuper. Concevez combien on retrécit son imagination, combien on l'avilit, quand on la tient sans cesse appliquée à nous faire marcher, ou rire, ou tenir nos coudes différemment des autres hommes; à nous faire paroître impatiens ou tranquilles, passionnés ou indifférens, par contenance, à nous.

à nous faire dire oui ou non, d'une maniére remarquable ? Vous verrez ici bien des scénes qui vous surprendront, vous n'en verrez peut-être pas une qui vous amuse. A force de se singulariser à tous égards, nos Insulaires ont épuisé les moyens les plus bizarres d'y parvenir ; & imaginez-vous ce que c'est que l'extravagance qui se répéte ! Pour moi, revenu de la sotte ambition de paroître extraordinaire, je baille au seul souvenir de ce qu'elle m'a fait faire ; & pour ne plus retomber dans un pareil égarement, je me suis imposé tous les assujettissemens, & en même temps, tous les avantages de la vieillesse. Je méne constamment la vie sage & retirée, qui lui est propre ; je passe les journées au coin de mon feu dans mon fauteuil, bien clos, j'y radote au milieu de ma famille ; je ne sors qu'un moment à midi, pour me promener au soleil, & ne songe pas s'il y a dans le monde des fous, qui veulent se distinguer, & servir de spectacle aux autres. Le sage vieillard étala tout de suite une quantité de maximes rebattues sur la simplicité des premiers hommes, & qui commençoient toutes par *Autrefois.* Zanis écoutoit avec un secret dépit, de l'étonnement que lui causoit cet homme, qui extravaguoit par prin-

principe. Cette scéne finie, plusieurs autres, aussi peu attendues, se succédérent, & remplirent la journée de Zanis ; s'il vouloit rêver ou parler, il étoit interrompu ; désiroit-il se mettre à table, on lui donnoit une comédie ; enfin, outré de la persécution que lui faisoient souffrir les fantaisies de tous ceux qu'il rencontroit, il courut chez l'Enchanteur : Laissez-moi partir, dit-il, vos habitans se donnent pour extraordinaires, & ils ne sont que contrarians, capricieux, extravagans. Vous faites leur portrait & le vôtre, répondit l'Enchanteur, au lieu de vous vanter d'être singulier, que ne me disiez-vous de bonne foi : Je meurs d'envie de le paroître ; l'un est bien différent de l'autre. Les gens naturellement singuliers, plaisent ordinairement dans la Société, au lieu que celui qui ne l'est que par étude, outrant bien-tôt son personnage, ne tarde guére à ennuyer, & finit par être insupportable ; mais j'ai voulu vous désabuser, & non vous punir. Tout ce qui vous est arrivé, ainsi qu'à Almon, n'étoit que prestige ; retournez, l'un & l'autre, dans votre Patrie, & n'oubliez jamais, s'il est possible, que le naturel qui déplaît doit se cacher, & que l'ambition d'être extraordinaire, méne insensiblement à la folie.

LES

LES AYEUX,

OU

LE MERITE PERSONNEL.

CONTE.

IL y avoit jadis à la Cour de Perſe, un uſage ſingulier ſur la maniére de briguer & d'obtenir les grandes places. Lorſqu'il s'en trouvoit une à remplir, tous ceux qui pouvoient y prétendre, ſe préſentoient, en même temps, devant le Souverain : là, ſur un taliſman compoſé par les Génies, ils gravoient, avec un diamant, les titres qui leur donnoient lieu d'eſpérer la préférence ; & tel étoit le pouvoir du taliſman, que, ſi pour ſe faire valoir, on y traçoit quelques faits, quelques éloges de ſoi-même, qui bleſſaſſent la vérité, les caractéres, en cet endroit, changeoient de couleur, lorſque le taliſman paſſoit entre les mains du Monarque. Le Roi, qui étoit le Prince de ſon ſiécle le plus équitable, n'avoit

n'avoit trouvé que cet expédient, pour n'être jamais trompé par la vraisemblance.

Un jour que la Province la plus considérable de l'Empire, se trouva sans Gouverneur (c'étoit le Khoraſſan), comme il faloit, pour y représenter, avec dignité, avoir des richesses immenses, deux hommes seuls vinrent se prosterner devant le Roi. L'un des concurrens, qui s'appelloit Kosroun, descendoit des Giamites, cette race si ancienne & si illustre dans la Perse, que peu d'autres osoient lui disputer la prééminence; outre un avantage si favorable, pour être traité avec distinction par le Souverain, Kosroun, incapable de manquer à l'honneur, quoiqu'au fond il n'y fût attaché que par vanité, joignoit encore à une belle figure, beaucoup d'esprit; mais il étoit né farouche & impérieux; son sérieux désignoit la fierté, son sourire marquoit une ironie mépriſante. Occupé sans cesse de ses Ayeux, il s'approprioit, en idée, comme si c'eût été une partie de leur succession, tout ce qui avoit fait leur gloire. Tharzis, (c'est le nom de son concurrent) descendu d'une ancienne famille, mais peu connue, s'étoit acquis une considération, telle, qu'une

qu'une plus haute naissance que la sienne, n'auroit pû y rien ajouter ; ayant les vertus, & les talens qui rendent digne des grandes places, il pensoit si modestement sur tout ce qui pouvoit être à sa gloire, il paroissoit si peu occupé de son esprit, dans les momens où il réussissoit davantage, qu'on lui pardonnoit, sans peine, une supériorité qui ne servoit qu'à rendre son commerce plus aimable.

Kosroun, après s'être prosterné avec affectation, (comme si la Cour avoit eu besoin de son exemple, pour rendre au Souverain ce devoir indispensable) reçut le talisman, & persuadé que son mérite seul décidoit suffisamment en sa faveur, voici ce qu'il se contenta d'y tracer.

Mes ayeux & moi.

Le talisman passa ensuite dans les mains de Tharsis, qui pensant que ses grandes richesses étoient le seul titre qui dût le faire préférer à plusieurs hommes de la Cour, très-dignes comme lui de cette place, grava, pour motifs de la grace qu'il attendoit du Monarque, ce peu de mots.

Vos bontés & mon zéle.

Le Roi resta, quelques momens, dans le silence, observant le talisman ; il se

tourna ensuite vers les portiques d'un sallon intérieur, dont l'accès étoit interdit à tous ses Courtisans : A l'instant, les portiques s'ouvrirent ; on entendit un bruit mêlé du son des instrumens, & des acclamations qui accompagnent un triomphe ; & l'on vit paroître soixante Vieillards vénérables, qui, après s'être inclinés, avec respect, se placérent aux deux côtés du Trône, chacun sur un trophée qui venoit de s'élever. Kosroun, étonné, demanda, en secret, quelles étoient ces figures bizarres, qui osoient se placer si près du Souverain. Tout garda le silence.

Voyez, dit le Roi aux deux Prétendans, ces sages Vieillards qui m'environnent, plus éclairés que moi, ils vont choisir entre vous. Kosroun, blessé de cette loi, représenta qu'il s'aviliroit à reconnoître d'autre Juge que son Souverain, & loin de chercher à se rendre favorables ces mêmes Vieillards, dont sa destinée pouvoit dépendre, il exposa, sans ménagement, que l'âge pouvoit avoir altéré leur raison ; qu'attachés à des préjugés, des usages qui avoient vieilli avec eux, ils seroient peut-être injustes, avec le dessein d'être équitables ; enfin son caractére présomptueux & altier, son mépris pour

le

le reſte des hommes, parurent à découvert: Et quelques-uns de ces Vieillards voulant lui remontrer l'indécence des diſcours qu'il oſoit ſe permettre, il ne daigna pas les écouter. Son orgueil alla juſqu'à leur reprocher de manquer à ce qu'ils devoient au ſeul homme qui reſtât de l'illuſtre race des Giamites. A ce nom, les Vieillards firent un cri d'indignation; Sachez, dit le plus vénérable, à qui vous faites ce reproche, c'eſt aux Giamites mêmes, que vous parlez; c'étoit eux, effectivement, que le Roi pour confondre le préſomptueux, par les motifs même, qui faiſoient naître ſa confiance, avoit évoqués, avec le ſecours du taliſman. Koſroun, alors, dépouillé ſubitement de tout ce qui fondoit ſa conſidération, ne fut plus aperçû que par ſes défauts; il ne vit plus, pour lui, dans tous les yeux, que le mépris, ou une ſorte de pitié, preſqu'auſſi humiliante. Apprenez, malheureux Koſroun, continua le Vieillard, que celui à qui les vertus de ſes Ancêtres n'inſpirent qu'un ſentiment d'orgueil qui le fait haïr, eſt deſavoué d'eux, & que loin d'avoir part à leur gloire, il doit être condamné à l'oubli & à la honte d'être inutile à ces mêmes Concitoyens, dont il dédaigne

d'être aimé. Le Roi, alors, nomma Tharzis, & les Vieillards disparurent. On conçoit quelle impression cet événement fit dans la Perse, sur l'esprit de ceux qui avoient d'illustres ancêtres. Dans la crainte de les voir renaître tout à coup, on ne songea qu'à se rendre digne d'eux; mais, malheureusement, le secret de les évoquer s'est perdu, & voici le seul effet qui reste du pouvoir du charme; quand on marque aux Grands, qui ne méritent rien, par eux-mêmes, des déférences, ou du respect, une voix, qu'eux seuls n'entendent pas, leur crie; Ce n'est pas à vous, c'est à vos Ayeux, que les égards dont vous jouïssez s'adressent.

ALIDOR,

ET THERSANDRE.

CONTE.

ALIDOR, & Therſandre, étoient jumeaux, & d'une figure qui ne laiſſoit rien à déſirer. C'étoit encore un autre prodige, que leur parfaite reſſemblance; ils avoient, avec beaucoup d'eſprit, l'un & l'autre, les mêmes traits, la même action, le même ſon de voix; il ſembloit, enfin, que la nature, ayant formé l'un des deux, avoit été ſi contente de l'ouvrage, qu'elle avoit pris plaiſir à l'imiter, ſans la moindre différence. Ayant été adoptés, dès le berceau, par un Enchanteur, & par une Fée, ils ne manquoient pas d'uſage du monde, quoiqu'ils n'euſſent jamais habité qu'une Campagne. Par le ſecours de la Féerie, les gens aimables de chaque Nation étoient tranſportés, tour à tour, dans cette habitation, ſans qu'ils s'en aperçuſſent, ſans que cela dérangeât rien à

leur manière de vivre, ni à leurs plaisirs; c'étoit pendant la nuit, que le charme les attiroit; soit qu'ils dormissent ou qu'ils fussent à table, soit qu'un bal, ou quelque autre fête, les rassemblât; les personnes, le souper, le lieu, tout étoit enlevé & devenoit le spectacle du Palais de la Fée, & de l'Enchanteur. Ceux qui avoient été transportés pendant le sommeil, & qui s'étant réveillés dans le Palais, en avoient vû les merveilles, s'imaginoient n'avoir fait que dormir, & rêver; on a été bien long-temps qu'on prenoit ces sortes de voyages pour des songes.

Amidor, & Thersandre passoient ainsi une vie agréable. L'Enchanteur étoit le meilleur homme du monde; il n'avoit qu'une chose de gênante, c'est que, comme il pensoit fort peu, il vouloit qu'on pensât pour lui, qu'on fût, tant que le jour duroit, occupé à l'entretenir. Ce n'étoit pas des raisonnemens, ni des réflexions qu'il demandoit; il ne vouloit que de ces choses qu'on entend, sans presque y donner attention; il exigeoit, par exemple, que vous lui contassiez tous les petits détails de votre journée, & cent minuties pareilles qui ennuyent, ordinairement, tout autre que celui

celui qui a la petiteſſe d'eſprit de les raconter. La Fée, au contraire, avoit en antipathie quelqu'un qui parloit de ſoi, ſans néceſſité ; elle auroit mieux aimé qu'on n'eût eu rien à lui dire ; mais ne voulant contraindre perſonne, comme Alidor parloit volontiers de tout ce qui le regardoit, elle l'avoit abandonné à l'Enchanteur, & s'étoit réſervé Therſandre ; l'ayant accoutumé, de bonne heure, à ne point entretenir les autres de ſes petites avantures, de ſes goûts, de ſes haines, ni enfin de tout ce qui n'intéreſſoit que lui.

Therſandre, & ſon frere étoient dans leur vingtiéme année, lorſqu'ils entendirent un Héraut qui crioit à haute voix: *Qui oſera mériter l'honneur d'épouſer la fille du Roi, ou d'être Gouverneur de la moitié du Royaume* ?

Il vient de naître un homme, ou plûtôt un horrible monſtre à deux têtes, & qui porte écrit ſur chaque front, en caractéres de feu : Qu'on me donne la Princeſſe en mariage, ou je renverſerai le monde. *Comme il eſt fils d'un Enchanteur, il diſſipe une Armée par le ſeul bruit de ſa voix ; mais il peut ſuccomber, s'il n'eſt attaqué que par un petit nombre. Quiconque l'aura vaincu, & apportera ſa dépouille, recevra, au choix*

de la Princesse, l'une des récompenses promises.

Le Héraut ayant achevé, il leur remit un rouleau d'écorce d'arbre, sur lequel ils trouvérent tracé :

PORTRAIT DE LA PRINCESSE.

Qu'avec le secours de l'imagination la plus ingénieuse, on se représente tout ce qui forme une personne charmante, par la figure, l'esprit & le caractére ; qu'ensuite on considére, on entende la Princesse, on dira : Je n'avois fait qu'une ébauche. Voilà ce que je voulois dépeindre.

Mon frere, dit Thersandre, nous ne sommes encore connus que par la singularité de notre ressemblance. C'est ici l'occasion de nous signaler. Alidor fut du même sentiment. Ils s'armérent chacun d'un dard, d'un bouclier & d'une épée ; & ayant appris que le Géant, qui parcouroit cent lieues de pays d'un soleil à l'autre, n'étoit pas loin de leur château, ils allérent à sa rencontre. A peine furent-ils sur le bord d'un bois assez proche de leur demeure, qu'ils aperçûrent un Monstre haut de trente pieds, ayant deux têtes humaines, des aîles de cristal, & quatre bras armés de griffes fort longues,

&

& dentelées ; il ne voloit pas, mais secouru de ces mêmes aîles, il marchoit avec une rapidité étonnante, s'appuyant sur une énorme massue.

Malgré la supériorité que paroissoit avoir, sur eux, un colosse si terrible, comme il avoit quelque chose d'humain, ils crûrent que ce seroit une lâcheté de l'attaquer ensemble. Ils pensoient que le courage & l'adresse, étoient un genre de force, supérieur à tout autre, & ayant tiré au sort, à qui le combattroit le premier, Alidor fut le fortuné. Il marcha aussi-tôt vers le Monstre, qui s'étant armé de son arc, tira plusieurs fléches, dont la pesanteur auroit ébranlé une tour. Alidor les évita, avec une adresse extrême, & lançant son dard, il fit, à l'une des têtes du Géant, une légére blessure. Le Monstre, alors, faisant plusieurs mouvemens de son énorme massue, causa une si grande agitation dans l'air, qu'Alidor tomba comme si un ouragan l'eût renversé. Therſandre, voyant son frere hors de combat, courut pour le venger. Le Géant tenoit un bras levé pour accabler son ennemi vaincu, lorsqu'il aperçût le nouveau combattant, qui lui crioit de se défendre ; & furieux de ce qu'un adversaire, qu'il trouvoit mépriſable, se flattoit

de le mettre en péril, il résolut de lui faire souffrir une mort horrible. On vit alors jaillir, de ces mêmes caractéres qu'il avoit imprimés sur chaque front, des serpentaux enflammés, & des fléches brûlantes. Therſandre, loin d'en être effrayé, ſe jetta à travers ces dangers; il lança ſon dard avec tant de juſteſſe, qu'il fit au Monſtre une profonde bleſſure. Le Monſtre, alors, leva ſa maſſue, mais les forces lui manquérent, il tomba, & Therſandre lui trancha ces deux formidables têtes, qui avoient cauſé tant de frayeur au Roi & à la Princeſſe, lorſque le Monſtre avoit été la demander en mariage.

Pendant ce combat, Alidor ayant repris ſes eſprits, Therſandre & lui, allérent faire part de ce triomphe à l'Enchanteur & à la Fée, qui furent charmés de ce qu'ils avoient tenté cette grande entrepriſe de leur propre mouvement. Allez, leur dit l'Enchanteur, apprendre au Roi la mort du Monſtre. Contez-lui, bien en détail, les circonſtances de cette admirable nouvelle; & recevez les récompenſes que vous avez méritées. La Fée parla différemment à Therſandre; ſans doute, lui dit-elle en ſecret, vous voulez être l'Epoux de la Princeſſe? Il faut mériter qu'elle vous préfére; obſer-

obſervez, plus ſévérement que jamais, de ne point parler de vous, lors même que vous l'entretiendrez du ſervice que vous venez de lui rendre. Therſandre remercia la Fée, rejoignit ſon frere ; ils partirent.

Ils arrivérent le lendemain à la Cour. Le Roi & la Princeſſe déja informés de toutes les circonſtances de leur victoire, voulurent, pour les recevoir avec diſtinction, leur donner à chacun une audience particuliére. Alidor, comme l'aîné, parut le premier : ſa figure ſi belle & ſi noble, une certaine grace, qui paroiſſoit dans toutes ſes actions, & l'une des têtes du Monſtre qu'il portoit, avec fierté, au bout de ſon épée, tout cela formoit un contraſte qu'on voyoit avec une ſorte d'admiration. Le Roi & la Princeſſe en furent frapés. Alidor conta comment ſon frere & lui, ſur le récit du Héraut, avoient réſolu de chercher le Géant. Il ne ſongea point à parler du portrait de la Princeſſe, mais il dépeignit la figure effrayante du Monſtre, & tout le péril de le combattre, la bleſſure qu'il lui avoit faite, & enfin l'effet de ce tourbillon, dont il avoit été renverſé, comme d'un coup de tonnerre.

Pendant ce récit, qu'Alidor orna de

traits d'esprit & d'éloquence, flatté de l'espoir d'obtenir la main de la Princesse, il avoit paru beaucoup moins occupé d'elle, que de l'éclat de sa propre avanture. Le Roi, après lui avoir donné toutes sortes de témoignages d'estime : Allez, lui dit-il, vous apprendrez, bientôt, quelle sera votre récompense. Alidor se retira, & Therſandre fut introduit.

Therſandre ne portoit point une des têtes du Monstre, comme avoit fait Alidor, il l'avoit déposée dans la salle des Gardes, au pied du faisceau d'armes. Il parut avec l'extérieur simple, d'un homme qui n'auroit eu aucune part à l'événement du jour ; ce fut toute la différence que la Princesse aperçût entre son frere & lui ; étant, d'ailleurs, très-surprise de leur ressemblance. Therſandre s'avança, avec beaucoup de grace, & de modestie ; il resta dans le silence, attendant que le Roi lui parlât, & regardant de temps en temps la Princesse. C'est donc vous, brave Therſandre, qui avez triomphé du Géant, lui dit le Roi ? Mon frere l'avoit blessé, répondit Therſandre, & depuis sa blessure, il avoit peine à se défendre. Vous rabaissez beaucoup la gloire de votre combat,

con-

continua le Monarque, mais je suis instruit des périls que vous avez bravés. Le Monstre étoit facile à vaincre, reprit Therſandre, ſa vie troubloit le bonheur du Roi, & les beaux jours de la Princeſſe. C'eſt vous qui me les rendez ces beaux jours, dit la Princeſſe, & vous ne parlez point de la récompenſe! Vous venez de l'accorder, Princeſſe, répondit Therſandre, vous annoncez que vous allez vivre heureuſe. Cependant, ajouta le Roi, j'ai promis la moitié de mon Royaume. Il appartient tout entier à la Princeſſe, interrompit Therſandre, un don qui diminueroit de ſon bonheur, ou de ſa gloire, pourroit-il être regardé comme un bienfait par aucun de vos Sujets? C'eſt aſſez, dit le Roi, vous apprendrez comment je ſais reconnoître un ſervice de cette importance.

Quand Therſandre ſe fut retiré, le Roi, qui n'aimoit pas moins que l'Enchanteur, à entendre raconter de belles hiſtoires, dit à ſa fille: Me voilà bien embarraſſé; celui-ci ne veut pas de la moitié de mon Royaume; il mérite, cependant auſſi, une grande récompenſe; mais ſi tu te détermines à épouſer l'un des deux, vraiſemblablement tu ne prendras pas Therſandre. Il me paroît qu'il a bien

moins

moins d'esprit que son frere : il n'a pas sû nous conter son combat, comme avoit fait si agréablement Alidor. Mon pere, répondit la Princesse, pardonnez si mon sentiment n'est pas conforme au vôtre. Thersandre ne me paroît avoir d'avantage sur Alidor, que l'élévation d'ame, qu'il montre, en n'étant point occupé de sa victoire : Eh, quelle différence cela met entr'eux ! Quiconque peut n'avoir point de vanité sur l'événement le plus brillant de sa vie, a sans doute une force d'esprit, une raison supérieure, qui ne se démentiront jamais. J'avoue que Thersandre m'a prévenue en sa faveur, & que je l'épouserois sans répugnance. Il me semble que je ne trouverois dans Alidor, qu'un Libérateur, qui se plairoit à me faire souvenir que je suis sa conquête, qui dès que la moindre inquiétude viendroit le saisir, me présenteroit la tête du Géant, pour me faire souvenir de ce que je lui dois, & qui réduiroit ainsi ma tendresse à la reconnoissance. Dans Thersandre, je découvre, à la fois, un extrême désir de m'intéresser en sa faveur, avec la crainte généreuse de me rappeller qu'il m'a servie ; il n'envisage, dans ce qu'il a fait pour moi, il ne sent, que le plaisir d'avoir

d'avoir contribué au bonheur de ma vie, & n'ose s'en faire un titre pour me plaire. L'un s'applaudiroit sans cesse d'avoir mérité ma main ; l'autre, en la méritant davantage, regardera, comme une grace, de l'avoir obtenue. Combien la modestie ajoûte aux autres qualités qui rendent aimables ! Me voilà détrompé, dit le Roi, je vois qu'effectivement Thersandre te plaît plus que son frere ; demain nous leur apprendrons leur destinée ; envoyons inviter l'Enchanteur & la Fée qui les aiment, à venir être témoins des effets de notre reconnoissance. Le lendemain, l'Enchanteur & la Fée étant arrivés, le Roi déclara, qu'Alidor auroit le Gouvernement de la moitié du Royaume ; il ordonna qu'on préparât les fêtes qui doivent précéder l'hymenée ; ensuite il posa sa couronne sur la tête de sa fille, lui remit son sceptre, & présentant Thersandre : Vous êtes Reine, dit-il, & voilà votre Libérateur. La Princesse regarda Thersandre, lui donna le sceptre, & Thersandre tomba à ses pieds ; devenu éperduement amoureux d'elle, pour avancer, d'un moment, le bonheur de recevoir sa foi, il auroit combattu un nouveau monstre. Enfin ce moment

désiré

désiré arriva ; la Princesse ne s'étoit point trompée ; Thersandre, Epoux & Roi, garda la douceur, la simplicité de son caractére ; on parle encore de la félicité, toujours égale, dont la vie de ces deux Epoux a été remplie.

LES

LES VOYAGEUSES.

CONTE.

UNE Fée avoit trois niéces; l'aînée étoit belle, la seconde jolie, & la troisiéme laide. La belle étoit si contente, si glorieuse de l'être, qu'elle n'étoit, qu'elle ne vouloit être que cela; elle n'imaginoit point d'autre avantage dans le monde. Si elle marchoit, sa contenance sembloit vous dire: Voyez de quelle air la beauté se proméne; devenoit-elle rêveuse, la voyoit-on s'endormir, s'éveiller, c'étoit en attitude de belle personne. Quand vous l'entreteniez des choses qui la regardoient le moins, elle vous répondoit comme si vous lui eussiez donné des louanges. On lui auroit raconté la mort du grand Pan, ou l'entreprise des argonautes, qu'elle auroit crû que c'étoit une allégorie sur ses charmes. La jolie, vive naturellement, fort piquante, & supérieurement coquette, vouloit que tout fût occupé d'elle, jusqu'aux femmes; car il faloit, pour être heureuse, se voir l'unique objet

objet de leur jalousie, de leurs plaintes, de leur aigreur ; comme celui de l'empressement, des soins, des inquiétudes, des préférences de tous les hommes. On ne cessoit presque pas de parler, afin que les autres femmes n'eussent pas le temps de montrer de l'esprit ; & quand on ne se sentoit pas ce fond d'enjouement, qui donne si bien l'air de la premiére jeunesse, on y suppléoit, en prenant l'air de l'étourderie. Il faloit voir encore comme on affectoit de paroître sensible aux amusemens, afin de laisser imaginer que si on se permettoit des passions, on les auroit extrêmement vives : elle tiroit même parti de sa mauvaise humeur ; (car elle en avoit) elle en montroit aussi sans en avoir, & alors, elle devenoit moqueuse ; ainsi c'étoit être, toujours, le personnage qui attiroit l'attention de toute l'assemblée ; enfin, pour achever le portrait, sensible uniquement par vanité, indifférente dans le cœur, elle n'exigeoit de l'amitié, ni n'en vouloit rendre, aussi n'en avoit-elle jamais inspiré.

La laide l'étoit effectivement, mais d'une laideur qui ne ressembloit point à toutes celles qu'on rencontroit alors assez communément dans le monde ; quand on

on regardoit ses traits en détail, il n'y en avoit pas un seul qui ne déplût; à les voir ensemble, c'étoit de moment en moment une physionomie nouvelle, toujours singuliére, toujours agréable; on jugeoit que cette variété venoit de beaucoup d'imagination, & que cette imagination devoit être charmante. Elle l'étoit aussi. La gaieté, la douceur, la finesse; & sur tout cela, ce naturel qui ne prétend à rien, & qui fait tout valoir; voilà, à la fois, son esprit, & son visage; car, comme je l'ai dit, l'un étoit toujours l'ame de l'autre. Ajoûtez, qu'elle avoit les plus belles dents du monde, & que le reste de sa figure étoit fort bien. Voilà toute la personne. J'oubliois ce qui peut servir le mieux à faire connoître son caractére; elle savoit qu'elle étoit laide, & ne se doutoit pas qu'elle eut de quoi le faire oublier.

Leur tante, qui n'avoit employé son art qu'à se perfectionner la raison, qu'elle regardoit comme le premier de tous les dons, auroit bien voulu pouvoir en faire part à ses niéces; elle quittoit souvent le pays des Fées, pour venir vivre avec elles. Il est temps que vous choisissiez un état, leur dit-elle un jour; si vous étiez mes filles, vous seriez Fées comme

comme moi; mais à mes niéces, je ne puis donner de ma Féerie, que quelques secours pour leur faire un grand établissement. Voyons, d'abord, quelle figure vous voulez avoir; car il dépend de moi de changer la vôtre. L'aînée répondit à cette proposition avec un air de dédain; Ne perdez point à cela l'excellence de votre art, ma tante, rien ne presse. Je me consulterai, dit la seconde, avec un sourire lorgneur, qui marquoit une satisfaction de soi-même la plus orgueilleuse, & la mieux enracinée. Pour moi, dit la troisiéme, je ne pourrois que gagner à un changement; tenez ma tante, que je prenne la figure sous laquelle je vous inspirerai le plus d'amitié pour moi. Et la Fée de l'embrasser. Mademoiselle, n'imagine donc point de modéle sur lequel ma tante pût la former, ajoûta l'ainée, comme par bonté pour cette pauvre cadette. Vous pouvez vous flatter, ma tante, (continua la seconde, qui avoit pris de l'humeur de ce que la laide avoit été embrassée) que son changement (quel qu'il soit) fera beaucoup d'honneur à votre art. Il me vient une autre idée, dit la Fée, si nous allions voyager dans quelques Royaumes étrangers, vous sauriez ce qu'on penseroit du

mérite

mérite que vous avez actuellement; vous connoîtriez aussi les différentes conditions où l'on peut vivre heureux, & vous vous décideriez ensuite. Le projet fut unanimement approuvé; la Fée trouva convenable que dans le voyage, elles passassent pour niéces de Fées; c'étoit le moyen d'être par tout fort bien reçûes. Il faudra aussi, ajoutérent les deux aînées, afin que tout soit dans la bonne foi, que nous gardions notre nom ordinaire, c'est-à-dire, la belle, la jolie, & la laide; vous savez qu'on nous appelle ainsi depuis le berceau. La Fée y consentit; & pour n'être point accablée de toutes les demandes ridicules qu'on viendroit lui faire, si elle s'annonçoit comme Fée, elle voulut ne paroître que la Gouvernante de ses niéces.

On part, & pendant le voyage, dès qu'on étoit dans une grande Ville, les deux aînées ne manquoient pas de répéter, cent fois à propos de rien: Mais que fait la laide? Ecoutez, ma tante, ce que dit la laide. On prétend même, qu'elles portoient dans une petite cage de satin, dont les barreaux étoient de peluche, une petite Perruche, à voix aigre, & perçante, qui répétoit cent fois dans une heure: La laide, la laide, la laide; &

c'étoient

c'étoient elles qui l'avoient instruite. Il est certain, du moins, que depuis qu'on avoit donné à leur sœur, étant encore au berceau, le triste nom de laide, elles seules le lui avoient fidélement conservé; tous ceux qui l'environnoient, en avoient chacun imaginé un autre. L'un l'appelloit *Zimzime*, ce qui en langage de Fée, veut dire, *mieux que belle*. L'autre, *Claride*, c'est-à-dire, *qui ne l'aimeroit?* & ainsi de quantité d'autres noms. Si elle n'en avoit eu qu'un déterminé, elle y auroit perdu, quelque beau qu'il eût été; il est vrai qu'on ne prononçoit ceux-ci que tout bas devant ses sœurs, de peur de les mettre en colére, & qu'elle-même ne vouloit pas les entendre; mais l'appeller, comme par mépriſe, d'un de ces noms, c'étoit lui dire une chose obligeante, & on profitoit de toutes les occasions de se méprendre; car comme on craignoit, parce qu'elle étoit extrêmement modeste, qu'elle ne se crût du genre de laideur que ses sœurs lui reprochoient si volontiers, on s'appliquoit à lui persuader le contraire, & cela, parce qu'elle cherchoit à être aimée.

Leur premier séjour fut à la Cour d'*Assyrie*, qui étoit brillante, nombreuse, où les hommes étoient à la fois sensés

sensés & aimables, où les femmes étoient charmantes, & vivoient ensemble, sans se haïr; parce qu'elles n'avoient que le cœur sensible, & que leur amour propre ne se blessoit jamais mal à-propos. Ce n'étoit pas qu'il n'y eut aussi des femmes vaines, aigres, méprisantes; des hommes *confians*, frivoles, indiscrets; mais c'étoit le petit nombre, & cela fait une Nation bien raisonnable. La belle y fut d'abord admirée, la jolie y fut suivie, la laide (j'aime mieux dire la troisiéme) resta d'abord assez ignorée, parce qu'on s'occupoit des deux autres.

Bien-tôt, l'aînée fut trouvée trop froide, trop vaine dans la Société, & regardant, trop en pitié, tout ce qui n'étoit pas la beauté, c'est-à-dire toute autre que la sienne. Bien-tôt, la voilà négligée, abandonnée, &, à quelques vieux Seigneurs près, qui n'avoient conservé de leur jeune âge, qu'une parfaite & ennuyeuse admiration pour les belles, elle ne se trouva plus d'adorateurs; & comme elle avoit mépriſé toutes les femmes, celles qui s'en étoient formalisées, parce qu'elles n'avoient pas assez d'esprit pour en rire, s'en trouvérent encore plus qu'il n'en faloit, pour lui donner des ridicules. La seconde, qui avoit d'abord attiré

attiré ce petit nombre d'hommes, dont j'ai parlé, fut enfin avertie, par la Fée, qu'ils avoient l'air trop libre avec elle, qu'ils faiſoient de mauvaiſes hiſtoires ſur ſon compte, que de certaines femmes prenoient grand ſoin d'accréditer; & que les gens ſenſés, à qui elle ne s'étoit point ſouciée de plaire, ſe contentoient de ne point écouter, ſans chercher à les detruire; & qu'enfin, elle n'avoit nulle conſidération, Cela la toucha aſſez; mais ce qui fit bien plus d'effet, c'eſt qu'elle ſe vit bientôt négligée par les hommes les plus eſtimés, & les plus aimables : la voir, la ſuivre, la trouver trop coquette, & l'oublier, ne fut pour eux que l'ouvrage de peu de jours.

Notre troiſiéme avoit, enfin, été remarquée. On avoit commencé par s'apercevoir qu'elle avoit beaucoup d'eſprit. On ſe demanda, bien-tôt, on examina ſi, effectivement, elle étoit laide; & la fin de ce doute, fut de la trouver extrémement aimable. Eh! comment ne pas convenir de ſon eſprit? Elle en trouvoit ſi volontiers aux autres, & ſe plaiſoit à démêler, dans toutes les femmes, ce qui étoit à leur avantage, comme une autre auroit cherché à les voir en ridicule; ainſi on lui donnoit

ſa

sa confiance, on vouloit son amitié, on aimoit à la faire valoir. Mais il falut partir, ses deux sœurs s'ennuyoient de cette Cour; elles vouloient absolument aller dans quelque autre qui fût tout-à-fait différente. La Fée les transporta dans un pays fort éloigné. Elles arrivérent au milieu d'une grande Ville, où l'on ne voyoit que des Palais, & dont les habitans, d'une stature noble & élevée, étoient habillés de gazes, brodées de petits coquillages qui représentoient, au naturel, des fleurs, des arbustes, des oiseaux; & ce qui étoit plus singulier encore, ces mêmes habitans avoient le teint couleur d'avanturine, avec des yeux d'un bleu de saphir, & très-brillans; des lévres extrêmement grosses, de la même couleur que les yeux, & des dents de nacre, les plus jolies du monde. Cette bizarrerie ne choqua point les deux aînées; elles pensérent qu'il seroit flatteur d'être admirées par des yeux couleur de saphir, & de *tourner la cervelle* à ces hommes extraordinaires. Pour la cadette, elle étoit fort étonnée, & tâchoit de s'accoutumer à ces figures surprenantes, afin de n'être point haïe des gens avec qui elle alloit vivre. Ses sœurs furent bien trompées dans leurs

espérances: comme la beauté est une affaire d'opinion, on ne les regarda, jamais, qu'avec une surprise qui ne supposoit aucun plaisir à les voir, elles n'eurent point d'autres succès; &, pour comble de dégoût, elles apprirent, qu'on ne les appelloit que du nom qu'elles donnoient, avec tant de plaisir, à leur cadette. Mais voici bien pis encore, étant toutes trois à une fête, où les filles du Roi formoient une danse plus singuliére que difficile, & que les deux aînées ne regardérent qu'avec dédain, (car elles ne pouvoient pas souffrir de voir briller les autres) la troisiéme se mit au rang des danseuses, qu'elle avoit beaucoup applaudies; & comme elle avoit acquis bien des talens, croyant en avoir besoin, elle saisit si bien le caractére de leur danse, on lui fût si bon gré de se prêter, avec tant de grace, à des amusemens étrangers pour elle, qu'elle fut applaudie à l'excès. Le Roi, les Dames, les Courtisans, ne cessoient de dire: Quel dommage, qu'elle n'ait pas un teint d'avanturine, & de belles grosses lévres bleues! Ses deux sœurs entendirent, sans doute, mot pour mot, toutes les louanges qu'on lui donna (car le dépit dans les femmes est

eſt ſi pénétrant) ; enfin elles penſérent en mourir de jalouſie ; & le bal fini, ce fut une perſécution pour partir, à laquelle il falut que la tante cédât ; à peine eut-elle le temps de prendre congé du Roi, de la Reine, & des Princeſſes, à qui elle donna, cependant, un ſecret pour ſe bouffir, conſidérablement, les lévres, aux jours de cérémonie. L'importance de ce préſent, la fit reconnoître pour Fée, & elle ſe vit inveſtir par un concours prodigieux de peuples ; mais elle étoit déja dans ſon char, & elle diſparut, au grand contentement des deux ainées, qui maudiſſoient un pays où l'on n'applaudiſſoit que leur cadette.

Je ne ſai pas comment j'ai oublié, juſqu'ici, d'expliquer pourquoi ces deux aînées étoient en ſi bonne intelligence. Il n'eſt pas facile de le deviner ; cela va cependant paroître aſſez ſimple. La jolie diſoit, à tout moment, à l'aînée, qu'elle étoit *prodigieuſement* belle ; la belle diſoit à celle-ci, qu'elle étoit *exceſſivement* jolie ; & chacune, parce qu'elle penſoit ne prononcer qu'un mot qui n'exprimoit rien, & ſe moquer de ſa ſœur, à proportion du plaiſir qu'elle lui cauſoit, par cette louange chimérique.

Mais comment se pardonnoient-elles leurs conquêtes, puisque l'une & l'autre vouloit, sans doute, être seule aimable ? Cette objection est plus embarrassante ; mais voici comment cette concurrence s'arrangeoit dans leur tête. La belle croyoit que sa sœur n'avoit de soupirans, que ceux qui, ne se sentant qu'un mérite commun, n'osoient se flatter d'être écoutés d'une belle personne ; & la seconde disoit ; Ils seront bientôt excédés de la triste beauté de ma sœur, ils me reviendront ; ainsi, c'étoit le peu de bonne opinion que mutuellement l'une avoit de l'autre, qui entretenoit leur union. On ne sauroit croire combien un mépris réciproque est souvent parmi quelques femmes, une raison de convenance, & même le nœud d'une sorte d'amitié.

A l'égard de leur haine commune pour la troisiéme, voici quelle en fut l'origine. Leur cadette, ayant une ame douce, & s'appliquant à vaincre par de la déférence & par de l'amitié, la répugnance que lui marquoient ses sœurs, profitoit de toutes les occasions de faire leur éloge, avec justice ; mais étant raisonnable & sincére, elle ne pouvoit se déterminer à louer l'orgueil de l'une &

la coquetterie de l'autre; & ne les pas applaudir, à cet égard, c'étoit se montrer leur ennemie. Ajoutez que lorsque les deux aînées s'y attendoient le moins, elles virent cette sœur, condamnée dans leur esprit à ne jamais plaire, réussir souvent mieux qu'elles. On ne supporte point cela; car, qu'on ait prévû le succès que peut obtenir une autre femme, comme on a rassemblé, par avance, toutes les maniéres de l'envisager, qui en diminueront le prix; on peut en être témoin, sans se décontenancer; on le mépriſe, peut-être, au point qu'on le pardonne. Mais quand il surprend, qu'on est réduit à le voir tel qu'il est, il n'y a courage d'esprit qui y tienne.

Les voilà donc dans le char. Où vous ménerai-je? leur dit la Fée. Vous savez, sans doute, à quoi vous en tenir, sur votre figure? Voyageons à présent, afin de vous faire connoître le prix des différens états de la vie; je vais, pour commencer, vous faire toutes trois Reines. Alors, elle remua une chaine de diamans, qui gouvernoit quatre Phénix, qu'elle avoit attelés à son char; ils hâtérent leur vol, & arrivérent dans un pays charmant. On entra dans une

Ville superbe ; tous les Grands de l'Empire s'y trouvérent rassemblés, & les trois niéces, placées sur un même trône, furent toutes trois reconnues Souveraines.

L'aînée, on ne l'auroit pas cru, trouva le moyen d'augmenter de fierté & de bonne opinion de son mérite. Le lendemain de son couronnement, elle emprunta la baguette de sa tante, pour un coup d'état, disoit-elle, & l'on ne devineroit pas quel usage elle en vouloit faire. Il y avoit proche de sa Capitale, une vaste plaine ; elle s'y promena, d'un soleil à l'autre, & pour donner à ses Sujets le plaisir de l'admirer, elle les transporta, tout à coup, dans cette plaine ; & cet enlevement pensa les faire mourir tous de frayeur. L'un, occupé dans son cabinet, se sentoit emporté par sa fenêtre, sans savoir à quoi attribuer cette merveille. L'autre, au moment de prononcer le serment qui l'alloit unir à sa maîtresse, quittoit, malgré lui, sa main, & s'échapoit avec rapidité du Temple, au grand étonnement de l'épouse & de l'assemblée. Celui-ci, dont la santé étoit languissante, transporté dans son fauteuil, se trouvoit dans les nues. On voyoit voler les batallions tout armés, & les personnages les plus graves traverser

ser les airs, en habits de cérémonie. Enfin, cet événement causa un trouble, un désordre général, dans toute la Nation, & chaque jour de son Régne, amena quelqueautre folie, dont sa beauté étoit la cause.

On s'attend bien à voir la seconde, ne contraignant pas mieux son caractére; aussi parut-il dans toute sa perfection. Il n'y eut bientôt plus à sa Cour que des petits soins pour occupation, des fleurettes pour langage, & des lorgneries pour politesses. La Fée se trouva forcée d'apprendre à l'aînée l'effet de sa ridicule présomption; à la seconde, le peu d'estime & de respect qu'on avoit pour elle; & les avis sages, quand ils viennent d'une Fée, ont cela de particulier, ils persuadent. Je ne veux pas dire, cependant, que les deux niéces crûrent avoir tort, elles sentirent, seulement, la honte de leur situation, qu'elles trouvérent injuste; & elles conclurent que le trône n'avoit pas tant de charmes qu'elles l'avoient pensé.

La troisiéme Reine parut effectivement l'être. Si le Trône met les défauts dans un plus grand jour, il donne aussi plus d'occasions aux vertus de paroître. *Zimzime*, car la Fée avoit décidé qu'on ne l'appelleroit plus la laide,

mieux que belle, dis-je, eut donc lieu d'être contente de sa nouvelle condition; elle avoit des mœurs, & de la dignité, elle fut respectée. Elle ne songeoit qu'aux moyens de faire le bien, & d'être aimée, on l'adora. Sa Cour devenoit, tous les jours, plus nombreuse, & cela acheva de desespérer ses sœurs.

Une nuit, tourmentées d'un dépit qui ne leur avoit pas permis de fermer l'œil, elles allérent trouver la Fée, & la prefférent de partir dans le même moment, aimant mieux toute autre condition que celle de régner. La Fée, qui avoit ses vûes, répondit froidement, il est encore bien matin, mais j'y consens; elle alla éveiller *Zimzime*, l'habilla d'un seul coup de baguette, sans que rien manquât à son ajustement, répandit dans la Ville quelques trésors, & l'on remonta encore dans le char.

Hé bien, mes chéres Niéces, (cela s'adressoit aux deux aînées) vous vous êtes ennuyées du Trone? Le rang qui en approche vous exposeroit, à peu près, aux mêmes inconveniens; & dans les états, successivement inférieurs, vous trouveriez de pareils sujets de mécontentement. Passons, croyez-moi, à

une

une extrémité dont vous n'avez qu'une idée très-imparfaite. Allons habiter quelque hameau. Je connois un endroit de l'Asie, où, sous un ciel doux, des peuples simples & sociables, vivent dans de belles campagnes ; nulle ambition, peu de besoins, & un panchant inaltérable pour des plaisirs qui n'entraînent point de dégoûts : Voilà leur condition.

J'aime *beaucoup* ce hamau, dit l'aînée; Je serois *comblée* de voir cette campagne, s'écria la seconde. A l'instant, elles se trouvérent, toutes trois, mises comme de simples Villageoises, c'est-à-dire, avec une coëffure & des habits, qui, pour toute magnificence, avoient une simplicité agréable, l'air frais, & d'une extrême propreté. L'ainée conçut, que, sous des dehors si peu brillans, on ne pouvoit être remarquée, à moins qu'on ne fût la beauté même. La seconde, ne douta pas que la singularité de cet ajustement, ne dût servir à la rendre plus piquante. Pour *Zimzime*, elle fut bien aise de pouvoir connoître un peuple ingénu, & dont les passions douces, disposoient, sans doute, leur ame à l'amitié. Elles aperçurent, alors, cette campagne, qu'el-

les déſiroient. Elles arrivérent dans une prairie, au milieu d'une fête purement champêtre; le lieu, les habitans, tout rappelloit l'idée de l'âge d'or. La Belle, ſe voyant entourée d'une troupe conſidérable, leva, avec un air de bonté préſomptueuſe, un voile qu'elle portoit en voyage. Ces gens ſimples, la regardérent, long-temps, avec des yeux plus étonnés que ſatisfaits. Ils la trouvoient belle, mais ce n'étoit point comme cela qu'ils déſiroient qu'on le fût; elle ne parla à perſonne, dédaignant particuliérement les jeunes Villageoiſes qui s'approchoient d'elle; perſonne, auſſi, ne lui parla; & comme elle ne recueillit aucune louange, la fête ne tarda guéres à l'ennuyer. Pour la jolie, qui avoit bien réſolu de le paroître, tout autant qu'elle le pourroit, elle y fit de ſon mieux, mais ſes *agaceries* furent perdues. Ces gens ſimples la virent, avec les mêmes yeux, qu'ils avoient regardé l'étalage de beauté de ſa ſœur; ſes mines leur parurent des grimaces; & les petits propos qu'elle leur adreſſa, des moqueries; elle ſe mit, enfin, à danſer avec eux, imitant, à ce qu'elle croyoit, leurs façons naïves; mais elle y ajoûtoit une légé-

légéreté forcée & des inflexions de corps affectées qu'ils ne prirent jamais pour des agrémens. Tout ce qui sortoit d'une certaine simplicité, n'alloit point jusqu'à leur esprit; ils la regardoient, fixement, & n'y trouvoient point de plaisir; c'étoit-là tout ce qui se passoit en eux; elle s'en aperçut, & dit à la Fée, que *cette espéce là étoit bien maussade, bien insaportable.*

Et *Zimzime*? *Zimzime*, qui avoit abordé plusieurs de ces jeunes Villageoises, avoit trouvé jolies celles qui l'étoient; elle se mêla dans leurs jeux, & y réussit à merveilles. Si on lui donnoit le prix, elle vouloit qu'il fut partagé à toutes celles qui l'avoient disputé avec elle; ses caresses la faisoient aimer, même de celles qu'elle effaçoit; & ce succès dura tout le temps qu'elle resta dans cette Campagne. Les jeunes habitans, qui disposoient encore de leur cœur, passoient les jours à s'occuper d'elle; l'un d'eux, particuliérement, qui de son côté se faisoit distinguer de tous les autres, & que la Fée embarrassoit, quand elle lui disoit le mot de travestissement; celui-là, *Zimzime* l'écoutoit avec plaisir; elle trouvoit la vie pastorale très-agréable,

tandis

tandis que ſes ſœurs ne ceſſoient de répéter : *Je l'ai en horreur, elle m'eſt odieuſe.* Enfin il falut encore les emmener.

Ce fut dans leur demeure ordinaire que la Fée les tranſporta. C'eſt une ſotte choſe que les Voyages, dit l'aînée : on y *périt* d'ennui, ajouta la ſeconde : Dites plûtôt, répondit la Fée, que nous n'aimons que les lieux où nous plaiſons, & que les gens qui paroiſſent charmés de nous voir. Vous l'éprouvez. Ne ſonger qu'à ce qui nous flatte, ſans s'occuper jamais de ce qui flatte les autres, eſt un moyen ſûr de s'ennuyer bien-tôt, par tout, & de tout le monde. Je n'aime point à donner des leçons dures, j'ai eſpéré de vous corriger de vos défauts, en vous faiſant eſſuyer les inconveniens qu'ils entraînent ; je vois que le mal eſt ſans remède. Voici, dit-elle à l'aînée, l'état qui vous convient. A ces mots, elle la laiſſa au milieu d'un Palais, qui venoit de s'élever, dont toutes les murailles lui repréſentoient ſon image. Elle avoit le plaiſir de s'y voir ſans ceſſe, mais elle s'y vit vieillir de bonne heure ; elle eut des rides, & ne pût s'empêcher de les apercevoir. Ce fut là ſa punition, & l'ori-

l'origine des glaces. On ne croiroit pas qu'elles auroient été inventées pour corriger l'amour propre.

La Fée mena la seconde dans un autre Palais : Vous vivrez ici, lui dit-elle, vous y verrez, sans cesse, une foule d'hommes, de toutes les Nations, que vous pourrez attirer, mépriser, accueillir, gronder, apaiser ; mais ils s'évanouïront, comme des ombres, dès que vous trouverez quelque satisfaction à les voir, ou à les entendre. C'est, à peu près, ce que vous auriez éprouvé dans le monde ; la plûpart des succès qui naissent de la coquetterie, ne sont guéres plus réels, & je vous épargne les ridicules, & les dégoûts véritables qui y sont attachés ; car ces ombres que vous verrez s'évanouïr, & renaître, ne prendront point un air de dissimulation, en se défendant d'avoir sû vous plaire, & elles ne mettent point en chanson leurs prétendues conquêtes.

La Fée demanda, ensuite, à *Zimzime*, quel rang, & quelle figure elle désiroit avoir. Vivre avec vous, répondit *Zimzime*, me paroît le sort le plus désirable ; mais puisque ce bonheur est réservé aux Fées, laissez-moi d'abord, ma laideur ; elle m'épargne la jalousie des

autres

autres femmes, & me rappelle la nécessité, où je suis, de songer à me rendre supportable, du moins par le caractére. A l'égard du rang, dont je voudrois jouïr, je l'ignore. J'avoue que j'aimerois à partager celui de ce jeune Pasteur que j'ai vû dans cette heureuse campagne, où vous m'avez conduite; je l'ai soupçonné de cacher ce qu'il étoit; mais ne fût-il qu'un simple habitant de ce même hameau, il me semble que je passerois, avec lui, une vie heureuse. A peine elle achevoit, qu'un Prince charmant parut au milieu de sa Cour; *Zimzime* reconnut celui dont elle venoit de parler, qui se trouva fils d'un grand Roi; ils s'aimoient, ils s'épousérent, ils s'aiment encore.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre; *Essais sur la nécessité, & sur les moyens de plaire.* J'ai trouvé cet Ouvrage rempli de sentimens délicats, & de préceptes très-sages: je crois que l'impression n'en sera pas moins utile qu'agréable au Public. Fait à Paris ce 30. Septembre 1737.

DANCHET.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 009526137b